UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

Hugh S. Robertson Esq.

MARÏA

DU MÊME AUTEUR

Regreso y Despedida, 1 tome, épuisé.

Viaje à España, 1 tome, épuisé.

Nouvelles. (Espagnol.)

LF
T9653m

JULES TUSSAU

MARÏA

(Souvenirs de Cuba)

H 25565
3.7.44

PARIS
BERNARD GRASSET
Éditeur
61, Rue des Saints-Pères, 61
—
1912

Il a été tiré de cet ouvrage

six exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 6

et vingt exemplaires sur hollande, numérotés de 7 à 26

A Eugénie ;

A ma femme, à ma Muse,

à celle que j'aimerai toujours...

PRÉFACE

une œuvre toute de sincérité que l'au-
présente aux suffrages du grand public.
omme il le dit lui-même dans son avant-
opos: il n'invente rien, il raconte.

C'est une épisode de jeunesse avec son cortège d'illusions et d'héroïsmes.

La donnée en est fort simple:

Un jeune homme s'éprend d'une femme mariée, excellente épouse et tendre mère, qui répond à sa flamme. Ils égrènent tous les deux, à l'unisson, le chapelet de l'amour idéal et purement ascétique, et, par sentiment du devoir, ils réussissent à étouffer en eux tout germe de passion charnelle.

L'idylle aboutit à une séparation volontaire.

C'est le sacrifice, l'immolation sublime. Mais Marïa frappée au cœur n'y résiste pas longtemps. Elle sent sa vie s'écouler « comme s'écoule l'eau dans les ravins profonds et sombres ». Moins d'un an après, elle meurt au milieu des siens et cependant sa dernière pensée est encore pour Armando.

Ces héros, car ils le sont dans toute l'acception du mot, planent si haut dans l'azur qu'ils échappent à une conception plus humaine des idées et des choses; surtout à une époque où le Naturalisme s'est affirmé en d'immortels chefs-d'œuvre.

Mais où l'auteur devient supérieur à lui même, c'est dans les détails, dans les hors d'œuvre, si je puis m'exprimer ainsi.

Qu'il décrive les angoissantes péripéties d'une tempête ou bien la mystérieuse sérénité d'une nuit des tropiques, c'est toujours avec un égal et rare bonheur qu'il le fait.

Il a vécu sa jeunesse dans cette merveilleuse Cuba dont il dépeint les sites et l

mœurs avec autant de maîtrise que de précision, avec une saisissante vérité.

Je craindrais de blesser la modestie de M. Tussau en essayant d'établir un parallèle entre son talent primesautier et celui du grand Flaubert; j'ose dire cependant que certains récits de « Marïa » et entre autres, pour n'en citer qu'un, celui de la danse des nègres au clair de lune ne seraient certainement pas désavoués par l'auteur de Salammbô .

Est-ce dire que l'œuvre est parfaite: Non.

Elle renferme de grandes et de nombreuses imperfections.

Au point de vue psychologique, puisqu'il s'agit d'une œuvre vécue, on s'explique difficilement cet amour platonique et sans issue, guidé par la Fatalité qui en fait en quelque sorte un sentiment incomplet.

On s'explique encore moins comment Marïa qui est épouse et mère, qui est femme en un mot, puisse ressentir avec autant d'intensité

une passion d'où toute sensualité est exclue.

A cela l'auteur répond qu'il a voulu faire une œuvre de haute moralité : il y a réussi.

Au point de vue de la forme, on sent presque à chaque page que l'auteur, qui a pris ses inscriptions dans une langue qui n'est pas la nôtre — l'Espagnol — a fait de grands efforts pour surmonter les multiples difficultés de notre syntaxe.

Mais telle qu'elle est « Maïa » *offre une lecture séduisante à ceux qui préfèrent au roman d'intrigues captivantes, mais aussi énervantes, le récit brillamment ciselé qui constitue un régal pour le gourmet littéraire.*

Espérons que M. Tussau, qui en est à son coup d'essai, ne s'arrêtera pas en si beau chemin et que, nous ayant donné une œuvre personnelle, il concevra bientôt le petit chef-d'œuvre que tout lettré comme lui porte en soi.

Henri Bordes.

AVANT-PROPOS

J'avais commencé à écrire le récit que je vais présenter au public avec l'intime conviction que j'écrivais pour moi seul.

Je voulais simplement me remémorer quelques souvenirs de ma prime jeunesse tout en fixant en quelques pages émues et vraies, celui du beau pays que j'aime comme une seconde patrie. Puis, peu à peu, lancé dans les descriptions des lieux et le fouillis mystérieux de la psychologie des âmes, j'en suis arrivé à compléter mes notes et à donner à mon recueil la forme d'un roman d'amour.

Je n'ai pas la prétention d'avoir écrit un chef-d'œuvre ; c'est bien modestement même

que j'ose le présenter aux suffrages du grand public.

Je m'y vois presque engagé par mes propres sentiments.

Je voudrais donner du pays où j'ai passé les plus beaux jours de ma jeunesse, de ce merveilleux paradis qu'est Cuba, une idée plus exacte, plus juste que celle que s'en font généralement les étrangers.

Si j'y réussis, tous mes vœux à ce sujet seront exaucés.

Je sais néanmoins que l'étude que je fais de cette perle des Antilles, n'est pas, hélas ! assez analytique, assez minutieuse, assez fouillée pour captiver fortement des esprits qui raisonnent et jugent.

Je n'ai fait, avec mes pauvres moyens, qu'effleurer ces deux sujets que je ne saurais séparer : — Cuba et la psychologie de deux âmes — et cela sous la forme d'un rêve

maladif, auquel trouveront peut-être encore quelque charme les natures romanesques et sensibles aux éternelles souffrances de l'amour.

Et c'est tout...

Mon livre n'est donc que l'exhalation d'une âme tourmentée et non l'analyse froide d'un cerveau qui travaille.

J. T.

MARÏA

I

Le 24 juin 1892, à 5 heures de l'après-midi, je prenais à La Havane, le bateau *San Juan* de la Compagnie « Herrera », pour le port de C...

La journée était superbe : de tous côtés, des remorqueurs, des chalands et de petites barques sillonnaient les eaux en tous sens, laissant sur leur surface lisse de longs rubans festonnés.

En face du quai, de l'autre côté du port, « Casa Blanca » [1] appuyée nonchalante sur

1. *Casa Blanca* : Petit village, de l'autre côté de la baie, en face La Havane.

les remparts gris du « Morro »[1] et de la « Cabaña » paraissait une immense robe de pourpre et de flammes étalée aux derniers rayons du soleil couchant...

A notre gauche La Havane, avec ses bruits et son vertigineux mouvement, me faisait l'effet d'une Babylone en pleine effervescence. Mélancolie des souvenirs et des départs : c'était un peu de ma jeunesse que je laissais là, après un joyeux séjour de trois ans.

Je partais pour l'inconnu...

Obligé de me faire une situation, je quittais cette ville où mon genre de vie, mes trop nombreuses amitiés, mes trop nombreuses relations, m'empêchaient de réaliser quelques économies sur les bénéfices très lucratifs de ma profession. Tout s'engouffrait dans la prodigalité forcée d'une vie agitée, où mes vingt-quatre ans et mon tempérament ardent m'en-

1. *Morro et Cabaña* : Forteresses à l'entrée du port de La Havane.

traînaient, sans que j'eusse la fermeté et le courage de résister.

Je voulus en finir, et le 23 au soir, la veille de mon départ, après une promenade en voiture avec un ami dans la « Calzada de San Lazaro[1] », je me décidai tout d'un coup à partir pour la petite ville de C... à l'autre extrémité de l'Ile, où je ne connaissais personne, mais où l'on m'avait offert depuis quelque temps une situation honorable qui me permettrait de réaliser ce que je ne pouvais obtenir à La Havane.

Je partais donc le cœur rempli, je ne dirai pas d'amertume, mais des souvenirs de ces trois années, de ces premières ardeurs de ma jeunesse, écoulées comme un impétueux torrent en des sauts furibonds à travers les rochers d'une descente rapide.

Aujourd'hui, dix ans plus tard, que je réflé-

1. *Calzada de San Lazaro :* Promenade de La Havane située au bord de la mer et très fréquentée à cette époque. Aujourd'hui elle est remplacée par le « Malecon ».

chis froidement à cette résolution si énergique, prise dans une minute d'intuition et qui m'arrachait à mes douces folies, à ce présent d'exubérance et de bonheur, j'en suis heureux et fier, malgré les pénibles regrets du moment.

Le bateau leva l'ancre vers sept heures.

Debout sur la poupe je regardais, s'effaçant comme un souvenir lointain dans un moment de rêverie, l'immense cité disparaître à l'horizon dans un brouillard de poussière d'or.

Je restai longtemps ainsi, ému, profondément troublé, revivant par la pensée ces trois années si bien remplies de mes sentiments et de mes premières illusions.

La nuit me surprit — une de ces belles nuits des tropiques si douces et si mystérieuses, constellées de milliers de brillantes étoiles — que j'étais encore sur le pont regardant au loin dans le vide où mon imagination voyait toujours tout un monde bruyant.

Péniblement je m'arrachai à cette contemplation et à ces captivants souvenirs, et je regagnai ma cabine, sans attendre l'heure du souper que je dédaignai volontiers ce soir-là.

Le lendemain matin je me levai de bonne heure. La mer était toujours calme et une brise fraîche, humide, caressait nos visages. Quelques passagers se promenaient sur le pont et parmi eux deux jeunes étudiants que j'avais remarqués la veille au moment du départ du bateau.

Nous fîmes vite connaissance et j'appris avec un réel plaisir qu'eux aussi se rendaient à C..., d'où ils étaient originaires.

Ils allaient passer les vacances dans leur famille : deux bons mois de sauteries et de courses à cheval dans les « Maniguas » [1] et savanes cubaines.

Ils étaient frères : l'aîné, Arthur, était âgé de dix-huit ans et le plus jeune, Antoine, de

1. *Manigua* : La brousse.

dix. Vite ils me mirent au courant de leur vie, de tout ce qui les concernait : leur père était mort depuis trois ans, leur mère habitait une jolie villa à C..., avec leurs deux sœurs, Rosita et Alisa.

Rosita, l'aînée de la famille, avait vingt ans ; Alisa, la troisième, en avait dix-sept. Toutes deux étaient très jolies, m'assurait Antoine. Il était tout heureux de me faire ces petites confidences et de penser que sitôt arrivés à C..., il me ferait faire leur connaissance.

Rosita avait un « novio » — fiancé — jeune négociant Asturien et elle devait se marier sous peu. Alisa était trop jeune encore, mais elle ne tarderait pas beaucoup car elle était bien jolie et fort précoce pour son âge. C... était une gentille petite ville, très commerçante, entourée de grandes sucreries et de jolies caféières. Elle comptait un théâtre et deux cercles : celui des Espagnols et celui des Cubains. Ceux-ci ayant toujours des

velléités d'indépendance et de révolte, une inimitié sourde, mais constante, régnait entre les deux camps.

Lui était « Mambi »[1] et il désirait ardemment l'indépendance de son pays ; il ne voulait plus être sous la domination des Espagnols qu'il détestait systématiquement quoique son père le fût.

Il me racontait tout cela en ami, m'insinuant finement la marche à suivre pour me capter la sympathie des uns et des autres dans ma nouvelle résidence.

Je l'écoutais, amusé par son air ingénu et intelligent et c'était surtout quand il me parlait d'Alisa que notre conversation devenait plus intéressante et plus intime.

Le quatrième jour de notre départ, vers midi, le temps changea brusquement.

Déjà dès le matin, à notre lever, nous nous

1. *Mambi :* Nom que les Espagnols donnaient aux insurgés.

étions aperçus que l'immense nappe d'eau se couvrait d'une légère écume formant en de certains endroits de vrais monceaux de dentelle qui allaient s'éparpillant pour se reformer un peu plus loin. La mer se mettait en mouvement et imprimait au bateau un léger tangage qui jusqu'à midi alla augmentant toujours.

Cette agitation, rompant la monotonie du calme qui avait duré jusqu'alors, nous amusait plutôt que de nous inquiéter; mais à midi, nous commençâmes à éprouver une certaine crainte.

Au loin, la mer était toute blanche ; de grosses vagues se formaient à l'horizon et venaient par petits bonds, pareilles à d'énormes serpents glissant sur l'herbe, se briser contre la quille du navire. Nous étions continuellement entourés d'un cercle d'eau bouillonnante, telle la bouche d'un gouffre prêt à nous engloutir. Les vagues s'élevaient à des hauteurs considérables et retombaient avec fracas sur

le pont du navire qu'elles inondaient d'une extrémité à l'autre.

Le capitaine avait donné l'ordre que tous les passagers descendissent dans leurs cabines. Je fus droit à celle de mes jeunes amis que je trouvai couchés, malades du mal de mer. Antoine surtout se plaignait de la tête et pleurait sur sa couchette, de peur plus que de mal.

Je le consolai de mon mieux et le tranquillisai sur la tempête bien que je ne fusse pas moi-même très rassuré.

Le navire était ballotté comme une coquille de noix. Dans la cabine tous les effets, les objets de toilette, roulaient pêle-mêle sur le tapis.

Des craquements sinistres, dont le navire frissonnait comme un cheval blessé se faisaient entendre de temps en temps.

Un bruit sourd, continu, immense, remplissait nos têtes d'un bourdonnement lugubre.

Au milieu de cet horrible fracas, nous

entendions par moments les voix grêles des officiers donner des ordres aux matelots.

On eût dit des cris d'enfants au milieu des sifflements du vent. C'était affreux. Il était à peine deux heures et nous n'y voyions déjà presque plus dans nos cabines.

A travers les grosses vitres des hublots, nous apercevions les vagues écumantes qui, se soulevant furieuses à de grandes hauteurs, laissaient autour d'elles d'énormes vides sans fond, où il semblait que nous allions sombrer à chaque instant.

On se sentait attiré par ces abîmes insondables qui, bavant comme des gueules en fureur, éclaboussaient le navire d'éternuements visqueux.

Il fallait se tenir, se cramponner aux parois pour ne pas tomber.

L'obscurité se faisait de plus en plus grande.

A la fin, je n'y tins plus... Je voulus sortir de ce réduit où j'étouffais, monter sur le pont,

contempler cette furie des éléments déchaînés... le danger me fascinait.

Je voulais *voir* ce grondement terrible, respirer son souffle puissant, sentir ses caresses cinglantes. Je montai donc sur le pont malgré la défense du capitaine, et j'entourai d'un bras nerveux, pour ne pas être emporté comme un fétu, la colonne de fer qui supportait dans son centre la passerelle des officiers de bord. Le spectacle, horriblement grandiose qui s'offrit à mes yeux, reste tellement gravé dans mon esprit qu'il me semble le voir encore, tel que je le contemplai alors dans toute sa brutale et palpitante réalité.

L'obscurité n'était pas si grande que je ne distinguasse les moindres détails de la tempête. La mer paraissait un immense ciel gris couvert de gros nuages que le vent poussait dans des courses folles, vertigineuses.

Des montagnes d'eau s'élevaient à de prodigieuses hauteurs et retombaient avec des bruits effrayants en de larges nappes qui

éclaboussaient d'écume toute cette surface agitée. Le tangage du bateau était insupportable : ma tête s'alourdissait et mes sens ballottaient inconscients dans ce chaos fantastique.

Je sentis que j'allais lâcher la colonne, que je serais vite entraîné par les vagues qui balayaient le pont ; j'eus conscience du danger qui me menaçait et je descendis avant qu'il me fût impossible d'y échapper.

Je tombai brisé sur ma couchette, souffrant horriblement de la tête et me cramponnant aux boiseries pour ne pas rouler sur le tapis.

Dans l'horreur d'un bruit étourdissant, lugubre, la machine râlait avec des soufflements rauques comme un monstre épuisé, à bout de forces.

Je crus que c'était la fin. Je me laissai aller à un abandon de tous mes sens ; ma pensée flotta vague, indécise, et La Havane, avec tous ses chers souvenirs, m'apparut comme

à travers un épais brouillard. Je restai ainsi pendant de longues heures jusqu'au moment où accablé de lassitude, je m'endormis d'un sommeil agité.

Le lendemain, il était fort tard dans la matinée quand je me réveillai ; nous étions ancrés dans le port de Baracoa.

La journée était magnifique, un soleil brillant inondait les flots de ses mille feux.

Au loin, à gauche, on apercevait la ville, riante sous une sombre voûte de cocotiers qui lui donnaient l'aspect d'une vraie oasis. Et en face, les hautes montagnes de X... aux cimes voilées en partie par une éternelle brume, profilaient vaguement la tête de Christophe Colomb [1].

Je demandai à un matelot des renseigne-

1. C'est une croyance des indigènes que les montagnes de X... profilent et perpétuent l'image du grand navigateur. En effet quand on fixe un long moment ces cimes brumeuses, on aperçoit distinctement la tête de Christophe Colomb.

ments sur la fin de la tempête. Il me dit que vers minuit, nous étions arrivés en face de Baracoa, mais que nous avions été obligés de louvoyer au large, en attendant le jour pour pouvoir entrer. Enfin, vers 4 heures du matin, la tempête avait cessé brusquement et à 6 heures, nous avions fait notre entrée dans le port, avec de légères avaries dans le mât de misaine.

Nous passâmes cette journée à Baracoa, déchargeant et chargeant des marchandises et le lendemain à huit heures du matin, nous prenions de nouveau la mer.

Mes jeunes amis étaient complètement remis des secousses de l'avant-veille. Antoine avait oublié toutes ses frayeurs, tout heureux de l'approche de C... où nous devions arriver le soir même.

Vers midi nous doublâmes la pointe Maïsi et à partir de ce moment, nous voguâmes dans la mer du sud à une distance de cinq cents mètres de la côte.

J'étais monté sur la passerelle avec l'officier de quart. Dans le lointain, vers la plaine immense, il me montrait, flottant comme de légers nuages au-dessus de l'épaisse végétation, des spirales de fumée que vomissaient les longues cheminées des sucreries à moitié ensevelies sous la verdure sombre des palmiers.

Nous devions arriver à C... vers neuf heures du soir, mais nous débarquerions le lendemain matin seulement, la ville se trouvant à six kilomètres des quais.

De très bonne heure nous aperçûmes le phare situé à l'entrée du chenal qui conduit au port. Antoine me le montrait en m'indiquant la direction où se trouvait la cité. Il avait déjà sa valise toute prête, ses colis réunis et lui-même était habillé de son costume de ville.

Quoique nous ne dussions débarquer que le lendemain matin, il ne tenait pas en place tout au joyeux espoir d'embrasser sa mère et ses

sœurs, qui devaient se trouver au débarcadè

Un sentiment de profonde tristesse pes sur mon âme. Une nouvelle existence se pr sentait à moi et dans une intuition des do leurs futures tout mon être tressaillait oppres d'inquiétude. Derrière moi tout était clart joie, soleil... et j'entrais dans l'ombre !...

Que me réservait l'avenir ?... Qu'en serait-il de mes affections, de ces illusions première que je fuyais depuis quelques jours ?... Reverrais-je jamais tout ce qui avait été pour moi jusqu'au moment de mon départ de La Havane l'unique attrait de ma vie ?...

Et dans cette incertitude d'un avenir plein de doutes, de cet inconnu où j'allais pénétrer, mon âme en détresse pleura mes affections, pleura ce passé qui disparaissait pour toujours et qui pour cela même remplissait tout mon être.

Vers huit heures nous arrivâmes à l'entrée du chenal. Il faisait encore jour ; on distinguait parfaitement les moindres détails de la côte.

Quelques pêcheurs qui tendaient leurs filets sur les bords de l'embouchure s'arrêtèrent un instant pour nous regarder passer.

La lune se levait à l'horizon, rouge, sanglante, immense, éclairant d'une demi-teinte ces sites magnifiques.

Le bateau glissait sans secousses sur les eaux tranquilles de la baie et on n'entendait que le souffle puissant de la machine vomissant des tourbillons de fumée. Au loin, dans la brousse, un calme absolu ; pas un mouvement, pas un frisson sous cette sombre végétation qui cependant devait renfermer tant de vie.

Tout dormait...

A neuf heures et quelques minutes, nous arrivâmes au débarcadère. Il n'y avait que quelques vieux pêcheurs, assis par groupes de deux ou trois, qui fumaient silencieusement leurs pipes. Grande fut la déception de mon jeune compagnon de voyage lorsqu'il n'y trouva pas sa mère et ses sœurs. Son frère le

rassura en lui disant qu'elles arriveraient le lendemain par le premier train.

Quelle superbe nuit !...

La lune inondait de ses pâles rayons les eaux profondes de la baie qui prenait les reflets d'un vaste miroir d'argent.

La masse sombre des gros bateaux ancrés et disséminés au loin rompait seule l'uniformité mélancolique du grand port que le silence de cette nuit calme emplissait de mystère. Par delà les quais, sur une petite hauteur, on entendait parfois le « qui vive » d'une sentinelle qui résonnait dans cette quiétude infinie comme un chant plaintif et douloureux.

A l'extrémité de la jetée on apercevait, filtrant à travers les volets mal clos d'une misérable « fonda »[1], un mince filet de lumière rouge qui mettait sur les eaux éclairées par [illegible]

Mes jeunes amis s'étaient [illegible]

1. *Fonda* : Auberge. [illegible]ue.

vant ; j'étais seul sur le pont, dévorant des yeux ce mélancolique spectacle si bien fait pour mes rêveries et mes vivaces souvenirs.

Je me plaisais dans l'isolement de moi-même, dans ce salutaire repos qui doucement pénétrait mon âme. Ma pensée errante planait sur cette nature silencieuse dont l'inconnu l'attirait, et mon esprit exalté par la magnificence du site s'en allait au loin cherchant à pénétrer le mystère qui sommeillait sous les grands arbres du rivage. Longtemps je regardai, songeur, troublé, m'abandonnant peu à peu à la plus douce rêverie qu'une nuit tropicale puisse inspirer.

Il était fort tard quand je me couchai ; et le lendemain, à huit heures, j'étais debout et prêt dans ma cabine. Antoine vint me chercher avec quelques vieux pêcheurs
deux ou trois, qui [illegible] mère et ses sœurs arrivaient leurs pipes [illegible] le premier train, comme le lui avait [illegible] son frère, étaient dans le salon [illegible] pour me présenter à elles.

Je le suivis avec une certaine curiosité, désireux de me rendre compte par moi-même de la véracité de tout ce qui m'avait été dit. Ces dames devaient m'attendre sans doute car elles se levèrent à mon approche.

Ce fut Arthur qui me présenta. Elles furent charmantes et me reçurent comme un vieil ami.

Mme V... me demanda d'aller les voir dans leur villa de C... pour continuer avec toute la famille les bonnes relations d'amitié commencées si heureusement avec ses fils dans le bateau.

Je le lui promis et me séparai d'elles après quelques compliments de circonstance, pressé que j'étais de finir mes préparatifs de départ.

Antoine n'avait pas exagéré ; ces jeunes filles étaient vraiment très bien. Alisa surtout était charmante avec sa jolie petite tête d'enfant précoce. Ses yeux noirs fendus comme ceux d'une Japonaise avaient toute la grâce et le charme de ceux d'une créole.

Elle était grande, mince, bien faite. De légères ondulations révélaient déjà la femme sur le point d'éclore et sa longue chevelure noire tombant en une épaisse natte qui lui battait les hanches, ajoutait encore à ses jeunes attraits.

Rosita était moins bien ; non au point de vue de l'esthétique, car elle était plus belle qu'Alisa, d'une beauté ferme, savoureuse ; mais au point de vue de l'esprit dont son air par trop candide révélait l'absence.

Je fus tout surpris de trouver à la porte de ma cabine la personne chez laquelle je me rendais à C... Une dépêche d'un de mes amis de La Havane l'avait prévenue de mon arrivée par le bateau *San Juan*.

C'était un homme d'une nature simple, mais d'un caractère franc et expansif, dont l'accueil affectueux attira dès l'abord toute ma sympathie. Je devais plus tard apprécier en maintes occasions, son fidèle et amical dévouement.

Mes derniers préparatifs furent tout de suite terminés et à neuf heures du matin nous prenions le train pour C..., à la station qui se trouve environ à deux cents mètres du quai.

Nous traversâmes la plage toute grouillante de crabes ; dans les flaques d'eau, loin des rails, des caïmans reposaient immobiles.

A deux kilomètres du port, nous pénétrâmes dans une forêt vierge. De loin nous l'apercevions nous barrant la route comme une haie infranchissable. Lentement le train glissa sous l'épais feuillage, frôlant les lianes fleuries. Il y faisait sombre et un instant nous ne distinguâmes plus rien. Peu à peu nos yeux se firent à cette demi-obscurité et nos regards pénétrèrent plus avant dans cet amas de verdure. Des vols de perruches effarées s'enfuyaient avec des cris perçants et disparaissaient entre les larges feuilles d'un même vert que leur vert plumage. Des guirlandes de fleurs pendaient aux bouts des tiges et

l'air était saturé des capiteuses senteurs de cette flore puissante. Les jasmins blancs, les orchidées, les chèvrefeuilles capricieux, les gracieux volubilis se croisaient, s'entre-croisaient en tous sens, se mariaient dans un enchevêtrement de tiges, de feuilles, de fleurs, tandis que les cèdres séculaires, les sveltes palmiers, les acajous géants, s'élevaient superbes, majestueux au-dessus de nos têtes à de prodigieuses hauteurs. Toutes les richesses, toutes les beautés de la nature étaient réunies là ; et les fruits exquis, et les bois précieux et les fleurs odorantes faisaient de ce coin de l'île un jardin enchanté, peuplé d'une infinité d'oiseaux de toutes sortes. Les douces colombes, les tourterelles amoureuses, les perroquets bavards roucoulaient, caquetaient bruyamment tandis que pareils à des abeilles, des oiseaux-mouches, des colibris aux riches couleurs passaient avec des bruissements d'ailes et de petits cris aigus.

Toute la vie animale, toute la vie végétale

s'y renouvelaient continuellement dans une perpétuelle idylle, dans une incessante harmonie, dans un éternel amour...

Bien que six kilomètres seulement nous séparassent de C... le trajet dura plus d'une heure.

Ce fut une promenade d'un charme incomparable. Les voyageurs, penchés aux fenêtres et aux portières des wagons, saisissaient au passage des oranges et des goyaves qu'ils se jetaient, en guise de balles, avec des cris et des rires sonores.

La forêt s'anima soudain de tout ce mouvement. Je pris part moi-même à cette bataille d'un nouveau genre et bientôt, effet sans doute de la contagion, elle devint générale. En arrivant à C..., tous les visages étaient rouges et animés d'intentions belliqueuses.

La ville, avec ses rues droites et larges, ses maisons blanches et propres quoique inégales et basses, me plut de prime abord.

Elle avait l'air gai, d'une gaieté de fête avec son clair soleil, le mouvement de ses larges rues et les grands arbres qui dominaient les toits.

Elle était à la fois ville et campagne, elle avait la symétrie de l'une et le charme de l'autre. Je retrouvais La Havane avec les senteurs des champs.

J'en fus tout heureux...

En arrivant chez lui, mon hôte me présenta un Français qui y logeait : M. D... qu'on surnommait « Don Juan ».

C'était un superbe gaillard d'une quarantaine d'années, au profil grec, aux cheveux noirs et crépus, à la moustache en croc, mais aussi piètre d'esprit que beau de corps.

Je me plus tout de suite dans ma nouvelle résidence et le séjour dans cette ville-campagne me fut dès le premier moment particulièrement agréable.

Tous les après-midi, vers trois heures, le gibier étant très abondant aux alentours de

la ville, je partais à la chasse ; et le soir, j'allais tantôt chez Mme V... passer la soirée avec ces dames qui étaient d'excellentes musiciennes, tantôt au cercle « La Luz », le cercle des Cubains, dont je faisais partie depuis mon arrivée à C...

Cette vie tranquille, toute de calme, de mœurs simples et paisibles, fut comme une détente, un repos des plus heureux après mon passé agité et fébrile.

II

Dans les premiérs jours de mon arrivée à C..., je montais souvent à cheval, et le matin de très bonne heure, je partais visiter quelque sucrerie des alentours de la ville.

Elles étaient nombreuses, une vingtaine, et quelques-unes appartenaient à des Français.

Je partais donc avant le lever du soleil, assoupi encore par un sommeil mal dissipé à cette heure où tout se réveille dans la nature.

A peine sorti de la ville, on se serait cru à des milliers de lieues en pleine brousse, tant la végétation était exubérante et grandiose.

Je parcourais doucement les sentiers

étroits ensevelis sous des forêts de branches enguirlandées de fruits et de fleurs, et dont le sol humide, recouvert d'un gazon épais, amortissait les pas de mon cheval. Dans le fouillis de verdure qui m'enveloppait de toutes parts, le pépiement des oiseaux annonçait le jour.

J'éprouvais alors une sorte de bien-être ; et parfois dans les petites clairières qui laissaient apercevoir à travers la voûte moins compacte des échappées de ciel, j'arrêtais mon cheval pour respirer plus longtemps e avec plus de délices tous les parfums de la flore tropicale et admirer ce ciel rosé par les premières teintes de l'aurore.

Quelle différence avec les lendemains d'orgie de la grande ville, au réveil lourd, lassé, ramenant avec lui les fatigues des veillées tapageuses, des plaisirs énervants et malsains ! Alors que là tout écœure et blase tout ici ranime, ennoblit, vivifie...

Au milieu de toute cette vie, on ressent

avec plus d'intensité et mieux que partout ailleurs, la joie de vivre. On se sent quelque chose, mais quelque chose d'infiniment petit dans cet admirable concert de la nature inconnu et méconnu si souvent des citadins. On méprise plus facilement toutes les petites misères, toutes les absurdes, les sottes vanités sociales.

Parfois, je m'arrêtais dans les « bohios »[1] tout remuants à cette heure matinale par le réveil des familles nombreuses, par le piaillement des petits enfants qui demandent la becquée ; et j'étais obligé de descendre de cheval pour accepter la traditionnelle tasse de café, un cigare, un fruit. Je restais longtemps à causer avec ces hôtes d'une nature simple, primitive, mais d'une bonté de cœur, d'une générosité de sentiments, d'une finesse

[1] *Bohio :* Grande case au toit de chaume, à un seul étage, d'une ou plusieurs pièces, sans plancher et dont les murs sont faits de l'écorce du palmier.

d'esprit qu'on ne trouve nulle autre part. Combien de fois, séduit par la vue de ces milieux de paix et d'intimité, j'ai passé des journées entières parmi ces braves gens, prenant place à leur table, partageant leurs joies et leurs chagrins, ne faisant qu'un avec ces familles si unies par un mutuel amour et par le profond attachement au sol natal !...

Combien de fois aussi depuis lors, j'ai constaté l'énorme différence qui existe entre les mœurs de ce pays et les mœurs d'Europe où l'égoïsme, le misérable intérêt, entrent pour la première part dans la conduite de chacun ! On dirait que ce sol si fertile, cette terre si féconde, infiltrent dès leur naissance dans le sang de leurs enfants le germe de cette générosité, de cette largesse qui font agir les plus humbles et les plus petits à la façon des plus riches et des plus grands !

La chaumière est modeste, le repas frugal, mais il suffit que vous passiez, inconnu, étranger, pour qu'aussitôt votre couvert soit

mis à la table de famille, cependant qu'en votre honneur et pour vous faire fête, on apporte ce qu'on a en réserve de meilleur et de plus recherché.

Et quand vous quittez ces amis d'une heure pour continuer votre route, vous emportez avec leur : « Dieu vous garde » ! la douce, réconfortante impression de cœurs loyaux et francs, de natures qu'aucune convention, aucune maxime sociale, aucun sophisme n'ont ni corrompus, ni hypocritement façonnées.

D'autres fois, après quelques minutes d'arrêt seulement, je continuais ma marche à travers cette campagne de plus en plus fertile, de plus en plus riante. Les premiers rayons de soleil se reflétaient à peine dans les plantes vivaces, grisées de sève, que j'étais déjà dans quelque sucrerie au milieu du fourmillement des « chapeadores »[1] qui partaient pour le sarclage des champs de canne à sucre.

1. *Chapeador :* sarcleur de canne à sucre.

Et c'était un plaisir pour moi d'assister au départ par colonnes disciplinées sous la surveillance sévère du « mayoral » [1], de toute cette cohue de travailleurs, grands et petits, hommes et femmes, bâillant, s'étirant et mangeant leur déjeûner qu'ils emportaient les mains pleines.

A cette époque de l'année, les usines mornes et silencieuses se reposaient de leurs six mois de « molienda » [2], faite dans un mouvement fiévreux, vertigineux, jour et nuit et qui ne se terminait qu'avec la dernière canne, sans un repos, sans une trêve.

Seuls quelques mécaniciens et chaudronniers réparaient les tuyaux meurtris des machines lasses. Je restais à causer avec eux m'initiant à leur travail, aux détails des gran-

1. *Mayoral :* A Cuba, dans les sucreries et caféières, surveillant des récoltes et des travailleurs des champs.

2. *Molienda :* Action de moudre. A Cuba on donne aussi le nom de « molienda » ou « zafra » aux cinq ou six mois que dure la fabrication du sucre.

des machines, à leur vie, aux occupations de tous.

Puis, je reprenais le chemin de la ville et sous le gai soleil, au petit trot de mon cheval, je continuais à rêver, à aimer ma nouvelle existence...

III

Il y avait quatre mois que j'habitais C... Un soir, vers huit heures, « Don Juan » m'invita à l'accompagner chez un de ses amis, grand chasseur, jeune Universitaire qui repartait le lendemain matin rejoindre son poste. Il allait lui présenter ses souhaits de bon voyage et aussi chercher un chien d'arrêt qu'on lui avait promis quelques jours auparavant.

La maison se trouvait à l'une des extrémités de la ville ; quand nous arrivâmes il faisait nuit. Nous fûmes tout de suite introduits au salon et quelques minutes plus tard la personne que nous allions voir vint nous y rejoindre.

C'était un homme d'une trentaine d'années,

au front large, au regard pénétrant et sympathique, aux manières distinguées et affables.

La conversation devint tout de suite familière et intime : on parlait chasse, sujet plein d'intérêt pour nous et que notre hôte émaillait d'anecdotes amusantes.

Nous causions depuis un quart d'heure à peine, quand une jeune femme de vingt-quatre à vingt-six ans, blonde, grande, mince, entra dans le salon, accompagnée d'un jeune homme un peu plus âgé qu'elle. Notre interlocuteur s'empressa de nous présenter : c'étaient sa sœur et son beau-frère.

J'ai dit qu'elle avait de vingt-quatre à vingt-six ans. Blonde, d'un blond ensoleillé, blanche, d'une blancheur de lys avec une superbe chevelure qui encadrait son fin visage, elle avait de grands yeux veloutés, presque noirs, d'une douceur ineffable et mélancolique, dont le regard humide et persistant pénétrait jusqu'à l'âme.

Sa voix était douce, posée, profondément troublante ; et ses mouvements empreints d'une certaine tristesse révélaient une nature d'élite qui souffrait.

Son mari était grand, bien fait, beau, d'une beauté mâle, un peu hautaine mais sympathique. Il avait un large front légèrement ridé et son regard droit se voilait par moments. On remarquait en lui cette même nuance de profonde mélancolie qui assombrissait la beauté de sa femme comme une ombre mystérieuse.

Cela se devinait dans les moindres gestes, dans les moindres mouvements. Attentif à ses plus insignifiantes paroles, il la caressait d'un regard continu, saturé de tendresse.

Elle était habillée tout de blanc et ses longs doigts effilés pétrissaient inconsciemment en des mouvements nerveux une fleur rouge qui saignait, les tachetant.

Ses grands yeux se relevaient parfois en

une douloureuse rêverie à laquelle elle s'arrachait d'un geste brusque.

La douce mélodie de sa voix impressionnait tout autant que son regard et donnait un attrait de plus à sa conversation. Tout était charme en elle et séduction et mystère. Parfois elle semblait plongée dans une méditation profonde, loin de nous, d'elle-même, de ce qui l'entourait, en un silence douloureux dont le reflet de ses sombres prunelles trahissait l'amertume.

Je la regardais attiré par une sympathie irrésistible, faite de curiosité, de pitié, d'admiration ; mélange de sentiments d'où naissait à mon insu, presque malgré moi, celui qui plus tard devait prendre toute mon âme et l'inonder de bonheur. Je la poursuivais dans sa fuite ; avec elle je me perdais dans cet éloignement, dans cet inconnu, dans cette nuit vague où elle semblait disparaître...

Puis lentement, ému, je revenais à la réalité et la regardais en silence.

Nous restâmes longtemps contre toute convenance, ne sachant pour ma part m'arracher à cette invincible attirance.

Mon camarade se leva le premier et nous partîmes.

Je leur avais promis de revenir et je pensais à cette promesse les yeux perdus dans le vague, marchant silencieux à côté de Don Juan.

Un monde nouveau s'ouvrait en moi ; une clarté vive, aveuglante, faisait le jour dans mon âme ; j'y aperçus un abîme.

Frémissant, je voulus me ressaisir, effacer l'obsédante vision ; mais ma pensée subjuguée revenait toujours à ces fuyants et si courts instants qui me semblaient un rêve.

La nuit me parut interminable ; le lendemain je me levai fatigué, meurtri, et cette journée fut une des plus amères de ma vie.

Quinze jours passèrent ; je tâchais d'oublier, de me distraire, soit à la chasse, soit au cercle ; mais je ne pouvais éloigner son souve-

nir et je passais de longues heures à revivre dans une extase ineffable les courts moments de notre première rencontre. Puis, chose étrange, je ne voulais plus la revoir. Je maudissais alors cette nuit où elle m'était apparue pour la première fois et s'était imposée à moi de toute la force de sa beauté, détruisant d'un seul regard ma tranquillité reconquise.

C'était la tempête qui ballottait de nouveau ma vie.

A la chasse, où je passais des journées entières, je n'éprouvais plus d'émotions et les merveilleux sites que je parcourais me laissaient complètement indifférent.

Je revenais accablé de fatigue, exténué, toujours sombre, malheureux. La nuit je me levais et dans ce calme suprême, dans cette solitude infinie, je sanglotais sous les étoiles.

Je la revoyais dans une vision tellement nette et puissante que tout s'effaçait devant cette rayonnante évocation.

Je l'appelais désespérément, j'ensanglan-

tais mes ongles dans des crispations nerveuses ; et tout à coup je me jetais sur mon lit avec une rage insensée. C'était du délire...

Des jours et des jours se passèrent; un calme relatif succéda à cette fièvre.

Une nuit il y avait bal au cercle « La Luz ».

Je m'étais promis de ne pas y assister ; mais vers minuit, dans le silence nocturne, les notes sonores d'une musique arrivant jusqu'à moi, je me décidai tout d'un coup. Et je partis...

La fête battait son plein et de gracieux couples enlacés tournoyaient, emportés dans l'ivresse d'une valse indolente.

Il y avait des fleurs partout : dans les vases, dans les encadrements des portes et des fenêtres, dans les corsages et les chevelures de femmes.

Celles-ci, parées de ravissantes toilettes blanches, allaient et venaient sous les feux des lumières. Des gazes légères dissimulaient mal leurs fermes et savoureuses beautés.

Cependant un parfum capiteux, joint aux scintillements des pierreries et à l'ivresse de la danse, étourdissait, lassait.

Je traversai la salle et fus m'asseoir à l'autre extrémité, sur un large balcon.

De nombreux couples m'y avaient précédé et difficilement je trouvai une place.

La lune éclairait comme éclaire dans les régions froides un soleil d'hiver en plein jour. Au loin, par-dessus les terrasses débordantes de plantes et de fleurs, on apercevait la campagne sillonnée par le fil d'argent d'une rivière. Une vapeur ténue, fuyante, semblable à l'encens qui inonde le temple, s'élevait du sol et donnait un charme fantastique aux grands arbres silencieux.

Les masses sombres des bananiers brillaient en cet instant sous les clairs rayons comme de l'acier poli et prenaient l'aspect de vrais glaciers dans cette terre de feu.

Au dedans, la valse entraînante continuait toujours.

Je rêvais...

Nullement préoccupé de reconnaître un visage ami dans ce tourbillon de femmes, j'étais dans cette foule aussi solitaire que lorsque j'errais à travers les savanes.

Son image me hantait, me poursuivait sans trêve, et j'avais beau la repousser, elle m'apparaissait plus séduisante et plus impérieuse.

C'était la folie du cœur, la démence de tous mes sens.

Tout m'était ennui et lassitude : son souvenir me prenait tout entier, absorbant toute ma vie, me poursuivant sans cesse ; je résolus alors de la revoir pour mieux pouvoir la combattre.

Le balcon se vidait peu à peu...

Tout à coup, à l'autre extrémité, je l'aperçus assise sur une berceuse à côté d'une dame d'un certain âge, se balançant indolemment les yeux fixés sur moi.

Je ressentis une si violente commotion que

je restai un moment anéanti, incapable de faire un mouvement.

Je surmontai à la fin ma profonde émotion et fus lui présenter, pâle sous cette pâle lumière, mes respectueux hommages.

De sa voix musicale, elle me reprocha de n'être pas allé les voir et avec une affectueuse insistance me fit promettre que je ne tarderais pas à le faire.

Très ému, je la regardai un instant les yeux fixés sur les siens, les mains tremblantes, sans prononcer une parole.

Elle me regarda de même et nos âmes se comprirent.

A partir de ce mémorable et fugitif instant, tous deux nous devions, au même degré, souffrir et aimer...

IV

Cette nuit-là j'aperçus le ciel. Une clarté divine inonda mon âme ; je rayonnais de toute la splendeur céleste.

Malheureux, je me trouvais, dans mon rêve naïf, le plus heureux des hommes.

J'avais lu dans son regard de quoi remplir ma vie : je trébuchais de bonheur.

Inoubliables et délicieux instants de cette nuit si brève... vous fûtes les meilleurs de notre idylle d'amour. Les douces émotions, les pures jouissances, les naïves candeurs d'une âme vierge avide d'aimer, firent de vous un songe idéal, hélas ! trop court, trop tôt remplacé par l'inflexible, la cruelle réalité. Dès le premier moment, en effet, je devais éprouver toute l'angoissante détresse

d'un amour impossible, d'un espoir à jamais déçu...

Le lendemain au soir, vers neuf heures, n'y tenant plus, je me rendis chez elle ; son mari était absent. Dans le salon, où la fraîche brise de la nuit pénétrait par les larges baies ouvertes, sa mère et elle se trouvaient complètement seules.

Tout de suite, elle me remercia d'être venu, de ne pas avoir oublié ma promesse.

Elle parlait avec un calme tranquille que seul démentait parfois le triste sourire de ses lèvres légèrement plissées, et je tressaillais imperceptiblement chaque fois que ses yeux, ses grands yeux qui renfermaient un monde, se relevaient sur moi.

Sur ses genoux était posé un livre qu'elle feuilletait distraitement sans le regarder. Elle passait de longs moments, rêveuse, sans prononcer une seule parole, tandis que je causais avec sa mère, et cette absence de son esprit pendant que j'étais là à côté d'elle, me

remplissait d'amertume. Il me semblait que tout lui était indifférent et que ma présence même ne parvenait pas à l'arracher un moment à sa mélancolie, à son rêve mystérieux.

Doucement alors, je tâchais de la remener à l'intimité de ma pensée et bien qu'il me semblât voir parfois sur son visage triste le plaisir qu'elle éprouvait à m'écouter, elle se dérobait à nouveau pour retomber dans sa muette rêverie.

Incontestablement elle luttait.

Elle se trouvait dans cet état psychologique où les âmes mises en présence de deux voies restent indécises ne sachant laquelle prendre ; à ce tournant de la vie où la tranquillité, le trouble, le repos ou l'amertume de toute une existence dépendent bien des fois, hélas ! d'un geste impulsif, d'un élan malheureux.

Elle se sentait prise par ce sentiment profond qui peu à peu la dominait malgré l'effort de sa volonté pour se défendre ; par ce

sentiment qui débordait déjà en moi et qui plus tard devait soumettre nos deux âmes à une même passive souffrance, à un même lamentable trouble.

Et elle résistait : elle ne voulait pas — du moins volontairement — se donner à cet amour qui fulgurait en elle de toute sa clarté puissante, mais qui l'épouvantait justement par le trop vif éclat de son rayonnement.

Je ne me rendais pas compte en ce moment de la lutte qui se livrait en elle et je prenais pour de l'indifférence son calme apparent. Je la voyais maîtresse du logis et maîtresse de mon âme, se maîtrisant et me maîtrisant. Et j'éprouvais une déception à penser qu'elle me résistait, qu'elle ne m'aimait peut-être pas, que ma souffrance ne l'avait pas émue.

Cette pensée me révolta et je voulus me reprendre. Je fis un effort pour réagir ; je la regardai presque avec dureté et la flamme de mes yeux fit baisser ses paupières ; mais

pas un tressaillement, pas un frisson ne me révélèrent sont état d'âme.

Brusquement je me levai et partis. Je m'éloignais d'elle blessé dans mon amour, meurtri par son calme trompeur et pendant quinze longs jours, sombre, désespéré, je la chéris et maudis tour à tour.

J'essayais de me guérir en m'étourdissant dans des courses folles à travers la « manigua » solitaire, et le soir, impassible en apparence, j'allais au théâtre ou en soirée.

Des mois se passèrent : j'étais redevenu maître de moi-même. Momentanément, j'avais vaincu.

V

Un jour, il y avait fête dans un petit village situé à dix kilomètres de C... Je m'y rendis à cheval avec quelques amis et j'assistai sans plaisir à ces amusements champêtres.

Le soir, vers onze heures, nous repartîmes.

La lune dans son croissant éclairait à peine cette nuit calme, et sa clarté blafarde pénétrait difficilement l'épais feuillage des grands arbres qui bordaient la route.

Nous marchions au pas.

Je restai même un peu en arrière respirant avec délices la brise embaumée qui remuait doucement les feuilles.

La forêt qui nous environnait avait de

légers frissons qui ressemblaient à des caresses d'amour. Il faisait bon sur cette route déserte, dans ce recueillement de la nature, et vraiment j'étais presque heureux. Quelques faibles rayons perçaient à de certains endroits cette voûte épaisse mouchetant par-ci, par-là, le fond sombre du chemin.

Parfois, un léger tressaillement pareil à un soupir oppressé se faisait entendre dans le plus profond des bois; puis de nouveau tout retombait dans le silence.

Tout portait à la méditation et je m'y abandonnais les rênes lâches sur le cou du cheval, attentif seulement au raisonnement de mon âme.

Tout à coup, dans ce calme repos, un galop effréné résonna derrière moi ; et un instant plus tard, un cavalier et une amazone passèrent avec une rapidité vertigineuse en frôlant mon cheval.

J'eus à peine le temps de les regarder, mais si court que fût cet instant, je la reconnus,

blanche avec ses cheveux d'or, disparaissant fugace dans la nuit.

Elle me vit aussi et ses prunelles en se posant sur les miennes, brillèrent dans cette seconde d'une clarté étrange.

Cette subite apparition produisit en moi une émotion si grande que tout s'effaça devant elle.

Un désir ardent de la revoir, de l'approcher, de lui parler, s'empara de moi ; et un instant, je n'eus pas la force d'y résister.

Je piquai violemment mon cheval et dans une course folle, insensée, je voulus la rejoindre ; mais déjà elle avait disparu dans les ténèbres.

Alors, déçu, malheureux, je tâchai de lutter encore. Par un effort suprême je chassai sa captivante et chère image et dans cette morne solitude des choses et de mon âme, dans ce silence moins sombre que mon désespoir, je pleurai lâchement...

VI

Les premières teintes de l'aurore me surprirent debout, meurtri, accablé de lassitude. J'avais erré désespéré dans cette paisible nature, et le calme avec le jour renaissait en moi.

Longtemps je luttai encore, mais à la fin, vaincu, un dimanche dans l'après-midi je me rendis chez elle.

Elle n'était pas seule; son mari et la dame que j'avais aperçue sur le balcon du cercle « La Luz » s'y trouvaient aussi.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, intelligente, distinguée, veuve d'un officier supérieur et qui plus tard devait être la confidente affectueuse, éclairée, de nos tristes amours.

Elles étaient très liées, un peu parentes

même; et la veuve « Angéla » comme on l'appelait dans l'intimité, avait pour elle une vraie tendresse de sœur aînée.

Aimant beaucoup la France qu'elle avait visitée plusieurs fois avec son mari, Angéla parlait assez correctement notre langue.

Très érudite, elle connaissait parfaitement notre littérature et jugeait avec une rare justesse nos meilleurs auteurs. Je fus très heureux de faire sa connaissance, car je devinai en elle, je ne sais pourquoi, une amie discrète en qui nos cœurs meurtris pourraient, dans l'avenir agité que je pressentais, s'épancher sûrement.

Et puis, pour ce jour-là du moins, elle m'évitait de me trouver seul, face à face, avec le troublant regard de celle dont la seule présence me faisait tressaillir.

Nous causâmes longuement de mes nombreux voyages, des mœurs et des habitudes des différents pays que j'avais visités.

Elles m'écoutaient, souriant, m'interro-

geant, délicates, sur mon passé que j'étalais devant leur curiosité féminine.

Vers trois heures, Angéla partit et je restai seul avec eux, un peu ému de ce brusque tête à tête.

La conversation ne languit pas ; calme, elle parlait de tout avec un charme incomparable, si maîtresse d'elle-même que rien ne révélait le trouble de son âme et que je doutais par instant de ce que j'avais lu dans son regard.

Parfois, quand je causais avec son mari, elle passait de longs moments rêveuse, se berçant d'un mouvement lent, les paupières baissées, le teint légèrement coloré. Et quand elle relevait ses yeux si beaux, une clarté douce illuminait son fin visage, lui donnant l'aspect d'une madone en extase. Au moment où j'allais me retirer, elle m'invita à visiter son jardin situé derrière la maison. Son mari nous y accompagna puis rentra au salon nous laissant seuls un instant.

Silencieux, côte à côte, nous allions d'un pas lent dans les allées bordées de jasmins et d'orangers, les yeux baissés sur les mêmes fleurs que nous regardions vaguement. Je la sentais émue, troublée, tellement rapprochée de moi qu'elle me frôlait de tout son corps souple et long, me grisant du subtil parfum qui se dégageait de sa personne. Une émotion, comme je n'en avais jamais ressenti, étreignait ma poitrine ; et je réprimais violemment en moi le cri d'amour qui éclatait dans mon âme.

Soudain, immobile, profondément ému, la voix tremblante, je lui demandai son nom.

Elle s'arrêta, me regarda longuement, longuement, les yeux brillants, les paupières lourdes : puis, dans un souffle :

— Marïa... murmura-t-elle...

VII

Dix minutes après l'avoir quittée, seul, dans ma chambre, les yeux fermés, je rêvais d'elle.

Je remontais à mon départ de La Havane, aux premiers jours de mon voyage avec les regrets du passé, la tempête, mon arrivée à C..., les quatre mois passés avant de la connaître, ma vie tranquille, le repos de mon âme... puis... la tourmente.

Cette figure pâle rencontrée en travers de ma route, m'arrêtant net comme un précipice infranchissable, cette longue agonie, cette lutte acharnée pour m'éloigner de ce bord fascinateur et enfin ma chute dans ce fond sombre où le doux nom de Marïa m'apparaissait brillant comme une flamme, tout cela remplit

ma nuit d'un songe aussi enivrant que douloureux.

Marïa ! ce nom était entré en moi par mes yeux, par mes oreilles, par tous mes sens, et je le sentais me brûler d'un frisson chaud qui parcourait mes veines.

J'en étais saturé : je fléchissais sous le poids de tout son Elle et dans la solitude de ma chambre, je m'enivrais en une douce songerie des caressants effluves de son amour.

Elle m'avait dit Marïa, comme elle m'aurait dit « Je t'aime ». Je l'avais *lu* dans sa parole et *entendu* dans son regard ; et cette rougeur subite, ce nom prononcé si bas, si bas, étaient bien le reflet de ce qui bouillonnait dans mon âme.

Les douces heures de ma vie que cette aurore de nos amours où il me semblait descendre par une pente douce, fleurie de toutes les roses et embaumée de tous les parfums de la nature !

Et pourtant je n'avais fait qu'entrevoir les

premières pâleurs de cette aube dont le jour devait être et si troublé et si radieux...

En ce moment, tout à sa pensée, je lui souriais dans les premières teintes du crépuscule.

Toute la nuit je rêvai d'elle et pendant huit jours de bonheur, je vécus de cette vie automatique qui reçoit toute son impulsion d'un idéal.

Je passais, pareil à une ombre qui glisse, détaché de tout, attiré, fasciné par l'éclat de cette lumière qui m'éclairait au loin.

Je n'avais pas osé la revoir et il me tardait de me saturer à nouveau de sa grâce, de me mirer dans son regard, d'entendre sa mélodieuse voix ; mais il fallait garder les convenances et en attendant, j'errais la nuit, âme perdue dans les ténèbres.

Je me rappelle pourtant être sorti un soir de cette lourde torpeur.

Je me promenais aux alentours de la ville à travers les cases endormies dans un silence

profond. La lune dans son zénith tachetait de plaques jaunâtres la grasse et sombre végétation qui nous enveloppait de toutes parts.

Pas le moindre bruit, pas la moindre vie partout où le regard portait et j'allais heureux ne sentant qu'elle et la voyant à mes côtés dans mon rêve fiévreux, douce et rayonnante.

Tout à coup, au milieu d'un fouillis de bananiers au-dessus desquels perçait le sommet gris d'un toit de chaume, j'entendis un bruit rythmique, mystérieux, d'autant plus mystérieux qu'il se produisait dans le calme absolu du sommeil. C'était le roulement intermittent d'un tambour africain marquant des pas, accompagné d'un chant bizarre.

Je m'arrêtai surpris, et plongeant mes regards à travers les barreaux d'une petite claire-voie ensevelie sous l'exubérante végétation de la haie qui clôturait ce lieu sombre, je distinguai étonné, tout au fond, dans un large espace vide d'arbres, deux nègres —

une femme et un homme — se tordant dans les contorsions lascives de la danse africaine.

C'était lugubre à voir ; lugubre de poésie sauvage, de mélodie barbare que rehaussait la solitude de cette nuit tranquille. On aurait dit deux fantômes des « Mille et une Nuits » prenant leurs ébats sous le placide regard de la lune.

Ils se démenaient furieusement en des gestes violents hachés de chants angolaniens, de han ! han ! vigoureux, d'essoufflements puissants ; leur âcre odeur arrivait jusqu'à moi.

Leurs yeux brillaient comme des braises : l'homme fougueux, brutal ; elle indolente, luxurieuse. Elle levait gracieusement ses bras par-dessus la tête, et son corps mince, flexible, drapé dans une mousseline rouge, ondulait excitant son partenaire par des mouvements lascifs et provocateurs.

Ils ne se touchaient pas ; lui bondissant

comme un fauve, prêt à la saisir, elle tournoyant souple, sans bouger de place.

Je les regardais stupéfait.

La lune pénétrait jusqu'à eux, par une large déchirure de l'épaisse voûte de feuillage et formait à cet endroit une grande tache lumineuse où leurs corps nerveux se mouvaient projetant des ombres fantastiques.

Plus loin, dans la nuit, invisible derrière les troncs filandreux des bananiers, le mystérieux musicien au chant bizarre frappait toujours sur son magique tambour.

Par moments les bonds devenaient de plus en plus rapides, de plus en plus brusques, et le chant prenait les accents d'une plainte douloureuse.

Il y avait du Congo dans l'air ; cela se sentait dans l'odeur âcre de leurs corps en nage, dans cette mélodie plaintive et sauvage, dans le *tam-tam* mystérieux du tambour, dans la luxure de cette danse effrénée et diabolique.

Et je restais là, rivé, étonné, subjugué, en extase, ne pouvant m'arracher à cette vision étrange.

Combien de temps cela dura-t-il? Je l'ignore. Je rentrai chez moi vers quatre heures du matin, après avoir erré à travers les cases silencieuses, troublé encore par cette fantastique apparition.

J'ai revu bien des fois cette danse africaine ; mais ce profond mystère, cette suprême solitude, cette douce poésie, tout ce qui formait le décor de ce spectacle féerique et donnait à cette nuit des tropiques un charme inoubliable, je ne l'ai plus retrouvé.

VIII

Quelques jours après, un soir, me trouvant au théâtre, vers la fin du spectacle, je l'aperçus au bras de son mari se promenant dans les couloirs.

Je m'empressai d'aller les saluer, faisant de grands efforts pour contenir mon émotion.

Que je la trouvais belle !...

Plus pâle que d'habitude, sa tête fine se dégageait gracieuse des plis de sa toilette mauve, comme entourée d'un nimbe lumineux.

Sous les feux des lumières, elle m'apparaissait plus séduisante, plus irrésistible dans sa simplicité, dans sa douce mélancolie et je lui parlais sans oser la regarder.

Ses yeux lançaient par moments des lueurs

magnétiques et son regard attirant mon regard, se confondait avec lui comme se confondent deux flammes.

Elle se plaignit d'être fatiguée et manifesta le désir de rentrer tout de suite. Je m'offris à les accompagner entraîné par une force invincible et engagé par l'accueil aimable du mari.

Nous fîmes le trajet à pied.

Je causais avec lui, la regardant à la dérobée sans lui adresser la parole et chaque fois que mes yeux se portaient sur elle, un éclair jaillissait des siens.

J'éprouvais un bonheur indicible à marcher à ses côtés, sentant pénétrer en moi le charme délicieux qui se dégageait d'elle et qui portait une certain adoucissement à la violence de mon amour.

Nos deux âmes se mariaient dans l'enivrement de la même passion; c'était une griserie ineffable...

Nous nous voyions sans nous regarder, ses

moindres mouvements se reflétaient en moi comme dans un miroir ; sa respiration agitée accélérait la mienne.

En arrivant chez elle, je lui tendis la main qu'elle pressa avec force et quoique à regret, je me retirai.

Pendant toute cette nuit, son souvenir ne me quitta pas un instant.

Le lendemain au soir j'allai leur rendre visite ; elle m'attendait. Je le compris à son regard et dans ce je ne sais quoi qui nous donne l'intuition des choses.

Elle était seule.

Assise dans un sofa, un livre sur les genoux, elle méditait. Ses paupières rouges, gonflées, me révélèrent qu'elle avait pleuré ; par moments son regard mouillé, le pli amer de ses lèvres, indiquaient bien clairement que ses larmes étaient prêtes à couler encore.

Que s'était-il passé ? Son mari, s'étant aperçu de quelque chose, lui avait-il fait des observations à mon sujet ?... J'attendais inquiet,

ému, n'osant presque l'interroger, tant je craignais que mon soupçon fût exact.

Non, elle n'avait rien, me dit-elle à la fin; et tout à coup, sans un geste, sans une parole, de grosses larmes glissèrent silencieuses, le long de ses joues pâlies.

J'aurais voulu me jeter à ses pieds, cueillir ses pleurs avec mes lèvres, lui demander la cause de son chagrin et je restais là anéanti, incapable de prononcer une parole et de faire un mouvement. Je devinai pourtant la cause de sa douleur et cette seule exclamation: « Mon Dieu! Mon Dieu! » échappée de ses lèvres entre deux soupirs, me fit entrevoir plus clairement que ne l'auraient fait les plaintes les plus amères, le gouffre qui bâillait à nos pieds.

Où allions-nous ? Vers quel but obscur marchions-nous ? Quelle fatalité nous poussait à l'abîme ?...

Je me raidis un instant me cramponnant douloureusement aux aspérités de cette pente

abrupte sur laquelle nous roulions inconscients vers une chute certaine; et froidement, avec toute l'énergie du désespoir, je me promis dans cette minute d'angoisse, de lutter, de lutter encore.

Je m'assis à ses côtés et prenant une de ses mains que je pressai tendrement entre les miennes, doucement, avec calme, je lui parlai.

— Je sais que vous m'aimez, Marïa, lui dis-je, comme vous savez que je vous aime. Notre amour est trop pur, trop profond, trop réel pour qu'il soit nécessaire de le dire. Il brille et irradie tel un rayon de soleil dans l'ombre; nous le sentons, comme nous sentons la vie qui nous agite. Et cette intime, cette parfaite union de nos cœurs qui devrait être un bonheur ineffable devient pour nous le plus grand des malheurs. Notre amour est né comme naît le parfum des fleurs; si naturellement qu'un regard, le premier, a suffi pour remplir votre vie et la mienne. Nos

âmes ont été sensibles aux mêmes vibrations: nous avons respiré le même souffle et nous sommes atteints du même mal. Je vous aime, Marïa, comme vous m'aimez; mais puisque nous n'en avons pas le droit, la loyauté, la pureté de notre amour feront que je lutterai, que nous lutterons et notre volonté nous sauvera. Je vous aime, mais je vous aimerai de si haut, que nulle tache, nul remords jamais n'altéreront la pureté de votre âme. C'est là-haut, dans le soleil, que je vous contemplerai...

Elle me regarda, et dans son regard, j'aperçus le rayonnement de l'astre que j'évoquais.

— Vous avez raison, me dit-elle, luttons; oui, luttons ! Ne sommes-nous pas responsables du mal qui nous torture ?... On est toujours logiquement responsable du mal que l'on cause et de celui que l'on se fait à soi-même. Vous m'aimez et...je vous aime, dites-vous; pourquoi donc vous aimai-je s'il est vrai qu'il en soit ainsi ? Ne l'avons-nous pas voulu

tous les deux ? On combat si mollement les sentiments qui nous flattent... Oh ! ne m'interrompez pas ; n'essayez pas de nous disculper l'un et l'autre ; ne parlez pas de résistance et de lutte ! Vous êtes coupable et je le suis plus que vous. Notre amour s'il persistait serait un crime... ! Non, je ne veux pas vous aimer, puisque je suis forcée de reconnaître, malgré moi, que je vous aime ! Je vous chasserai de mon cœur, comme vous en avez chassé tout ce qui y régnait. Laissez-moi... Partez ! Sauvez-moi de vous et de moi-même !...

Et des larmes brûlantes, accompagnées de sanglots, coulèrent de nouveau sur son triste et cher visage.

J'étais atterré ; j'eus en ce moment la vision nette de la réalité. Je me sentis vraiment coupable. J'avais lutté, il est vrai ; mais cette lutte, comme elle le disait elle-même dans la clairvoyance de son désespoir, avait-elle été bien sincère ?

Et voilà que des doutes naissaient en moi. Je voyais le mal et je voyais la faute. J'aurais dû fuir, mais fuir de façon à m'écarter du danger et non à le côtoyer. Non! je n'avais pas résisté! Je l'avais recherchée, poursuivie même et je la tenais là, devant moi, vaincue mais révoltée : moi-même j'étais un révolté et un vaincu... Oui, elle avait raison de dire qu'on est faible pour ses désirs et je me promettais en cette minute décisive d'être fort pour réparer. Je voulais réagir, je voulais me guérir et la guérir ; mais... quand je la regardais, je frissonnais électrisé, nouvellement pris, nouvellement vaincu.

— Écoutez, me dit-elle... Venez nous voir le moins possible ; fuyez-moi, éloignez-vous !... N'ajoutons pas à notre malheur en faisant celui des autres. Que nous soyons, que je sois seule victime... Soyons forts ! Je vous le répète, ayons pitié des autres tout en ayant pitié de nous-mêmes. J'ai un mari, j'ai un enfant, j'ai une mère !... Pitié pour eux !...

Éloignez-vous ; je vous en supplie ; éloignez-vous ! Et galvanisée elle se redressa tragiquement douloureuse. Oui, éloignez-vous ! Je vous aime ! Je t'aime !...

Brisée elle retomba sur le sofa.

Je glissai sur mes genoux.

— Je vous aime ! Marïa, murmurai-je, je ferai tout pour vous ; je ne vous reverrai plus puisque vous m'ordonnez de partir. J'emporte mon malheur et je vous laisse mon âme !... Bénie soit l'heure où je vous ai connue ! J'ai vécu depuis ce jour-là ; depuis ce jour-là seulement, malgré mon horrible souffrance, je connais ce qu'est le vrai bonheur !... Je vous voyais dans mes songes et vous peupliez mes nuits de rêves délicieux... Marïa ! Vous avez été l'unique but de ma vie ! Je pars ! je pars, mais... je vous aime !... je t'aime !...

Elle se leva, me redressa, prit mes mains et suppliante :

— Non, me dit-elle, ne partez pas, restez...

Mais ne venez pas me voir ; fuyons-nous !... Que ce soit notre dernière entrevue ! et elle sanglota désespérément. Fuyons-nous, mais que je vous sache là et que vous me sentiez ici... Je vous regarderai le soir dans les étoiles !... Adios !...

— ADIOS ! Marïa ! ... et après une longue et douloureuse pression de main, je sortis en trébuchant.

IX

J'avais pris la ferme résolution de ne plus la revoir, du moins de ne plus la rechercher.

Le surlendemain de cette entrevue je partis pour une caféière, dans les hautes montagnes, chez un de mes meilleurs amis, que j'avais connu très intimement à La Havane.

J'avais besoin de me distraire, d'oublier au milieu de la Nature les déceptions et les amertumes de la vie.

Je partis moralement malade, mais bien résolu à me guérir, à faire tout mon possible et l'impossible même, pour arracher de mon âme cette passion qui la possédait si complètement que je n'étais plus maître de mes actes.

J'allais comme un automate, ne regardant

qu'au-dedans de moi-même et ne voyant qu'elle, toujours elle...

Je partis le matin de bonne heure accompagné du « Mandadero » [1] des caféières qui descendait chaque trois jours en ville pour faire les provisions de viandes et autres.

C'était un brave garçon, un « gallego » [2], que je connaissais depuis mon arrivée à C...

La matinée était douce et nous marchions au pas de nos chevaux, obligés d'aller ainsi à cause de la charge des « Acémilas » [3] qui marchaient en tête, à la file indienne, à quelques mètres de nous.

Nous avions cinquante kilomètres à faire, la plus grande partie à travers les montagnes et nous ne devions arriver que très tard dans la nuit.

1. *Mandadero :* Commissionnaire des fermes qui à Cuba est chargé d'aller faire les provisions et commissions en ville.

2. *Gallego :* Originaire de la Galice, Espagne.

3. *Acémilas :* Bête de somme.

Le trajet promettait d'être agréable.

Le soleil se levait radieux inondant la vaste plaine de sa poussière d'or. Les chants les plus mélodieux peuplaient cette sombre végétation dans laquelle flamboyaient les mille feux des gouttes de rosée. Des tourterelles cendrées modulaient leurs roucoulements dans des caresses passionnées et dans toute cette nature en réveil, la vie et l'amour étaient chantés sur tous les tons.

Je me laissais bercer par cette douce harmonie sommeillant tristement dans le souvenir de ma douleur et trouvant dans cet universel accord une atténuation à mon désespoir.

Il me semblait que j'étais moins malheureux ; que toute cette vie, toute cette gaieté étaient faites pour soulager l'amertume de mon amour et que ce magique concert annonçait pour moi une nouvelle aurore.

Nous allions ainsi sans prononcer une seule parole, ce qui ne laissait pas d'étonner mon cicerone. Il me regardait avec curiosité, mais

à la fin il en prit son parti et très philosophiquement se mit à déjeuner.

Je respirais avec délices cet air pur saturé des parfums des orangers et des citronniers en fleurs, oubliant momentanément dans la griserie de ces suaves aromes, le souvenir du passé que je fuyais.

Vers dix heures nous arrivâmes au pied des montagnes ; en ce moment il faisait une chaleur accablante et il nous tardait de rentrer sous bois. Dans une heure nous arriverions à la « Cantina »[1] où nous devions déjeuner et faire manger nos chevaux pour repartir à deux heures de l'après-midi.

Tout à coup le paysage changea : nous rentrions dans une vraie forêt vierge. J'avais rarement vu un pareil fouillis de plantes grimpantes et de troncs gigantesques. Des lianes festonnaient de leurs gracieux contours les branches des arbres, retombant aux extrémi-

1. *Cantina* : Auberge dans les campagnes cubaines.

tés comme des rubans froissés. Il faisait une fraîcheur agréable sous cette épaisse voûte où pas un seul rayon de soleil ne pénétrait. La lumière y était jaunâtre, pareille à celle que produiraient des lanternes féeriques et on se sentait ému, dans le recueillement de ce grand bois, comme à l'entrée d'un lieu de mystère.

Le profond silence qui y régnait était dû à l'heure avancée de la matinée. Nous apercevions à chaque instant des ramiers sommeillant lourdement sur les hautes branches et des perdrix rouges fuyaient épouvantées en rasant le sol, à notre approche.

La montée était facile ; ce n'était qu'à partir de la « Cantina » que la pente devenait rapide et le sentier scabreux. Mon guide sifflotait une « muñeira »[1] tout entier au souvenir de sa Galice ; cela m'émut un peu et l'idée me vint de faire causer le brave garçon.

1. *Muñeira :* Danse populaire de la Galice, Espagne.

Aux premiers mots que je lui adressai, il me regarda tout surpris, comme si un muet lui eût parlé ; cela me fit sourire et je me rendis compte alors que c'étaient les premières paroles que je lui adressais depuis notre départ.

Oh ! oui, il se la rappelait sa chère Galice et il lui tardait de pouvoir y revenir.

Il y avait dix ans qu'il était arrivé à Cuba comme soldat et son service terminé, il avait voulu se placer pour gagner quelque argent avant de rentrer dans la mère-patrie. A présent, ayant réalisé quelques économies, il ne tarderait pas à repartir, à revoir ses chères montagnes, ses vieux parents qui l'appelaient tous les jours. La veille encore en arrivant à C..., il avait trouvé à la poste une lettre d'eux plus pressante que jamais. Il partirait dans un an, dans deux peut-être, mais sûrement le plus tôt possible.

Il était tout heureux de me faire ces confidences et il se rattrapait largement du long

silence forcé de la matinée. Il me regardait avec de bons yeux naïfs et curieux, mâchant les mots qui sortaient par fournées de sa bouche avec l'accent galicien traînant sur les finales.

A 11 heures et quelques minutes, nous arrivâmes à la « Cantina ». Elle se trouvait située sur le flanc de la montagne, dans une vaste crevasse entourée d'acajous et de cèdres séculaires. Le point de vue était superbe. On distinguait toute la plaine avec ses immenses champs de canne à sucre, tachetés par les nombreuses sucreries entourées de sveltes palmiers et de gigantesques « ceibas »[1]; et là-bas, au loin, C... enseveli sous le ramage touffu de ses grands arbres.

Nous déjeunâmes à la hâte pour avoir le temps, avant de reprendre notre marche, de faire la traditionnelle sieste. A 2 heures il fallait être à cheval afin d'arriver vers 10 heu-

1. *Ceiba :* Le plus grand arbre de Cuba, très répandu dans toutes les plaines de l'île.

res du soir à « Bella Vista » la propriété de mon ami.

J'étais relativement tranquille; la marche au milieu de cette belle nature avait réagi profondément en moi; je pensais avec moins de tristesse à notre malheureux amour et j'envisageais l'avenir avec plus de sérénité.

Dans mon rêve, je voyais Marïa douce et résignée, me disant de sa voix émue : « courage, courage, je t'aime!... » et j'allais m'éloignant, m'arrachant péniblement du circuit enveloppant qui me retenait près d'elle.

Son souvenir ne m'était plus aussi pénible; il flottait dans l'éther épuré de ma pensée et je me la rappelais avec moins d'amertume, avec moins de tristesse. C'était l'état comateux de mon âme après une violente secousse.

A 2 heures nous reprenions notre marche.

Le terrain devenait tout de suite accidenté et la montée pénible. La végétation n'était pas aussi exubérante que dans le bas de la

montagne et les gros troncs devenaient plus rares. Mais ce qu'on perdait en grandeur, on le gagnait en vie, en mouvement ; une infinité d'oiseaux de toute espèce, au brillant plumage, peuplaient ces sites escarpés et nous aperçûmes même plusieurs fois des chevreuils gambadant gracieux par-dessus les arbustes.

Nous étions obligés de nous cramponner à la crinière des chevaux pour ne pas tomber à la renverse, tant en de certains endroits la pente devenait rapide. Au fond, dans les gorges, cachés en partie par les aspérités du terrain, des torrents aux eaux limpides bondissaient mugissants, couverts d'écume éblouissante, à travers les rochers gigantesques.

De nombreux vols de perruches s'enfuyaient à notre approche avec des cris perçants ; et le « sinsonte », ce rossignol des tropiques, modulait dans des roulades mélodieuses qui se prolongeaient à l'infini, toute l'harmonie de la gamme musicale.

Des poules d'eau gloussaient dans les bambous touffus, et les canards de la Floride, aux couleurs chatoyantes, se laissaient choir lourdement à notre vue dans les gouffres écumants.

C'était féerique de tons et de couleurs; on se serait cru transporté dans le magique jardin des Hespérides, avec ses fruits d'or, ses merveilles et tous ses enchantements.

La rêverie de mon âme égalait à peine la magnificence du site.

La nuit commençait à naître dans la plaine; des ombres s'allongeaient, s'étendaient, grandissant peu à peu et l'horizon prenait une teinte rosée.

Au loin, les monts s'effaçaient sombres, mystérieux.

Oh ! le soir qui m'a toujours rempli de tristesse comme si le soleil disparu manquait à mon âme ! Combien je l'éprouvai profonde, poignante, cette tristesse-là, à la fin de cette journée de lumière et de chant !...

Comme tu m'as poursuivi, cette nuit, oh ! Marïa, toi qui m'avais laissé pendant quelques heures un peu de répit ! comme tu m'as poursuivi inconsolable et tenace...

Tu m'avais dit, en nous séparant, que la nuit tu me regarderais dans les étoiles et je les contemplais extatique trouvant dans leur scintillement le reflet de ton doux regard.

Elles me regardaient aussi ; et quand l'une d'elles se détachait de la sombre voûte laissant une traînée lumineuse sur son passage, il me semblait que ton âme venait rejoindre la mienne, qu'un soupir s'échappait de ta poitrine oppressée, qu'une larme coulait de tes beaux yeux... Et je sentais les miens se mouiller, et mon âme s'envoler dans un élan enthousiaste comme pour un rendez-vous d'amour...

Oh ! Marïa ! pourquoi te fuyais-je ?... Je te sentais si près là-haut dans les étoiles !...

J'ai pleuré, j'ai gémi, et dans cette sombre solitude, toi seule pouvais me voir. Mes sou-

pirs allaient rejoindre les soupirs de ton âme.

Nous avancions difficilement; les chevaux, exténués de fatigue, n'en pouvaient plus. A certains endroits même, je mis pied à terre pour soulager le mien et grimpai péniblement en m'aidant des mains, des talus abrupts.

La nuit était sombre, ce qui rendait encore notre marche plus hésitante, plus dangereuse; mais mon guide connaissait si bien le terrain qu'il l'aurait parcouru les yeux fermés.

— Sommes-nous loin encore ? lui demandai-je.

— Non, un kilomètre tout au plus, et dans un instant la route sera moins pénible.

Je regardai ma montre à la clarté d'une allumette : elle marquait dix heures vingt.

Le ciel était constellé de milliers d'étoiles qui blanchissaient la sombre voûte de leurs feux rutilants. Un solennel et lugubre silence nous enveloppait de toutes parts. Seuls, dans les profondeurs lointaines, les torrents grondaient sourdement.

Tout à coup, je distinguai au loin une lumière plus brillante que je pris pendant un instant pour une étoile de première grandeur, apparaissant à l'horizon ; mais peu à peu, son diamètre augmentant rapidement, je compris que nous arrivions. En effet, c'était la lumière d'une immense lanterne, vrai phare, placée à l'entrée d'une avenue de palmiers qui conduisait à la maison.

On ne m'attendait pas, puisque je n'avais prévenu personne de mon arrivée ; aussi la surprise fut-elle aussi grande qu'agréable quand je serrai la main de mon excellent ami, un créole descendant de Français.

— Quel bon vent vous amène ? mon cher ami. Vous ne m'aviez pas dit que vous deviez venir quand je vous ai vu dernièrement à C... Vous me gardiez cette bonne surprise : c'est bien aimable à vous.

— Mon ami, je viens faire une cure d'air ; je suis malade. Mon médecin m'a ordonné de passer quelques jours à la campagne, de pré-

férence dans les montagnes, et j'ai pensé à vous.

Il me regarda un instant étonné, inquiet même, mais tout de suite avec un sourire :

— Ce n'est pas bien grave, car je ne vous trouve guère changé. Vous m'avez fait peur néanmoins.

— C'est purement moral : je m'ennuie à C..., j'ai la nostalgie de La Havane et je viens à vous pour me distraire en causant de nos amis, de nos relations, de tout ce qui nous y fit la vie si bonne. Vous rappelez-vous nos belles parties à la « Chorrera » [1] et au « Paso de la Madama » [2] ?

— Ne m'en parlez pas, n'évoquons pas ces chers souvenirs ; je vis ici comme un anachorète, comme un vrai sauvage au milieu des sauvages. Des voisins à six kilomètres...

1. *Chorrera* : Banlieue pittoresque de La Havane.

2. *Paso de la Madama* : Rendez-vous des mondains Havanais où existait à cette époque un restaurant très recherché des gourmets.

— Cela ne m'étonne guère, mon cher ami, puisque vos... domaines ont juste six kilomètres de longueur. Ah! veinard ! vous êtes au large au moins ; et puis, un vrai observatoire d'après ce que l'on m'a dit.

— Vous en jugerez demain matin ; en attendant, le plus urgent il me semble, est de vous faire souper. Vous devez avoir faim ?...

— Je suis fatigué surtout ; je n'aurais jamais cru que la route fût si pénible, si dangereuse. Nous avons failli nous tuer plusieurs fois ; pendant quelques instants j'ai fermé les yeux pour ne rien voir.

— C'est une affaire d'habitude !... On y est plus sûr que dans le « Paseo del Prado » [1]... et ses yeux clignèrent malicieusement :

— Vous rappelez-vous, cette jolie brune...

— Oui, oui, nous en recauserons...

— Ah ! vous faites le dégoûté ?... Ce n'était guère... dans les mœurs cependant.

1. *Paseo del Prado* : Une des promenades les plus fréquentées de La Havane.

— On change ; et puis, mon cher, ce soir je suis bien fatigué comme je vous ai déjà dit tout à l'heure.

— Le beau prétexte ! Je commence à croire que réellement vous êtes malade ; il y a en effet quelque chose de changé en vous : j'étudierai cela plus tard. A table.

Le souper, un petit souper froid, fut agrémenté de quelques fines conserves de France et d'une bouteille de « Moët ». Mon ami était un fin gourmet ; j'avais eu l'occasion d'en juger plus d'une fois. Nos « cenas »[1] du Louvre à la sortie du théâtre, n'étaient pas encore si éloignées.

Il vivait à « Bella Vista » entouré d'une douzaine de domestiques, espèces de valets de ferme, seul, sans famille, étant célibataire. Brun, de taille moyenne, un peu trapu, il devait avoir trente-deux ans. De figure sympathique et d'un abord charmant, il plaisait à

1. *Cena :* Petit souper à une heure avancée de la nuit.

première vue. Bon, d'une bonté d'enfant avec des caresses dans les yeux il attirait tout de suite. Quand on le connaissait, il fallait forcément l'apprécier. Il était d'une générosité de prince et chez lui, ses amis étaient chez eux. D'un caractère gai, c'était bien le compagnon dont j'avais besoin dans pareille circonstance et en pensant à lui je ne pouvais mieux choisir.

Malgré ma fatigue, nous restâmes à causer jusqu'à deux heures du matin. A ce moment, mon ami se levant brusquement s'exclama :

— Ce n'est pas pardonnable ! J'abuse, mon cher ; à demain matin ou pour mieux dire à plus tard. Ne vous levez pas avant midi. Je vous appellerai d'ailleurs.

Je lui serrai la main et on me conduisit dans ma chambre.

J'étais bien las et malgré cela je m'accoudai longuement à la fenêtre avant de me coucher.

La nuit était calme et une légère brise fine,

ténue, qui nous portait des senteurs marines, rafraîchissait mon front brûlant.

Il me semblait que l'âme de Marïa se posait sur moi m'enveloppant d'une douce caresse.

Je laissai la fenêtre grande ouverte et je me couchai.

Peu à peu, mes paupières s'alourdirent et je m'endormis tout à son souvenir.

Mon sommeil fut agité, peuplé de rêves. De très bonne heure, je fus brusquement réveillé par un flot de lumière qui envahissait ma chambre toute grande. N'ayant pas fermé ma fenêtre en me couchant, le soleil rentrait sanguinolent par sa large ouverture.

Lestement, je me jetai à bas du lit et courus admirer, les paupières lourdes de sommeil, le magnifique spectacle qui s'offrait à ma vue. J'en garde un souvenir si précis, qu'il m'apparaît encore aujourd'hui avec toute son imposante majesté, tel que je le contemplai alors.

Ce superbe lever du soleil, ce magnifique

point de vue, ce merveilleux panorama, justifiaient bien le nom de « Bella Vista » que portait la propriété. Jamais, depuis ce jour, je n'en ai vu ni d'aussi beaux, ni d'aussi grandioses...

Tout au fond en face, dans le lointain, derrière un léger brouillard vaporeux, l'astre du jour sortait, ruisselant de sang, des flots laiteux de la mer. Quelques voiles grises tachetaient par-ci par-là cette immense surface lisse dont pas une ride ne rompait la limpide immobilité; seule, une traînée rouge, brillante, se prolongeant à l'infini, la coupait en droite ligne.

A gauche, la plaine ensevelie sous une légère gaze de vapeur que les rayons du soleil n'avaient pas encore maculée apparaissait dans toute son étendue d'une couleur uniforme; et au delà, les monts X... se confondant dans une teinte bleuâtre avec la ligne indécise de l'horizon enserraient d'un circuit d'azur cette vaste étendue floconneuse.

Sous moi, à mes pieds, les sombres montagnes glissant doucement jusqu'à la mer où elles trempaient leurs bases impénétrables se nuançaient des premières lueurs du soleil ; et nous, la maison, ses claires et spacieuses dépendances apparaissions entourés d'une auréole de plus en plus brillante.

C'était beau, d'une beauté sauvage avec tout le charme de la nature et la troublante poésie des grandes solitudes.

La mystérieuse forêt se réveillait de son lourd sommeil ; par-dessus son épais feuillage lisse comme un toit d'ardoises, des vols de ramiers la croisaient en tous sens et des bruissements confus s'élevaient jusqu'à nous du fond de ses sombres retraites. Dans la maison aussi le réveil s'effectuait peu à peu ; on distinguait le va-et-vient des palefreniers encore mal éveillés et dans les écuries les chevaux hennissaient impatients.

Tout à coup, au milieu de la cour, botté, un fusil sur l'épaule, j'aperçus mon ami prêt

à monter à cheval. Je l'appelai d'un « psstt » discret qui le fit se retourner tout étonné.

— Comment ! c'est vous ? Déjà levé ? s'écria-t-il. Ah ! par exemple.

Et lestement il monta dans ma chambre.

A la hâte, je commençais à m'habiller quand il entra ; affectueux, il vint me serrer la main.

— Depuis quand ces bonnes habitudes d'être si matinal ? me demanda-t-il.

— Depuis que le soleil vient me frapper les yeux dans mon lit ; depuis que j'ai l'occasion de contempler un semblable réveil du jour, depuis que je me trouve à « Bella Vista », mon ami, lui répondis-je.

— Je suis heureux que « Bella Vista » ait ce merveilleux pouvoir sur vous, ajouta-t-il : Vous en ressentirez bientôt les effets salutaires. D'ailleurs vous êtes un peu poète et les poètes aiment contempler l'aurore. Puisque vous êtes levé, voulez-vous venir avec moi ?

— Avec grand plaisir, où allons-nous ?

— Nous irons chasser les palombes ; c'est le

moment du « passage ». Vous n'avez jamais assisté à cette chasse-là ?

— Non, jamais, et je vous avoue que je suis désireux de la connaître ; j'en ai beaucoup entendu parler.

— Eh bien ! bottez-vous ; nous partirons de suite après déjeuner.

Vingt minutes plus tard, nous étions à cheval : un clair soleil égayait la montagne : les pintades « Jibaras » [1] caquetaient au loin dans la forêt.

L'air était embaumé : des bouffées imprégnées de santal nous arrivaient des profondeurs du bois. Des perroquets, invisibles dans le vert feuillage, nous poursuivaient de leurs cris stridents.

Silencieux, au pas de nos chevaux, nous longeâmes la crête, dominant de ces hauteurs toute la chaîne des montagnes qui, du côté de l'Orient, arrivaient jusqu'à Santiago.

1. *Jibaras* : Sauvages.

De petits nuages vaporeux s'élevaient du fond des gorges et le mugissement des torrents montait jusqu'à nous. Parfois, à quelques pas de nos chevaux, des nuées de « tojosas »[1] s'envolaient lourdement faisant grisailler au soleil leurs ailes cendrées. A chaque instant, deux par deux, des ramiers rasant avec un bruit d'ailes le sommet des arbres, allaient se poser effarouchés sur le versant d'une colline voisine. Mais ce qui abondait le plus sur ces hauteurs, c'étaient les perruches criardes nous assourdissant de leur persiflage moqueur.

Mon ami, les yeux pétillants de malice, se redressa sur la selle et se tournant légèrement vers moi me dit avec un fin sourire :

— Je vous trouve bien pâle, de quelle maladie souffrez-vous ?...

— Je vous ai dit hier au soir que ma mala-

1. *Tojosas* : La plus petite espèce de tourterelles très communes à Cuba.

die était toute morale ; je languis loin de La Havane ; mes chères affections et mes agréables habitudes du passé me manquent plus que je ne saurais vous dire.

— Laissez-moi vous féliciter car c'est faire preuve de bon goût que de regretter un si beau passé en face d'un si piètre présent ; mais permettez-moi de vous dire en même temps que vous changez rapidement d'idée. Dans une de nos dernières entrevues à C..., vous m'avez dit vous plaire beaucoup dans votre nouvelle résidence et ne regretter nullement La Havane.

— Nullement n'est pas le mot ; on regrette toujours un peu ce dont on garde un bon souvenir ; seulement, mes regrets n'étaient pas encore à l'état de réelle nostalgie.

— Allons, vous ne raisonnez pas, vous n'êtes pas logique ou plutôt sincère. Si vous ne vous plaisez plus à C..., c'est qu'il y a une *autre* raison que celle que vous me donnez ; car enfin, ce n'est pas du jour au len-

demain qu'un lieu que vous habitez avec plaisir vous déplaît. Est-ce un secret pour moi ?...

— N'insistez pas, mon ami, vous me feriez réellement de la peine ; je n'ai pas de secret pour vous ; il n'y a, croyez-moi, que ce que je vous ai dit.

— Je n'insiste pas ; je ne veux pas violer le sanctuaire où une mystérieuse vestale souffle sans doute sur le feu sacré. Mais c'est donc bien grave, il est bien terrible ce feu-là ?... Et ses lèvres se plissèrent dans un sourire moqueur.

Je rougis légèrement et la douce image de Marïa m'apparut voilée d'une profonde tristesse.

Douloureusement j'inclinai la tête et pendant quelques instants je revécus tous les souvenirs du passé.

Mon ami s'aperçut de suite de l'ombre qui tombait sur moi ; il arrêta son cheval et me tapant affectueusement sur l'épaule :

— Je m'amuse, me dit-il en souriant ; je ne croyais pas vous causer de la peine en vous parlant ainsi : excusez-moi. Ne vous rappelez-vous pas qu'au début de mon aventure avec Louise, vous me poursuiviez aussi de vos mordantes taquineries ?

Je levai les yeux avec un léger haussement d'épaules qui en dit bien plus que ne l'auraient pu faire les plus véhémentes protestations ; puis changeant de sujet, je lui demandai si nous étions encore loin de notre but.

— Dans dix minutes nous y serons, me répondit-il ; et de suite il se mit à me parler avec force détails de la chasse au ramier.

Je l'écoutais distrait, ma pensée étant ailleurs, prise en entier par le souvenir de Marïa. J'éprouvais déjà une lassitude, un ennui mortel au milieu de cette belle nature qui ne la possédait pas. Il me semblait que je l'aurais aimée davantage dans cette solitude en présence de Dieu seul comme dans un temple

druidique. Elle manquant, tout me manquait. J'étais las...

— Nous y voici ! cria mon ami à quelques pas de moi. Il faut mettre pied à terre.

Nous nous trouvions dans un petit cercle entouré de grands arbres, au milieu duquel chantait une minuscule source dont l'eau limpide brillait sous l'herbe. Nous conduisîmes nos chevaux sous bois à quelque distance de ce lieu et nous revînmes nous poster chacun sous un arbre à dix mètres l'un de l'autre.

Il m'avait recommandé auparavant de ne plus bouger de place et de ne pas me lever même pour ramasser le gibier que nous devions laisser à terre jusqu'au moment de notre départ.

Le site était merveilleux. Le soleil perçant difficilement l'épais feuillage des arbres pénétrait jusqu'à nous très affaibli. De grosses taches jaunâtres émaillaient par-ci, par-là, le fond sombre du bois et une poussière d'or,

fine, luisante, impalpable, flottait entre les branches. Des oiseaux-mouches, pareils à des boutons de pierreries, piquaient de points brillants la corolle des fleurs, dont ils butinaient le suc dans un perpétuel mouvement de leurs ailes d'azur.

Je fus brusquement arraché à mes contemplations et à mes rêveries par un coup de fusil et la chute d'une palombe à quelques pas de moi.

La pauvre bête remua doucement sa tête fine de droite à gauche et s'affaissa complètement sur le sol, ses larges ailes éployées.

Son agonie n'était pas encore terminée qu'une autre tombait à ses côtés ; et à partir de cet instant, ce fut une chute continuelle de petites branches brisées et de ramiers tachetés de sang.

Cette tuerie me grisa bientôt moi-même ; au hasard je visai au-dessus de ma tête et fis tomber deux ramiers à mon premier coup de fusil.

Plus on en tuait, plus il en venait ; des masses de ces volatiles s'abattaient continuellement sur les hautes branches, s'effarouchant à peine aux coups de feu. Jusqu'à dix heures du matin il en fut toujours ainsi ; mais à partir de ce moment leur arrivée s'espaça peu à peu et bientôt ils ne se présentèrent plus que par couples.

Mais quel carnage !...

Le sol en était jonché ; quelques-uns même n'étant que légèrement blessés se secouaient avec des frissons d'ailes, moitié ensevelis sous ce tas de cadavres.

Nous avions emporté deux grands sacs que nous remplîmes complètement ; nos mains étaient teintes de sang et de petites plumes se collaient à nos doigts poisseux.

Nous fûmes nous laver à la petite source qui coulait sous l'herbe avec un léger murmure. La chaleur se faisait sentir de plus en plus ; un morne silence nous enveloppait de toutes parts et le flamboiement du soleil

donnait à ces sites pittoresques une blancheur éblouissante.

C'était l'heure de la sieste pour cette nature tropicale ; tout sommeillait déjà dans le bois. Nous montâmes à cheval et repartîmes gênés quelque peu dans notre marche par le sac que chacun de nous portiat en travers sur le devant de notre selle.

La forêt brillait au loin sous ce vibrant soleil, sans un pli dans son feuillage luisant. Pas un frisson dans ces solitudes où les pas de nos chevaux répercutés par l'écho de gorge en gorge, résonnaient comme sur un chemin d'asphalte.

Cette clarté m'enivrait, me transportait ; il me semblait que toute cette lumière donnait du jour à mon âme. Mes sombres souvenirs s'effaçaient momentanément dans l'éclat de cette splendeur.

Mon ami rayonnait de me voir content.

— Vous voyez, me dit-il, que rien n'est comparable à ce grand air et à cet espace

infini. Quelquefois aussi je regrette La Havane et je me trouve bien seul dans ces solitudes ; mais chaque jour m'apporte un nouveau regain de soleil et de joie et je finis par me trouver complètement heureux dans mes montagnes.

— Vous avez raison, lui répondis-je ; rien ne vaut le charme de la nature et le délassement qu'elle nous procure. Cette tranquillité, cette harmonie, ce parfait accord, cette sagesse immuable qu'on remarque dans ses moindres détails, font oublier et les fourberies et les lâchetés du monde. Il me semble qu'on doit éprouver un bien-être ineffable à vivre dans une intimité si pure ; vous pleurez quand la nature pleure, elle sourit quand vous êtes heureux.

— Ce n'est pas tout à fait cela peut-être, car je m'aperçois que les muses vous entraînent ; mais enfin, nous avons nos joies et nos plaisirs. Et puis, nous ne sommes pas tout aussi sauvages que vous nous croyez ; et pour

vous en donner une preuve, je vous mènerai un de ces jours en soirée.

— En soirée ! m'écriai-je. Ah ! par exemple, vous m'étonneriez fort !...

— Eh bien oui, mon cher ami ; en soirée, ou si vous préférez en « guateque »[1], mais c'est tout comme ; chacun reçoit et agit selon ses moyens et son éducation. En tout cas, on dansera et ce ne seront pas les jolies femmes qui manqueront.

— Je suis vraiment désireux de voir votre « guateque » et vos jolies femmes. Est-ce dans vos salons qu'aura lieu la fête ?

— Non, ce n'est pas chez moi, car il ne serait pas convenable que ces dames vinssent chez un célibataire ; mais nous irons chez elles, et je vous prédis d'avance que vous passerez une agréable soirée.

— Je ne demande pas mieux et vous pou-

1. *Guateque* : Bal populaire dans les campagnes cubaines.

vez d'ores et déjà compter sur ma présence.

— Merci, vous nous faites beaucoup d'honneur, termina mon ami, avec un éclat de rire ironique.

Je ne m'en fâchai pas car je connaissais son profond attachement pour moi ; seulement, je me tins sur mes gardes au sujet du « guateque ».

Nous arrivâmes et quelques instants après nous étions à table.

Véritablement ma guérison faisait des progrès rapides ; je me sentais l'esprit léger et tout le passé douloureux s'évanouissait dans le raisonnement d'une pensée réconfortante et les prévenants efforts d'une amitié sûre.

Mon amphitryon, dans ses moments d'allègre expansion, chantait des morceaux d'opéra d'une voix pleine et mélodieuse, ce qui donnait plus de charme et d'intimité à notre solitude, à notre vie commune.

Après le repas, nous fîmes notre sieste quotidienne et le soir, vers quatre heures,

nous prîmes un bain dans le ruisseau qui coulait à quelques mètres de l'habitation.

L'eau était claire et fraîche, et dans ces ondes pures, à l'ombre des gigantesques bambous, j'éprouvais les jouissances du gladiateur qui a bien rempli sa journée de lutte.

La nuit, après de longues causeries, nous faisions d'interminables parties de billard dont le champagne, moins pétillant que les saillies de mon ami, était l'enjeu. Et ce n'était que fort tard que nous nous couchions, étourdi pour ma part comme on l'est après une terrible chute.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi, et je n'eus durant ce temps que de courts moments de tristesse vite disparue dans ce continuel mouvement.

Un soir, mon ami m'annonça que le « guateque » devait avoir lieu la nuit suivante. Il y aura beaucoup de monde, avait-il ajouté ; et du beau monde : la fine crème de nos montagnes. C'est bien regrettable que vous

n'ayez pas emporté un habit ; et malicieusement il souriait en dessous.

— Ma foi, on tiendra peut-être compte de ce que je suis un étranger de passage ; et puis, vous m'excuserez.

— Oui, ne vous en préoccupez pas ; tâchez seulement d'être gai.

Le lendemain matin nous fîmes une longue promenade à cheval dans les endroits les plus pittoresques et accidentés de la montagne et nous rentrâmes tard, vers midi, exténués de fatigue et de chaleur. J'avais comme un miroitement dans les yeux de toutes les merveilles que j'avais contemplées et j'en éprouvais un bien-être, un charme inexprimables.

Après déjeuner, nous fîmes une longue sieste pour nous dédommager par avance de la nuit blanche que nous devions passer, et à cinq heures nous prîmes notre bain de tous les jours.

Nous devions partir vers sept heures car

il y avait deux bonnes heures de chemin pour arriver au bal ; nos préparatifs, fort sobres d'ailleurs, étaient faits depuis le matin.

— Tenez, fleurissez-vous, me dit mon ami, me tendant un œillet avant de monter à cheval pour partir.

Le soleil glissait vers le sommet des montagnes et une teinte pâle blanchissait légèrement le paysage.

De temps en temps une bouffée d'air, suave comme une caresse, agitait doucement les feuilles ; mais le calme renaissait aussitôt. Les oiseaux égrenaient leurs dernières notes qui résonnaient mélodieuses, comme une prière d'enfant, dans le silence du soir.

Au loin, la nuit enténébrait la plaine.

Nous descendions le versant opposé de la montagne, nous enfonçant de plus en plus le long d'un étroit sentier dans les bois sombres.

Le site était un des plus sauvages que j'eusse encore vus et dans le court crépus-

cule qui un moment succéda au jour, il prenait une majesté imposante. La nuit fit disparaître peu à peu les dernières lueurs et pendant longtemps nous marchâmes silencieux dans un brouillard de ténèbres. A peine distinguions-nous quelques étoiles à travers l'épais feuillage qui s'entre-croisait au-dessus de nos têtes en une voûte impénétrable et souvent je sentis la caresse rude de fines branches qui pendaient.

Tout à coup nous sortîmes de dessous les arbres pour rentrer dans une vaste clairière — une vraie plaine — où les mangues et les bananes saturaient l'air de leurs parfums résineux. Au milieu, je distinguais confusément, entourée de cocotiers, la masse sombre d'une grande case au toit de chaume.

Un bruit sourd de voix et les sons criards de quelques accordéons arrivaient faiblement jusqu'à nous se perdant dans la nuit et le hennissement de plusieurs chevaux attachés de tous côtés à travers les bananiers éclata

en des notes cuivrées à notre approche.

Au hasard nous attachâmes les nôtres et entrâmes. Un cri général nous accueillit.

— « Don Pedro » ! « don Pedro » ! criait-on de tous côtés ; et mon ami avait de la peine à serrer toutes les mains qui se tendaient vers lui.

On l'entourait, on le choyait.

Surpris, j'étais resté sur le seuil de la porte complètement ahuri. Je ne pouvais détacher mes yeux ravis de cette multitude bigarrée, où le rouge, le bleu, le vert, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se mariaient dans une promiscuité bizarre. Nous nous trouvions dans une vaste salle basse, sans plancher, éclairée d'une multitude de bougies et de lampions suspendus par des cordes aux solives du toit. Au fond, dans un coin, une grosse chaudière remplie d'un liquide noir gougloutait doucement sur le feu : c'était du café.

De chaque côté de la salle, tout le long des murs en planches, blanchis à la chaux, des

bancs rustiques étaient dressés ; et au milieu, quelques tabourets en cuir jaune complétaient l'ameublement de ce salon exotique.

Mon ami vint me chercher et me présenta à tous les assistants ; quelques personnes me tendirent la main cependant que les femmes chuchotaient tout au fond en me regardant, avec de petits rires étouffés.

Il y en avait de toutes les races ; des blanches (douteuses), des mulâtresses quarteronnes et même des indiennes, celles-ci très dégénérées.

Leurs yeux noirs et brillants brûlaient comme des charbons ardents et leurs torses souples et longs se cambraient fièrement. Toutes avaient des cheveux noirs, ondulés, légèrement crépus ; quelques-unes même les portaient dénoués tombant en mousseuse cascade d'encre sur leurs hanches rebondies.

Les hommes étaient presque tous habil-

lés de blanc avec des « guayaberas » [1]; quelques-uns portaient leur chemise très empesée par-dessus le pantalon ce qui m'étonna passablement. Mon ami me souffla que c'était la suprême élégance. Un jeune mulâtre râclait indolent de la guitare, improvisant des « décimas » [2] et quelques autres plus loin esquissaient des pas de « Zapateo » [3].

— « Cante una » ! « Don Pedro » ! « una guaracha » [4] cria-t-on à mon ami.

Celui-ci ne se fit pas prier et d'une voix sonore et pleine de sentiment, il chanta une de ces guarachas dont les savanes cubaines résonnent au lever de l'aurore.

Ce fut une explosion d'enthousiasme et d'applaudissements; « muy bien » ! « muy bien » !... bis ! bis !...

1. *Guayaberas :* Chemise très courte que le paysan cubain porte en guise de blouse.

2. *Décima :* Chanson populaire cubaine.

3. *Zapateo :* Danse indienne.

4. *Guaracha :* Chanson improvisée, où le Cubain, poète par nature, excelle merveilleusement.

Et Don Pedro chanta de nouveau avec une grande douceur : à la « Gentil palmera » [1], à la « mañana hermosa » [2], à la « Cubana bella » [3].

Je n'avais jamais vu mon ami aussi profondément ému et son émotion gagnait l'auditoire qui était suspendu à ses lèvres. Moi-même je ne pouvais m'en défendre en entendant sa voix mâle chanter si éloquemment les beautés de cette noble et généreuse terre.

— « Viva Don Pedro ! » cria tout l'auditoire ; et les jeunes filles lui présentaient des roses qu'elles arrachaient de leurs corsages et de leurs chevelures et qu'il prenait en leur souriant galamment.

Puis ce fut le tour d'un autre troubadour et pendant plus de deux heures, ils se succédèrent ainsi les uns les autres.

Je m'étais assis dans un coin et je regardais

1. *Gentil palmera* : Gracieux palmier.
2. *Mañana hermosa* : Belle matinée.
3. *A la Cubana bella* : A la jolie Cubaine.

étonné cette scène étrange, nouvelle pour moi. Je lui trouvais un charme tout particulier qui me remuait délicieusement. Il s'en dégageait surtout le profond amour de la patrie que ces gens si simples, mais si patriotes et si fiers, ressentaient pour leur beau pays ; et ce mot : « Cuba ! Cuba !... » revenait toujours sur leurs lèvres avec des douceurs ineffables.

Nul comme le Cubain ne ressent une pareille affection pour le sol natal, pour tout ce qui nous a vus naître et grandir. Nulle part non plus on n'a comme dans ce pays une vénération aussi profonde, un culte aussi ardent, pour les illustres enfants de la patrie. Les disparus des guerres héroïques de l'Indépendance, ces héros obscurs si nombreux et qui furent si profondément détachés des vanités tapageuses et des intérêts mesquins, sont religieusement vénérés par ce peuple de patriotes qui garde leur souvenir comme un précieux héritage du passé.

On nous servit le café odorant dans des « jicaras »[1] ouvragées et quoiqu'il fût fait dans une chaudière, je n'en ai jamais pris nulle part d'aussi exquisement bon. Après le café on se mit à danser et Don Pedro tournoya léger un « danzon »[2] langoureux, avec une superbe brune aux yeux de flamme.

Je sortis un moment pour respirer.

La nuit était noire et la masse sombre des montagnes rendait encore cette obscurité plus opaque.

Quelques chevaux se mordillaient dans les bananiers ; j'entendais leurs hennissements folâtres et brefs.

Je pensais à Marïa et sa douce image m'apparut dans une vision éblouissante. Cette nuit-là, pour la première fois depuis mon arrivée, j'éprouvais un besoin irrésistible de

1. *Jicara :* Tasse que les Indiens fabriquaient et que l'on fabrique encore dans les campagnes cubaines avec la noix de coco.

2. *Danzon :* Danse créole, très lente et très voluptueuse.

la revoir, de me rapprocher d'elle. Et je m'abandonnais à mes intimes souvenirs, bercé par le bruit rythmique de la danse et les notes plaintives de la guitare, pendant qu'au loin dans la forêt de longs frissons secouaient les grands arbres.

Une légère pâleur, annonçant l'aube, blanchissait déjà le ciel du côté de l'Orient ; et j'étais encore dehors à rêver isolé dans mon amour. A la fin je rentrai.

L'air était alourdi de senteurs capiteuses ; mais la danse continuait encore plus voluptueuse, plus entraînante.

Mon ami ne dansait plus : assis au milieu d'un groupe, il causait amicalement amusant ses auditeurs par de spirituelles saillies.

— Venez, me dit-il ; vous allez nous chanter quelque chose.

Je me défendis, effrayé de mêler ma note discordante à ce concert unanime.

Il n'insista pas.

Quelques vieilles femmes sommeillaient

sur les bancs et d'autres mangeaient des fruits sur le coin d'une table rustique. A côté de la salle, dans une espèce de petite cuisine, on faisait rôtir sur le sol, avec des branches de goyavier pour parfumer sa chair, un petit « lechon » — cochon de lait — qu'on devait manger avant de se séparer. Sous les cendres recouvertes de braises, de grosses bananes vertes — plàtanos-machos — cuisaient en grésillant. Ce serait le pain.

Le bal se termina vers cinq heures, et pendant quelques minutes ce fut une cohue de jeunes femmes cherchant de tous côtés leurs châles et leurs mantilles. Les musiciens se levaient en étirant, paresseux, leurs membres engourdis et les jeunes gens sortaient pour s'assurer que les chevaux ne s'étaient pas échappés.

Le jour rentrait par la porte grande ouverte et un léger brouillard flottait vaporeux sur les bananiers.

On dépeça le petit cochon dont chacun prit

un morceau qu'on mangea, avec les bananes grillées, sur le bout des doigts. Toute cette jeunesse, mise en appétit par ce long bal, dévorait cette viande parfumée avec de petits rires sonores en montrant des dents luisantes comme de la nacre.

Le jour était venu tout à fait et le soleil dorait déjà la cime des montagnes. On se préparait pour partir et les femmes passaient leurs longues amazones sur leurs voyantes toilettes de bal.

Don Pedro, très entouré, faisait ses adieux à quelques amis et beaucoup de mains se tendirent vers moi que je serrai avec effusion. Puis ce fut une débandade générale au milieu des cris et des rires.

— « Adieu »! « A revoir »!« A bientôt »! criait-on de toutes parts; et les chevaux s'enlevaient légers soulevant une poussière de rosée.

Nous fûmes les derniers à partir et je m'éloignai de ce lieu encore résonnant des

rires à peine éteints avec une profonde mélancolie.

Don Pedro s'aperçut de suite de ma tristesse et affectueux, se rapprochant de moi, il me dit :

— Je vois que nous éprouvons le même sentiment : vous êtes triste et je le suis. Il m'arrive souvent de l'être ainsi à la sortie d'un bal, d'un spectacle à sensation, d'une réunion mondaine. Pourtant, c'est absurde ; il me semble au contraire que l'âme devrait emporter un peu de cette joie qu'elle vient de quitter.

— Mon ami, lui dis-je, je ne sais si c'est absurde ou raisonnable ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que mon cœur saigne chaque fois que je me trouve au milieu d'une joie bruyante. C'est une impression que je ne m'explique pas ; je veux réagir et je ne puis. Je passe de longues heures à rêver et à souffrir sans pouvoir saisir un peu de ce bonheur qui rayonne sous mes yeux, autour

de moi. Bien jeune encore, tout enfant, j'étais ainsi ; et j'ai souvent versé des larmes silencieuses au milieu des expansions les plus gaies. C'est un sentiment irraisonné et malgré ma volonté, ma résistance même, j'y succombe toujours. Aujourd'hui j'y suis habitué et je me résigne sans peine.

— En effet, c'est bien ce que j'éprouve moi-même ; pas peut-être au même degré, mais ce sont les mêmes sensations, les mêmes symptômes : affinité de sentiments...

— Oui, sympathie réelle ; accord, rapprochement des esprits, des âmes... Néanmoins j'aimerais être un peu comme ceux pour qui le ciel n'est pas toujours gris. Il me semble que le bleu et le rose sont des couleurs que je voudrais sentir de temps à autre égayer le mien. Je ne les ai jamais aperçues qu'en rêve ! Ce serait pourtant bien doux de les voir éclairer notre monotone existence de leurs joyeuses et délicates nuances...

— Oui, vous avez raison ; mais chaque

nature a une conception particulière qui la fait différer des autres et dans ses sentiments et dans ses opinions. Cela n'empêche pas que chacun ait *son* gris dans *son* ciel...

— Peut-être... mais il est pour beaucoup si atténué qu'il paraît à peine.

— Vous n'en savez rien ; on peut avoir plus ou moins de philosophie pour supporter gaiement ou avec résignation ses maux et ses adversités.

— Ah ! je serais... une nature faible alors ?...

— Je ne dis pas cela, loin de moi cette absurde pensée ; seulement il y a des natures plus ou moins sensibles, plus ou moins affinées, plus...

— Ne continuez pas ; je m'aperçois que vous voulez terminer votre morale par un compliment aussi flatteur qu'affectueux. Cela est bien de vous, d'ailleurs ; merci.

Nous montions un étroit sentier enseveli sous un épais feuillage qui empêchait le soleil d'arriver jusqu'à nous. La forêt chantait.

Un long moment nous contemplâmes silencieux ces sites magnifiques, cette puissante végétation cependant que les chevaux soufflaient, leurs narines largement dilatées.

— Pour revenir à notre sujet, continua Don Pedro, ce qui convient le plus aux caractères qui pensent et sentent comme le vôtre... et comme le mien si vous le désirez, c'est la vie tranquille des champs, la vie de la nature. Pour ma part, je suis certain qu'en rentrant au milieu de mes bananiers et de mes ananas, toute cette mauvaise fumée, tout ce malaise que j'éprouve se dissiperont comme par enchantement. Il en est toujours ainsi du moins.

— Je le crois ; le cœur éternellement assoiffé d'idéal aspire toujours à de nouvelles satisfactions et les prend où il les trouve. Ce que nous éprouvons, mon cher ami, c'est un vide ; notre mal, c'est la nostalgie de l'inconnu. Il faudrait nous marier ; qu'en pensez-vous ?

— Ce serait peut-être une solution et une

solution heureuse ; quant à moi je me trouve bien comme je suis ; et il sourit malicieusement.

— Vous ne me conseillez donc pas... le mariage ?

Il me regarda droit, puis brusquement :

— Changeons de sujet, il est par trop délicat. Comment avez-vous trouvé l'indienne avec laquelle j'ai dansé le « Zapateo » ?

— Je ne me la rappelle guère ; je l'ai à peine regardée.

— Vous l'avez à peine regardée !... je ne m'étonne plus que vous frôliez le mariage. Vous êtes atteint, mon cher.

Un sourire amer crispa mes lèvres et un long frisson me secoua imperceptiblement.

A partir de cet instant nous nous tûmes et pendant quelques minutes nous prîmes un rapide galop sur la crête sinueuse, blanche de soleil, où nous étions arrivés.

Dans le lointain, devant nous, planant au-dessus de cette exubérante végétation qu'ils

dominaient de leurs verts bouquets, nous apercevions la masse compacte des palmiers qui précédaient l'habitation de mon ami. Et par delà au fond, se confondant avec le ciel, à l'infini, la mer légèrement moutonnée.

Nous modérâmes notre allure ; nous admirâmes ravis cette vue merveilleuse et tout le noir de notre pensée s'évapora dans le rayonnant éclat de cette féerie.

— C'est extraordinaire, me dit Don Pedro, comme les grandes clartés éclairent l'âme. Un jour sombre nous rend triste et un radieux soleil nous égaye.

— Oui, c'est le reflet de la Nature : nous sommes un atome de cette âme universelle et chaque frisson qui la secoue a son écho en nous. C'est un phénomène psychologique bien compréhensible : « La relation directe et intime de l'infiniment grand avec l'infiniment petit. » La brise qui ride la surface de l'onde, qui agite le feuillage du bois et nous caresse, n'est que le souffle puissant de l'Être-

Tout, comme la pensée humaine n'est en somme qu'un soleil qui luit en nous. La Nature a le sien, nous avons le nôtre. De même que le soleil, la pensée éclaire : ce sont deux astres... L'un brille dans l'espace, l'autre brille dans une étendue plus vaste encore : il rayonne dans l'infini... L'un éclaire, l'autre nous éclaire... Nous sommes les molécules qui se meuvent ; le reste n'est que la matière qui élabore. Dans le mouvement est la vie, comme dans la lumière est la clarté. L'œuvre serait incomplète sans la pensée, comme incomplet est le mouvement qui n'agit pas. Faire c'est tout ; concevoir n'est que l'émission de l'idée ; l'un est le principe, l'autre est la vie. Or la vie c'est le résultat, c'est l'essence qui se dégage et est.

— Je ne vous connaissais pas ces drôles d'idées, mon cher ami ; vous m'inquiétez ; je vous préfère poète que philosophe.

— Poète ! philosophe ! des mots... On n'est pas cela, on est ceci : pauvre matière qui

souffre ! pauvre esprit qui s'agite !... Nous sommes les jouets de la destinée qui nous ballotte comme des feuilles sèches !... Le poète, c'est celui qui travaille et chante ; le philosophe, celui qui souffre, agit et se tait. Moi, je suis un révolté...

— Calmez-vous, mon ami, vous n'êtes plus d'accord avec vos théories de tout à l'heure ; « la relation directe et intime de l'infiniment grand avec l'infiniment petit ». Regardez ce beau sourire du ciel !...

— Oui... Et pourquoi, je vous prie, ne suis-je plus d'accord avec mes théories ? parce que je déverse un peu de l'amertume qui déborde en moi ?... Ah ! par exemple !... Qui vous prouve que tout ce que vous voyez chante ? vous direz peut-être que vous entendez l'harmonie ? Ce n'est pas une raison car ce qui fait rire les uns, fait les autres pleurer ; et l'harmonie est dans le sentiment et non dans les sons. Vous entendez des accords, moi j'entends du bruit... Cela ne veut pas

dire que vous soyez dans l'erreur et que je sois dans le vrai ; mais qui nous prouve le contraire aussi ?... Non, voyez-vous, en cela nous avons tous raison. Vous concevez, vous pensez, donc vous êtes : vous comptez. Votre idée et la mienne feront un ensemble et dans cet ensemble il y aura tout à la fois le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bon et le mauvais. Hélas ! il en est ainsi de toute chose ; il n'y a rien de pur, pas même l'éther.

— Que vous êtes pessimiste ! ne parlez pas ainsi, vous me rendriez morose.

— Ni pessimiste ni optimiste, mon cher ami ; je suis ce que je suis. Je raisonne en moi et je déraisonne peut-être pour les autres. Mais... l'harmonie, où est-elle, où existe-t-elle ? lui demandai-je ironiquement ; et je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Au diable vos théories ! C'est à la sortie d'un bal que cela vous prend ? Il est bon de le savoir ; j'en tiendrai compte pour l'avenir.

— Non, mon ami, je n'en pense rien ou peu de chose ; c'est une amusante dissertation que je me permets; mais attendez, je n'ai pas encore fini.

— Ah ! oui, je vous écoute : et lestement il s'enleva au galop de son cheval.

Je le suivis en souriant tristement ; je m'en voulais presque de m'être laissé aller ainsi, mais quelque chose m'avait forcé à découvrir malgré moi mon état d'âme.

Cependant le soleil devenait de plus en plus brillant ; toute la cime flamboyait sous sa réverbération éblouissante et tant de clarté aveuglait. Au fond, dans le lointain, on aurait dit que la plaine vibrait sous une chute de lumière.

D'un bond je rejoignis mon ami et côte à côte nous rentrâmes au petit trot.

Les oiseaux-mouches voltigeaient sur les larges feuilles des palmiers et des tourterelles blanches se désaltéraient dans les bassins débordants de la cour. Les pintades

couraient affairées avec des cris aigus. Un battement d'ailes clapota sur nos têtes et une volée de pigeons s'abattit avec des roucoulements sur le toit d'ardoises.

Nous étions fatigués ; et après le déjeuner que nous fîmes de meilleure heure que d'habitude, nous nous étendîmes sur des hamacs, à l'ombre, sous les grands arbres du parc.

Par moments, une brise suave, qui arrivait du large, nous caressait délicatement, tandis que les chants des cigales et le cri-cri des grillons nous berçaient dans une douce somnolence.

Sous l'accablante chaleur de midi je m'endormis de suite. Je rêvai de Marïa dans un songe pénible et me réveillai tard, meurtri et chagrin.

Mon ami n'était plus à mes côtés ; son hamac vide oscillait sous l'impulsion d'un léger vent chaud qui soufflait par instants.

Il faisait lourd et de petits nuages gris moutonnaient dans le ciel. Je me promenais à

travers le parc, faisant craquer sous mes pas l'herbe rousse, aplatie sous ces fortes chaleurs.

Un malaise général pesait sur moi ; je commençais à trouver en moins le mouvement de la ville, et puis, sans que je voulusse me l'avouer, Marïa m'attirait de plus en plus. Malgré les attentions délicates dont mon ami m'entourait, je me sentais bien seul dans ces solitudes. Je restais trop souvent et trop longtemps en tête à tête avec mes pensées qui me menaient toujours à elle. Dans nos promenades avec mon ami, quand nous visitions les merveilleux sites de la forêt, elle me manquait surtout ; et dans ces instants je la désirais plus que jamais à mes côtés pour admirer avec moi, unis dans notre amour et dans un même enchantement, ces beautés qui n'avaient pas de charme sans elle. C'est alors que je l'appelais à grands cris de mon âme et qu'en face de ces précipices, de ces rocs et de ces vastes clairières que je regar-

dais ému, je ne voyais qu'elle et toujours elle !... A table, après une longue course, lorsque le besoin de me refaire se faisait sentir, son souvenir m'en enlevait toute envie et malgré tous mes efforts je n'arrivais pas à le chasser un seul instant. Le soir, quand mon ami au piano enlevait de sa voix claire et mâle une de ces « barcarolas » vénitiennes si doucement poétiques, ou quelque fragment sublime des meilleurs morceaux de Meyerbeer et de Rossini, c'était toujours elle que je voyais à travers mes paupières demi-closes et sa douce voix que j'entendais résonner dans ces notes pleines de mélodie. La nuit, quand je me levais et regardais accoudé à ma fenêtre le ciel constellé de points brillants, je ne voyais qu'elle dans une absence, dans un vide de tout...

En ce moment même, où j'errais la tête lourde, c'était le poids de son souvenir qui m'accablait !...

Que devenir, mon Dieu !... Comment me

délivrer de cette étrange passion !... que faire pour ne pas être si terriblement malheureux !... Et des larmes qui ne voulaient pas couler brûlaient mes paupières.

Le ciel était devenu noir ; de gros nuages s'amoncelaient dans un chaos épouvantable et des éclairs en sillonnaient par moments la masse sombre.

L'air était lourd. Des ramiers dans un vol rapide rasaient le bout des arbres, fuyant vers la forêt écrasée sous cette voûte noire, et de grosses gouttes espacées tombaient lourdement sur l'herbe.

Je rentrai ; et peu de temps après, la tempête se déchaîna furieuse avec des rugissements lugubres.

Qui n'a pas vu un de ces ouragans dans les tropiques et surtout dans les hautes montagnes, ne peut se faire une idée de leur effrayante et imposante grandeur.

La nuit était venue brusquement et le grondement du tonnerre faisait gémir les solives

du toit. La vivacité des éclairs était telle que nous étions obligés de fermer les yeux pour ne pas en être éblouis. Ils se succédaient avec une si effrayante rapidité que tout paraissait en feu; et le tonnerre grondait toujours, tantôt sourdement au loin, tantôt avec des éclats si secs et si rapprochés que tout tremblait sur nos têtes. La pluie tombait à torrents, rebondissant, éclatant sur l'ardoise du toit et les dalles de la cour, comme des balles explosives. L'eau ruisselait de partout et formait des lacs écumants sur les parties basses du terrain; et les longues feuilles des palmiers, pliées comme les baleines d'un parapluie, s'égouttaient lamentables dans une déchirure de tous leurs filaments. Le vent sifflait lugubre, rejetant contre le mur de la maison en paquets souillés de boue, l'eau et les branches brisées ; et à chaque instant des craquements sinistres se faisaient entendre dans la profondeur du bois.

Tout à coup, la pluie cessa comme par

enchantement ; les rafales de vent ne se succédèrent plus qu'à de longs intervalles et le ciel s'éclaira d'une faible lueur. Le soleil reparut, blanc, exangue comme la face d'un moribond, mettant une goutte de diamant dans chaque feuille des arbres. Puis, la nuit tout de suite.

Après souper, pendant notre partie de billard, j'annonçai à mon ami que je repartirais dans deux ou trois jours. Brusquement il s'arrêta, et triste il me demanda pourquoi je voulais le quitter si tôt.

Je prétextai mes affaires, mes occupations, mon absence déjà longue...

— Non, il n'y a rien de tout cela, me dit-il à la fin ; le vrai motif est que vous vous ennuyez. Et pourquoi vous ennuyez-vous ? Je le comprends, mon ami, sans que vous ayez besoin de me le dire. Ce n'est pas que vous ne trouviez ici l'amitié que vous êtes venu y chercher, car vous l'avez dévouée, fidèle entre toutes. — Et de son regard affectueux il

appuyait encore ses bonnes paroles. — Vous m'aviez dit en arrivant que vous étiez malade et dans les premiers moments j'en ai douté ; mais hélas ! je me suis aperçu bien vite que vous aviez raison. J'ai fait mon possible pour vous distraire sans vous parler jamais de votre mal, sans l'évoquer même... bien inutilement d'ailleurs, car je voyais bien que vous en souffriez, qu'il vous obsédait, que vous vous y abandonniez tout entier. Oui, mon ami, malgré le regret que me causera votre départ, je crois qu'il sera favorable à votre santé, à votre tranquillité, à votre guérison complète, et je vous conseille de partir. Mais... ne vous arrêtez pas à C... ; repartez de suite pour La Havane ; allez revoir nos anciens amis, reprendre pour quelque temps nos anciennes habitudes. Allez vous étourdir un peu dans ce tourbillon...

— Merci, mon bon et cher ami ; vous avez compris ma douleur sans que je vous en dise un seul mot ; et un profond sanglot s'arrêta

dans ma gorge. Je suivrai peut-être votre sage conseil.

— Il ne faut pas que ce soit peut-être ; il faut qu'il en soit ainsi ; et dans un geste amical, me prenant les mains : vous me le promettez, n'est-ce pas ?...

— Je ne puis rien vous promettre en ce moment... Venez me voir à C..., je vous en dirai plus long...

— Je ne vous demande rien, mon cher ami ; gardez votre secret comme vous avez voulu garder votre douleur ; car je crains fort de n'y pouvoir grand'chose. Néanmoins, si je le puis... vous connaissez l'affection que je vous porte ; et il serra mes mains à les broyer.

— Merci ; je n'en ai jamais douté... c'est pour cela que j'étais venu...

Le lendemain je me levai de bonne heure. Il restait à peine quelques traces de la tempête de la veille : des branches cassées, quelques arbres déracinés, les sentiers boueux. Un clair soleil égayait la nature qui se réveillait

avec plus d'éclat, comme si cette pluie lui eût donné une nouvelle vie. Les oiseaux chantaient perchés sur les hautes branches dans un gazouillis charmant et la forêt tressaillait sous son feuillage meurtri.

Dans l'après-midi, vers trois heures, je fis avec mon ami une promenade à cheval à travers les caféiers dont les graines rouges prêtaient une note chatoyante à cette infinité d'arbrisseaux. Un parfum suave s'en dégageait, se confondant avec les dernières émanations qui s'élevaient de ce sol encore humide vers l'azur éthéré du ciel qui commençait à blanchir légèrement.

Nous causions de mon prochain départ et je regardais mélancoliquement de tous mes yeux ce magnifique paysage que je ne devais plus revoir.

Par-dessus les hauts palmiers de la plaine, nous distinguions vaguement, dans le lointain, C..., sous la poussière d'or des derniers rayons du soleil couchant.

Et tous deux nous étions profondément émus. Nous restâmes longtemps silencieux, plongé pour ma part dans une douloureuse rêverie et quand je relevai les yeux sur mon ami, il tourna brusquement la tête comme pour me cacher son émotion.

— Partons ! lui dis-je.

Et nous rentrâmes.

Le lendemain, à six heures du matin, je quittais pour toujours « Bella Vista ». Mon ami m'accompagnait. Il vint avec moi jusqu'à la plaine : là, il s'arrêta et nous nous dîmes adieu.

Une étreinte et pas un mot.

Puis, je partis sans tourner la tête.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le surlendemain de mon retour à C..., vers neuf heures du soir, je me présentais chez Angéla.

J'étais très ému et une sueur froide mouillait mes tempes. Une angoisse inexplicable m'étreignait... j'allais avoir de ses nouvelles, parler d'elle... Tremblant, je pénétrai dans le salon. En me voyant, Angéla qui était seule, se leva vivement. Elle vint à moi les mains tendues, avec un air de si joyeuse surprise que mon angoisse s'apaisa tout de suite. Dès les premiers mots elle me parla

de Marïa, de son anxiété, du doute désespéré où l'avait plongée mon silence, de sa santé altérée, compromise même.

— Marïa m'a tout dit, ajouta-t-elle. Dans un moment d'abandon, de découragement, comme je l'interrogeais, inquiète, sur sa santé que je voyais s'en aller peu à peu, elle m'a révélé son secret, le vôtre, et j'ai tout appris. Je sais la sympathie irrésistible qui vous a poussés l'un vers l'autre dès le premier regard ; je connais votre loyauté, j'ai suivi sa lutte, j'ai compris, mesuré toute sa souffrance et je la vois s'affaiblir tous les jours sous le poids d'une douleur trop grande, succomber à un mal que ni l'affection des siens ni la mienne ne savent guérir. Marïa a trop d'amour et cet amour joint à l'exquise pureté de sa belle âme, à une honnêteté que rien ne pourra entacher, la mine sourdement et l'accable. Vous êtes son délire... Elle languit, dépérit tous les jours et son état m'inquiète vivement. Rien ne semble l'intéresser,

rien ne la peut distraire de cette obsession, car c'en est une. Elle vous croit à La Havane... en France... Elle vous pleure, elle se lamente et se débat dans une détresse intime tellement poignante que ses forces s'affaiblissent tous les jours.

J'étais atterré et ravi à la fois. Cet amour que j'avais rêvé profond comme la mer, pur et ardent comme la flamme, avait atteint, dépassé même tout ce que mon cœur follement épris, tout ce que mon imagination exaltée avaient pu concevoir et souhaiter.

Mais je voulais savoir encore... je voulais me griser des paroles magiques qui m'affirmaient la force de son attachement ; je voulais entendre les battements précipités de mon cœur au récit de sa tendresse ; je voulais souffrir et sentir se déchirer tout mon être à la révélation de ses souffrances et de ses déchirements.

De nouveau j'interrogeai Angéla.

Elle me raconta tout : la torpeur maladive

de l'Aimée après mon départ, son dépérissement, que rien aux yeux alarmés des siens ne pouvait justifier, ses larmes secrètes, sa désespérance...

Bien qu'au courant des phases diverses de notre passion, Angéla ne pouvait comprendre et s'expliquer comment elle était si subitement née, sitôt arrivée au comble de la plénitude et de la splendeur, si vite passée à cet état particulièrement aigu, affolant et douloureux où rien ne vous est plus rien en dehors de l'être aimé...

Hélas ! victime moi-même presque à l'égal de Marïa, pouvais-je définir la puissance souveraine, l'invincible attirance qui nous avaient poussés l'un vers l'autre dans un même élan de nos deux âmes? Si spontané, si fort avait été cet élan, que tout retrait, toute lutte avaient été inutiles. Je le dis à notre confidente avec un tel accent de vérité douloureuse, que sa sympathie pour moi s'en accrut encore.

Sûre que mon retour lui ferait du bien, elle allait, me dit-elle, le lui annoncer aussitôt.

Fiévreux déjà à cette idée, je sollicitai la permission de revenir le lendemain prendre de ses nouvelles. Angéla m'y autorisa avec grâce ; elle voulait causer sérieusement avec moi, employer son amitié à trouver une issue à la situation inextricable dans laquelle nous nous trouvions, nous retenir au bord du gouffre qui s'ouvrait sous nos pas. Je promis d'obéir, de suivre ses conseils, dût mon bonheur sombrer pour toujours ; et après une chaude pression de main je la quittai désemparé.

Trop agité pour rentrer chez moi, j'errai au hasard dans les rues désertes. Vainement essayais-je de me ressaisir, de dominer le tumulte de mes pensées et de mes sentiments : le ravissement, la douleur, l'ineffable ivresse de l'amour, l'inquiétude mortelle, l'espérance divine, le désespoir sans nom faisaient tour

à tour l'assaut de mon âme. Et j'étais ou bercé et transporté par les uns ou accablé et terrassé par les autres. Elle était malade et malade d'amour; pouvait-elle me donner une preuve plus réelle, plus palpitante de sa tendresse ?... Je me laissais aller à l'ineffable émotion, à l'infinie douceur de cette pensée radieuse, rêvant, vivant presque pendant quelques minutes une éternité de bonheur. Puis, la vision de ses souffrances, de son désespoir, l'impossible réalisation de cet amour unique, insensé, dont j'avais l'absolue certitude me rejetaient à nouveau du triomphal sommet où j'étais parvenu, au noir abîme de l'incertitude, de la douleur et du doute... Je souffrais à la fois de son propre mal et du mien. Je voulais résister et une force mystérieuse, implacable, me retenait enchaîné, captif ; cet amour me subjuguait si entièrement que je le sentais partout en moi comme on sent la caressante étreinte de l'eau quand on se plonge dans ses ondes fraîches ; et je

m'y abandonnais comme on s'abandonne à la vague.

Brisé, las de lassitude physique et morale, je rentrai chez moi. Sans prendre le temps de me dévêtir, je me jetai sur mon lit et la nature reprenant ses droits, je m'endormis d'un sommeil de plomb.

Le lendemain au soir, de bonne heure, je courus chez Angéla ; en me voyant, sa figure s'éclaira de joie.

O prescience infaillible de l'amour ! Il avait suffi à Marïa de voir son amie, pour que son cœur s'ouvrît à toutes les espérances.

« Il est revenu n'est-ce pas ? », lui avait-elle demandé, haletante. Sa sensibilité s'était à ce point affinée, idéalisée, que le soir même de mon arrivée, en une divination inexplicable sans doute, mais réelle, elle avait senti mon approche. Et ma présence était pour elle une certitude telle, que le contraire l'eût étonnée et déçue. Alors, devant cet éloquent aveu qu'était mon retour, devant cette assurance

de ma constance, de ma fidélité, elle se laissa aller, près de son amie attendrie elle-même, à l'explosion d'un bonheur délirant. Pour l'exprimer elle eut plus que des mots joyeux et mieux que des sourires, elle eut de silencieuses, de douces, d'intarissables larmes...

Elle me savait près d'elle et cela suffisait ; elle n'en désirait pas davantage. Pour la première fois depuis de longs jours, elle s'abandonnait sans arrière-pensée et sans appréhension au calme salutaire de cette subite éclaircie.

Je ne me lassais pas d'entendre Angéla me parler d'elle ; insatiable dans ma soif de bonheur, je l'interrogeais encore, toujours... Bonne et pitoyable, elle versait sur mon pauvre cœur blessé le baume consolateur.

— Je vous haïssais presque, me dit-elle, de tout le mal que par vous souffrait Marïa. Aujourd'hui que je vous connais mieux et que je sais, je vous plains et vous pardonne.

Cependant, les inflexions graves de sa voix

se firent plus graves encore... Aimant Marïa d'un amour quasi maternel, heureuse de ce mieux soudain qui l'avait en quelque sorte transfigurée, mais tremblante pour l'avenir, elle songeait aux moyens de conjurer le malheur que ne pouvait manquer d'amener une situation pareille.

— Vous l'aimez trop pour la perdre, conclut-elle ; j'ai foi en votre loyauté, en votre honneur ; vous la sauverez au prix même du plus cruel, du plus douloureux sacrifice. Il le faut pour elle, pour son enfant, pour les siens... Je vous y aiderai de toute la force d'une amitié profonde, éclairée, de toute l'autorité d'une expérience chèrement acquise.

Une fois de plus l'implacable réalité reparaissait avec son cortège de déboires, de luttes, d'amertumes. Tout le divin poème de notre amour, célestes émotions, pures délices, devaient-ils donc aboutir à une immolation d'autant plus cruelle, d'autant plus déchirante qu'elle serait plus volontaire ?

A cette idée, une révolte sourde grondait en mon âme ; je maudissais le destin, j'accusais la fatalité, je prenais Angéla à témoin de ma souffrance.

Touchée, émue, elle me ramenait doucement au calme ; elle en appelait délicatement à mon honneur, à la sincérité de mon affection : l'amour vrai pouvait-il faillir ? pouvait-il vouloir le malheur de l'être aimé ?... Mais alors, ce n'était plus ce sentiment fait de toutes les délicatesses et de toutes les abnégations !... C'était une passion personnelle, égoïste, inavouable... Était-ce ainsi que j'aimais, que je devais aimer Marïa ?...

En proie à une agitation extraordinaire, je me promenais de long en large tout à l'amertume de mes sombres réflexions.

L'amour, où qu'il soit placé, élève et ne dégrade jamais, pensais-je... Cet amour était le mien ; je ne pouvais donc vouloir le malheur de Marïa !...

Cependant, trop agité pour raisonner sage-

ment, trop épris pour envisager une résignation possible, un flot d'incohérentes pensées bouillonnait dans ma tête. Je ne savais plus ce que je voulais, ce que je devais faire. Une seule chose m'apparaissait implacable : Marïa était perdue pour moi. Elle était perdue pour moi cette femme idéale dont l'irrésistible séduction avait captivé toutes mes facultés ; cette âme exquise dont l'éclat rayonnant avait attiré la mienne ! L'idée de ce naufrage de tout mon bonheur, de cet anéantissement inéluctable de tous mes rêves, de toutes mes illusions, de toutes mes espérances me causait une douleur atroce. Je sentais ma poitrine serrée comme dans un étau. — Et ce fut si violent, si pénible, que me voyant incapable de me dominer plus longtemps, je sortis sans un mot, pâle et désespéré, allant chercher un refuge ou cacher mon douloureux accablement dans la sombre solitude de cette nuit.

II

Je passai de longs jours sans revenir chez Angéla. Je les vécus dans un isolement absolu, si indifférent à ce qui n'était pas ma peine que je fuyais tout ce qui aurait pu m'en distraire. J'abandonnai mes amis, j'évitai mes relations, je négligeai mes intérêts matériels, incapable de réagir contre le morne découragement qui s'était emparé de mon être. Je passais des heures entières ressassant les inoubliables et trop brèves joies de mon chimérique rêve et mon regret s'augmentait de toute l'amère volupté de ces évocations.

D'autres fois, je me laissais aller à des emportements violents, à des révoltes terribles que le calme et le silence dont j'étais

entouré ne faisaient qu'accroître. J'aurais voulu rendre quelqu'un responsable de ma détresse; je devenais injuste et mauvais. Alors, pour échapper à cette folie, à cette fièvre, je montais à cheval, je gagnais la campagne et je rôdais des jours entiers dans les bois profonds cherchant l'oubli dans la lassitude de tous mes membres.

Seuls, ceux qui ont souffert et aimé à ce point comprendront la diversité des sentiments qui m'agitaient. Illogique dans ma façon de faire et jusque dans mes désirs, je fuyais Marïa de toute l'énergie de ma volonté, animé tout autant par le souci de son repos que par le mien et je m'exaspérais peu après de ne rien savoir d'elle. Je me la représentais oublieuse, égoïste, indifférente à mes souffrances... Je n'avais plus enfin ni raison, ni jugement, la passion et la révolte ayant tout égaré, faussé, détruit...

Un après-midi, je me trouvais conversant avec un ami dans le vestibule de la maison

que j'habitais. La porte en était grande ouverte. Assis dans nos berceuses, nous nous laissions aller, dans le mouvement cadencé de nos sièges, à une somnolence proche du sommeil. Il faisait une chaleur accablante et les rues éblouissantes sous un soleil ardent étaient entièrement désertes. Tout à coup, en face, sur le large trottoir de la rue qui faisait angle, un cheval noir, monté par une svelte amazone, vint s'abattre brusquement dans une glissade étincelante.

Je m'étais levé d'un bond et m'élançais frémissant ; mais l'animal s'était déjà relevé et fougueux, écumant, maîtrisé par la main ferme d'une écuyère habile, il s'enlevait au galop, suivi par un cavalier visiblement angoissé et pâli.

Me vit-elle ? Je ne sais. Pour moi, je l'avais reconnue dans une intuition de tous mes sens et je restai un long moment anéanti au milieu du chemin, sous l'empire de la surprise et de l'émotion.

Quand je pus penser, une sourde colère s'empara de moi. D'avoir la certitude qu'elle n'était pas chez elle inconsolée et malheureuse, qu'elle m'avait peut-être oublié, un sentiment méchant me fit désirer la voir gémir sous une immense douleur.

Le soir même, je me présentais chez Angéla.. Sans lui donner le temps de parler, de m'interroger, j'accusai Marïa d'être une femme légère et sans cœur. Elle m'écoutait étonnée, stupéfaite, cherchant à démêler dans le flux de paroles amères qui s'échappaient de mes lèvres la cause de mon irritation. Quand elle comprit enfin, une ombre de tristesse voila son beau visage. Elle fixa sur moi ses grands yeux scrutateurs, un peu sévères, puis doucement :

— Vous seriez donc heureux de la savoir malheureuse ? Je vous croyais juste, bon ; mais être juste, bon, c'est tout le contraire de ce que vous êtes en ce moment. Et puis, qu'est-ce que l'amour ? Vous m'avez dit un

jour que l'amour était un sentiment si pur qu'il ne pouvait faillir... Vraiment, je ne comprends pas votre conception des mots. Je ne croyais pas que l'amour pût être égoïste, pût être méchant...

J'allais me récrier, m'expliquer.

Elle ne m'en laissa pas le temps :

— Vous souffrez, mon ami, continua-t-elle, et cela vous excuse ; mais elle souffre autant, peut-être plus que vous. Seulement, vous vous êtes laissé prendre aux apparences et vous savez que les apparences sont parfois trompeuses. Marïa cherche à oublier, à s'étourdir. Ne vous a-t-on pas dit qu'elle avait assisté au bal de « La Luz » ? ...

Il y avait eu en effet, quelques jours auparavant, une fête particulièrement brillante dans les salons du Cercle dont j'étais membre et comme d'habitude j'avais reçu une invitation pour y assister. La réelle misanthropie dont j'étais atteint depuis des mois m'avait fait rejeter en un dégoût de toute distraction

et de toute société, l'idée de m'y rendre. Je savais que les femmes les plus jolies et les plus distinguées de la ville devaient rehausser de leurs délicates beautés de Cubaines l'attrait de cette réunion mondaine. L'écho des préparatifs m'en était venu par la voie de la presse en des notes joyeuses et suggestives, en des programmes alléchants et tentateurs. La perspective d'un spectacle qui serait peut-être une diversion à ma peine d'amour ne put cependant prévaloir contre mon désir de calme et de solitude. Je mis de côté, pour n'y plus songer, l'invitation qui m'avait été adressée et je me confinai en la seule pensée qui me fût possible puisqu'elle était passée presque à l'état de hantise.

Aussi, en apprenant par Angéla que Marïa avait assisté à cette soirée, j'éprouvai un regret d'autant plus amer et aigu que j'y étais moins préparé. Je la voyais, idéale dans sa lumineuse beauté de blonde, répandant au milieu des groupes joyeux, avec une grâce

inconsciente parce qu'innée, le charme de son sourire et de son regard. Dans son amabilité pour tous, dans son calme serein, elle m'apparaissait oublieuse et frivole.

Injuste encore une fois, je fus soudain envahi par une sorte de jalousie rétrospective : j'enviais ceux qui l'avaient vue, qui lui avaient adressé leurs laudatifs hommages ; je lui en voulais de les avoir même involontairement provoqués par sa seule présence et je m'irritais de ma froide indifférence, de mon dédain pour tout ce qui n'était pas elle.

J'étais à ce point absorbé et distrait, que j'en oubliais mon entretien avec Angéla. Elle s'en aperçut, me comprit peut-être... Alors, honteux de ces misères de mon pauvre cœur, tremblant de les trahir, je fis un effort pour me dominer et me ressaisir.

Avec sa fine perspicacité féminine, comme si ma douleur et ma détresse se fussent répercutées en elle, Angéla voulut les atténuer par une promesse de revoir.

— Nous irons demain soir la voir tous les deux, voulez-vous ? me dit-elle ; ce sera le mieux ; il faut vaincre par le raisonnement. J'ai confiance dans votre loyauté et dans son bon sens. Venez donc, vous la verrez.

La revoir !... Ces mots, entendus dans le désarroi de mon âme tourmentée, furent l'apaisement immédiat, le rayon de soleil après l'orage dévastateur. Un espoir fou, enivrant, que je ne parvenais pas à dissimuler, m'envahit tout entier. Je pus à peine remercier Angéla ; quelques banales et indistinctes paroles sortirent avec effort de ma bouche, cependant que mon cœur débordait de reconnaissance.

Le lendemain soir, de bonne heure, j'étais de nouveau chez notre fidèle amie. Un léger tremblement agitait mes membres ; mes mains étaient glacées et ma gorge se serrait sous l'effet d'une intense émotion.

Angéla m'attendait ; elle m'annonça qu'elle avait vu Marïa et l'avait prévenue de notre

visite. A elle comme à moi elle avait recommandé la plus extrême réserve : une imprudence, un rien eussent suffi pour faire connaître ce secret et ajouter à notre malheur déjà grand celui des pires conséquences.

Je sentais trop bien moi-même la nécessité d'une absolue prudence pour ne pas acquiescer aussitôt aux sages conseils donnés par Angéla. Elle me quitta un instant et je restai seul, savourant par avance toutes les délices de cette entrevue si ardemment désirée.

Le monde, la vie disparaissaient devant moi ; je ne voyais qu'elle et je vivais par la pensée la minute d'ineffable félicité où je presserais sa main dans la mienne. Mon rêve, qui dans quelques moments devait être la réalité, prenait une forme si nette et si vivante que je sentais, avec presque une douleur physique, mon cœur battre dans ma poitrine à coups précipités et violents. Je me levai et essayai de dominer mon trouble. Une toile de Bisbing — un pur chef-d'œuvre —

quelques bibelots d'un goût sûr et fin, deux ou trois statuettes artistement sculptées fixèrent mon attention un moment. Et je rendais intérieurement hommage au goût délicat de la maîtresse de maison quand celle-ci parut.

Nous partîmes et mon trouble quelques secondes dissipé me reprit à nouveau ; des mots sans suite distraitement jetés, mon apparente oppression, révélèrent à Angéla l'état de mon âme. Et elle me devina si fébrilement agité, si malheureux même dans l'attente du fugitif bonheur auquel j'aspirais de toute la force de mon amour, qu'un sourire plein d'affectueuse pitié effleura ses lèvres.

— Remettez-vous, me dit-elle ; ressaisissez-vous un peu ; le calme et la prudence que vous m'avez promis semblent vous abandonner tout à fait. Voulez-vous donc la compromettre, la perdre irrémédiablement ?...

Ces mots, la crainte de lui causer un ennui, d'être par l'excès même de mon ardente affection la cause d'une souffrance pour elle,

me firent retrouver mon énergie et mon sang-froid. Je réagis et redevins momentanément maître de moi-même.

Nous trouvâmes Marïa appuyée à la balustrade de la galerie qui précédait l'entrée de la maison, le regard perdu au loin dans les ombres de la nuit. Elle tressaillit à notre approche comme au brusque réveil d'un songe; mince et pâle elle vint au-devant de nous. Dans cette tiède clarté, ses grands yeux en se fixant sur les miens brillèrent d'une lueur étrange. Elle me serra longuement la main et la froideur qui engourdissait mes doigts disparut aussitôt. Elle ne me dit pas un mot, mais elle nous indiqua du geste les berceuses qui étaient disposées autour d'elle, nous fit asseoir et, toujours silencieuse, s'assit elle-même en face de nous.

De légers tremblements agitaient ses mains fines et longues et une mince rougeur atténuait par endroits la pâleur de son teint. Elle était enveloppée d'un ample peignoir

de mousseline et assise dans cette ombre discrète elle paraissait un monceau d'œillets blancs. Ses cheveux d'or avaient de doux reflets comme les rayons du soleil levant et ses beaux yeux en se relevant avaient de lumineuses clartés. Quand elle nous parla, sa voix musicale trembla légèrement et s'éteignit soudain comme le murmure d'une prière. Angéla parla pour nous deux, et dans notre silence où planait le mystère et que rompait seule la voix grave de notre amie, nos deux âmes se confondirent dans une extase commune.

Il était onze heures quand nous partîmes. Affectueusement Angéla serra ma main et après lui avoir dit ma reconnaissance pour son dévouement à Marïa et l'amical intérêt qu'elle me portait, je pris congé d'elle.

Lentement je m'en retournai, tout entier au souvenir de l'heure bénie, où sans un mot d'amour, nous nous étions dit par nos seuls regards et dans le mutisme éloquent de

nos bouches tant de douces et ardentes choses. Nos lèvres closes avaient laissé nos âmes se chanter l'une à l'autre, dans une délicieuse et enivrante musique, l'éternel poème d'amour.

Rentré chez moi, dans ma chambre, je pris la plume et écrivis cette lettre :

« Marïa,

« Je ne puis garder plus longtemps ce « silence qui m'enveloppe comme un charme « divin. Je ne puis le garder, car j'ai besoin « de me convaincre que j'existe et que le « son de ma voix matérialise l'idéal de mon « âme. Où êtes-vous ? Marïa... Je vous sens « dans mon être et vous flottez dans l'espace. « Que faut-il que je fasse pour vous rendre « palpable ? Que faut-il que je devienne pour « pouvoir vous atteindre ? Vous êtes en moi « et je ne vous vois pas ; vous m'êtes tout et « tout me manque. Je respire votre haleine « et j'étouffe ; je pense à vous et je meurs...

« Que faut-il faire pour respirer ?... Que faut-
« il faire pour vivre ?... Vous êtes si haut que
« je ne vous vois plus... Marïa, il y a un
« Dieu, et le jour où Il a laissé tomber sur
« moi son regard, je vous ai vue... »

Je gardai cette lettre huit jours sans oser la remettre. Un soir, passant devant chez elle, je la vis dans la galerie : je m'arrêtai et la lui remis.

III

Je vécus un mois dans ce rêve et, chose étrange, sans éprouver le besoin de la revoir. Je n'étais pas même retourné chez Angéla. Pensant qu'elle devait être étonnée de ma longue absence, une nuit, en me rendant au cercle, je me présentai chez elle.

Au moment où j'entrais, Marïa et son mari se levaient pour partir. Dans la vive clarté du salon, elle me parut plus blanche que d'habitude et tellement amaigrie qu'elle en était diaphane. Ses grands yeux plus grands encore se posèrent doucement sur les miens et l'ombre bleuâtre qui les cernait s'accentua légèrement. Elle me tendit la main et me reprocha, avec un triste sourire, mon manque d'amitié. Son mari se plaignit également de

ne plus me voir et me fit promettre que je serais moins rare à l'avenir. Puis après un long regard, elle disparut.

Angéla me pressa les mains avec des larmes dans les yeux et me faisant asseoir à son côté sur le même divan :

— Que je suis contente de vous ! mon cher ami ; comme vous êtes loyal et généreux !... La voilà la vraie théorie de l'amour, de votre amour ; celle-là oui, je l'aime et je l'admire !...

— Ne vous hâtez pas trop de me féliciter, madame ; je vis depuis quelques jours en une sorte de léthargie morale qui m'enlève toute faculté de sentir et de désirer ; ce n'est certes ni de l'indifférence, ni de l'oubli. Cependant, si je n'ai pas revu Marïa, c'est que je n'en ai pas éprouvé le besoin.

— Et c'est tout simplement de l'héroïsme, me répliqua Angéla, car seule une indomptable volonté peut arriver à un pareil résultat.

— Peut-être !... ce qu'il y a de certain, c'est que la logique du cœur n'est pas celle de la

raison. Pourquoi, l'aimant toujours avec la même ardeur, le même enthousiasme, n'ai-je pas ressenti cet âpre, cet impérieux besoin de la revoir qui ne me laissait auparavant aucun repos ? En ce moment même où par un heureux hasard je la retrouve et où elle me quitte aussitôt, ne suis-je pas calme ? Mais demain, tout à l'heure, qu'en sera-t-il de cette apparente tranquillité ?

Nous causâmes longtemps encore; les réconfortantes et sages paroles d'Angéla, qu'une longue et peut-être dure expérience de la vie rendait plus graves et plus autorisées, tombaient sur mon cœur meurtri comme une douce rosée. Je l'écoutais comme dans un songe et raffermi dans mes résolutions, je la suivais docile, résigné, dans cette voie que je m'étais déjà tracée moi-même et qui devrait être en même temps que la voie de l'immolation, celle de l'honneur et du devoir. Soutenue, encouragée par elle et sûre que mon absence n'était pas l'oubli, Marïa elle-même

se reprenait à vivre quoique triste et désenchantée. Plus que jamais occupée de son fils, elle cherchait dans ses devoirs de mère une atténuation à sa peine d'amour. Elle y puisait le baume qui adoucissait l'amertume de son cœur blessé et la fortifiait pour la lutte dont elle devait sortir brisée, anéantie, mais pure et victorieuse.

Ce soir-là, après avoir quitté Angéla, je restai sur le balcon du cercle jusqu'à deux heures du matin. La nuit était douce et une légère clarté tamisait au loin les grandes ombres des toits. La lune dans son déclin avec son profil de vieille femme me regardait sournoise, esquissant un sourire moqueur. Dans la plaine, les longs arbres silencieux s'élançaient hardis vers le ciel, leur cime doucement blanchie ; et pas un soupir ne rompait autour de moi la quiétude mystérieuse de la cité endormie.

Je venais de la revoir après de longs jours de repos et son regard charmeur avait avivé,

en lui donnant plus d'intensité et d'éclat, la flamme qui brûlait constamment en moi. A nouveau et malgré mes efforts, je ressentais la morsure de cette passion torturante et divine qui m'avait tour à tour plongé dans un abîme de désespoir et dans un océan de félicités.

Allais-je recommencer encore ? Déjà son souvenir plissait mon front, comme un léger souffle ride la surface d'une eau calme et l'horizon m'apparaissait embrumé d'incertitudes et de doutes. Mais j'étais résolu à lutter, à lutter sans la fuir. Je noierais mon regard avide dans le charme magique de ses yeux profonds, je frôlerais son être comme ma pensée frôlait son souvenir. Et alors, dans cette lutte à deux, dans cet effort commun, vaincre, vaincre ou tomber.

Tomber... c'est-à-dire attirer étroitement à moi dans le paroxysme de l'amour le plus délirant cette créature de rêve ; la presser dans mes bras en un divin transport, appuyer

mes lèvres ardentes sur sa bouche assoiffée, m'unir à elle d'une union complète et intime faite de toutes les promesses, de tous les abandons, de toutes les extases...

Tomber dans cet abîme de surhumaines ioies et dire ensuite adieusans regret à tous les enchantements, à tous les mirages, à toutes les ivresses qu'eût pu me promettre une vie dont le printemps commençait à peine...

Tomber ainsi...

Avec effort, je m'arrachai à la troublante obsession de cette vision enchanteresse et tentatrice ; le pur visage de Marïa m'apparut nimbé de tristesse et de mélancolie comme pour me reprocher le rêve audacieux de mon imagination exaltée et la démence de mon amour.

Tomber... non. Il fallait vaincre !...

Vaincre !... c'est-à-dire assister jour par jour, heure par heure, à l'envol de toutes mes illusions, à l'agonie lente et douloureuse de toutes mes espérances ; passer fré-

missant, à côté du bonheur le plus follement envié et y renoncer dans une immolation entière, en raison de son amour même.

Vaincre, c'est-à-dire aimer et souffrir au delà de toute mesure, aimer sans espoir...

Oui, je voulais vaincre... Vaincre, pour ne pas voir s'obscurcir d'une ombre de regret la flamme pure de ses yeux, pour ne pas ternir de remords tardifs la limpide sérénité de son front, pour ne pas troubler à jamais le repos de son âme et la voir pleurer en un désespoir amer et impuissant sa douloureuse, sa lamentable chute.

Encore une fois, je fis taire les voix impérieuses et chantantes de mes rêves et de mes désirs et dans le grand silence de la nuit ma volonté un moment chancelante s'affermit à nouveau.

IV

Quelques jours plus tard, un après-midi, la fantaisie me prit d'aller à une quarantaine de kilomètres de C... visiter une sucrerie que je ne connaissais pas encore. Je partis sous un soleil ardent, tempéré par une brise d'autant plus forte que j'allais plus vite. A quelques kilomètres de la ville, je pénétrai dans un bois épais longeant un sentier enseveli sous les branches et les feuilles et à peine assez large pour pouvoir passer à cheval. Il faisait bon au milieu de cette verdure, sous ces gros arbres liés par des lianes puissantes qui allaient, sinueuses, se perdre dans la profondeur du bois. A chaque instant, j'apercevais, me regardant passer avec de gracieux mouvements de tête, de grosses palombes

perchées dans le ramage touffu. On n'entendait aucun bruit, si ce n'est par moments un grand souffle qui passait comme une vague énorme, faisant onduler légèrement la forêt silencieuse. Parfois aussi, dans le plus sombre du fourré, un tressaillement rompait cette quiétude et à travers la broussaille j'entrevoyais un chevreuil ou une biche fuyant effarouchés. Des goyaves plus jaunes que des citrons, à moitié dévorées par les oiseaux et qui embaumaient l'air chaud de leur parfum appétissant, pendaient au bout des branches, perdant par de larges blessures ensanglantées leur pulpe plus rouge que de la chair. Quelques ananas rachitiques et du café qui ne pouvait pas mûrir sous cet épais feuillage, donnaient seuls un aspect moins sauvage à ce bois solitaire. J'allais depuis longtemps, droit devant moi, et il me semblait que cette forêt n'avait pas de fin ; le jour, qui commençait à baisser, prêtait quelque chose de lugubre à cette immense solitude et à ce solennel silence.

Tout à coup, mon cheval se cabra reculant épouvanté. Pris au dépourvu par ce brusque mouvement, je faillis être désarçonné et renversé. Je cherchais la cause de cette frayeur, quand j'aperçus, au milieu du sentier, un énorme « maja » [1] de quatre à cinq mètres de longueur, la tête relevée et dardant ses petits yeux brillants sur la cime des arbres. Je tournai mon regard vers cette direction et je vis une grosse « jutia » [2] qui, toute

1. *Maja :* Gros serpent de cinq à six mètres de longueur, très commun à Cuba. « Le maja » n'est effrayant que par sa taille. Il n'a pas de venin et est d'un naturel doux et inoffensif. Attaqué, il se défend en s'enroulant autour du corps de son adversaire qu'il cherche à étouffer dans ses anneaux puissants.

2. *Jutia :* Quadrupède rongeur de la grosseur du lapin. La jutia vit continuellement dans les bois et en particulier sur les arbres. Le « maja » en est très friand. Il la poursuit dans le plus profond des bois et sur les grands arbres où elle grimpe pour lui échapper. Dans sa fuite, elle monte jusqu'aux branches les plus élevées et quand elle se voit sur le point d'être prise, elle se lance dans le vide ; mais le « maja », rapide comme la foudre, la saisit en l'air, l'enve-

tremblante, se tenait blottie derrière une grosse branche sans oser bouger.

Un instant je regardai le « maja ». Préoccupé par sa proie, il ne faisait aucune attention à ma présence. Doucement, la tête droite et fixée sur le même point, il rampa vers l'arbre ; puis rapide, s'arc-boutant, il se souleva droit comme un jonc : un sifflement fendit l'air. Mon cheval, le poil hérissé, écumant, épouvanté, reculait malgré tous mes efforts pour le maintenir. J'avais pris mon revolver et je visais le « maja ». Il se rapprochait de l'arbre, toujours dans la même position ; puis tout à coup, il s'abattit sur le tronc qu'il frappa de toute sa longueur d'un vigoureux coup de fouet. A ce moment, je pressai la détente et le coup partit : une écaille vola et le « maja » effleuré par la balle se détacha de l'arbre et, véloce, disparut

loppant de ses anneaux et souvent, d'une hauteur de plus de trente mètres, tombe avec elle sur le sol où il rebondit comme une balle gigantesque.

comme une flèche dans le plus épais du bois. Mon cheval, voyant le sentier libre, s'emporta dans un galop furieux que je ne pus réprimer, reniflant bruyamment, comme s'il était poursuivi par le gigantesque serpent.

Je continuai ma route, distrait de ma pensée intime par ce petit incident.

La forêt se prolongea longtemps encore et les sites devenaient de plus en plus sombres, de plus en plus silencieux. Tout à coup, je fus arrêté dans ma marche par un « arroyo »[1] profond, aux eaux dormantes et noires comme de l'encre, aux rives escarpées, qui coupait le sentier comme un précipice infranchissable. Un moment je restai indécis, regardant cette surface luisante se couvrir peu à peu de bulles presque aussi noires que l'infect liquide ; et quelques instants après,

1. *Arroyo:* Petit cours d'eau généralement très court mais qui, dans les plaines et surtout dans les forêts vierges, est parfois très profond.

je vis surgir au beau milieu du gouffre, la tête hideuse d'un caïman énorme.

Du coup, ce n'était plus le « maja » et la prudence la plus élementaire m'engageait à décamper lestement ; seulement, je ne savais de quel côté me diriger, le sentier disparaissant tout à fait à cet endroit. Je descendis de cheval et le menant par la bride, je longeai l' « arroyo » qui grouillait de monstres invisibles, d'autant plus dangereux qu'il faisait presque nuit.

Parfois, j'entendais un clapotement comme si un corps, essayant de grimper aux rives boueuses, retombait dans l'eau ; et tout aussitôt une bouffée d'air, puant le « mosto »[1] empoisonnait l'espace.

1. *Mosto :* Résidu de la mélasse qu'on dirige dans de grands dépôts loin des sucreries. Quand ces dépôts sont remplis, on est obligé, à l'époque des grandes crues des rivières, de s'en débarrasser en le lâchant dans leurs eaux boueuses ; mais seulement à l'époque des grandes crues, car le « mosto » est un vrai poison et porterait en toute autre circonstance de grands préjudices aux riverains et détrui-

Je suivais un sentier imperceptible et j'étais obligé de m'arrêter à chaque instant pour dégager mon cheval enlacé par quelques lianes ou accroché par la selle à des épines acérées. Peu à peu, le sentier s'élargit et sans que je m'y attendisse encore, au bout d'un instant je sortis du bois.

Je me trouvais dans la « manigua » plate et solitaire sans nulle trace de chemin. Dans le lointain, j'apercevais les vastes « cañaverales »[1] tranquilles et sombres comme une mer au crépuscule.

Je piquai droit vers eux ; la nuit tombait tout à fait. Derrière moi, la forêt mystérieuse s'effaçait dans les ténèbres. Le ciel peu à peu s'ensemençait d'étoiles et dans la plaine aride, des « cucuyos »[2] brillants mettaient des

rait, comme il arrive souvent, tout le poisson d'une rivière dans une étendue de plus de 20 kilomètres.

1. *Cañaveral:* Champ de canne à sucre.

2. *Cucuyo:* Espèce de scarabée, propre à l'Amérique du Sud, de la famille des Elatérides. Il appartient au genre

étincelles dans la pénombre. Un profond mystère m'entourait ; un mystère dont la poésie sauvage m'impressionnait péniblement. Je

phyrophore (Phyrophorus). Les insectes qui le composent sont appelés « cucuyos » ou « coyouyous » par les indigènes et mouches lumineuses par les colons. Ils sont d'une couleur assez uniforme, tirant sur le brun grisâtre ou jaunâtre ; mais ils offrent à la base de leur corselet deux petites taches lisses et brillantes qui projettent la nuit une lumière vive et d'une teinte bleuâtre au moyen de laquelle on peut lire dans l'obscurité la plus profonde en réunissant plusieurs insectes dans le même vase. Les femmes placent aussi ces insectes comme ornement dans leur coiffure pour les promenades du soir. Enfin, dit-on, les Indiens les attachent à leurs chaussures pour s'éclairer dans leurs voyages nocturnes. Brown prétend que toutes les parties intérieures duphyrophore sont lumineuses: qu'il peut suspendre à volonté sa propriété phosphorescente. — Encyclopédie Universelle.

Au sujet de l'opinion de Brown, j'ai en effet remarqué plusieurs fois que les cucuyos s'éteignaient souvent dès qu'on les avait pris et qu'ils éclairaient de nouveau à volonté quand on les laissait en repos. Au printemps, dans les campagnes cubaines et même dans les villes, les cucuyos sillonnent la nuit de leur vive lumière. L'effet est magique surtout dans les nuits sombres. Les femmes les portent sur

me trouvais perdu dans ces immenses solitudes et une inquiétude, une vague crainte, me pénétraient lentement. Un frisson d'horreur me secouait à l'idée des monstres barbotant dans l'eau putride de l'arroyo et le souvenir de Marïa m'échappait, disparaissait en ce moment, comme une image qui s'efface et que nous oublions. Je tâchais de l'évoquer pourtant ; mais dans le chaos de mon imagination, de ma pensée, tout était si vague et si indécis que je ne parvenais pas à le retenir un seul instant.

Cette longue course, l'accablante chaleur,

leurs corsages et leurs chevelures ; les hommes en épinglent leurs cravates et les enfants en forment des bouquets lumineux en les réunissant par des fils.

J'ai même entendu raconter par des paysans cubains, que les cucuyos se réunissent souvent en nombre considérable sur un arbre comme un essaim d'abeilles, au milieu de la forêt. Cette boule de feu en perpétuel mouvement au milieu de la plus profonde obscurité est, paraît-il, un spectacle d'un effet saisissant. Ceux qui l'ont vu en ont gardé une si vive impression qu'ils ne l'oublient jamais.

les lourdes senteurs de cette flore vigoureuse, les émotions de ce parcours accidenté, l'incertitude de ma marche, tout contribuait à brouiller mon esprit, à fatiguer ma pensée. Dans toute autre circonstance, au milieu de ces paisibles solitudes, entouré de tous les mystères de la nature, de sa sombre poésie, j'aurais admiré le calme et la majesté de cette nuit sereine. Mais j'allais léger, vide de sentiment, étourdi, comme grisé d'émotions ou de lassitude.

La nuit était complète, tombée brusquement sans crépuscule, presque sans transition, comme il en est toujours dans ces pays de soleil. Le ciel brillait de myriades d'étoiles et la campagne bruissait doucement d'un bourdonnement étrange.

Parfois un « psstt » [1] mystérieux me faisait

1. *Psstt* : Il existe à Cuba un petit oiseau nocturne dont le cri étrange « psstt » ressemble à un mystérieux appel. On l'entend la nuit dans la campagne et même dans le voisinage des villes ; et les étrangers qui ne le connais-

retourner surpris, et presque aussitôt un bruit analogue attirait mon attention dans une direction contraire. Je m'abandonnais à la « buena de Dios » — à la grâce de Dieu — au caprice de mon cheval, bercé par son

sent pas se méprennent toujours sur sa provenance.

A ce sujet je me rappelle le petit fait suivant : « Nouvellement arrivé à Cuba, j'avais alors seize ans, j'habitais avec un de mes oncles, une propriété dans la banlieue de Colon, à deux kilomètres de la ville. Un soir, vers onze heures, je rentrais me coucher quand, à mi-chemin j'entendis un mystérieux « psstt ». Étonné, je me retournai pour voir qui m'interpellait ainsi; mais malgré un magnifique clair de lune, je ne vis rien, je ne distinguai personne. Intrigué, je continuai ma route, quand à ma droite, au milieu de l'exubérant fouillis de la haie, j'entendis un autre « psstt » plus précis, plus énergique que le premier. Je m'arrêtai ému et criai : — « Qui va là ? » mais on me répondit par un autre « psstt » derrière moi. Me croyant cerné, poursuivi par des ennemis invisibles et dangereux, je pris la course et arrivai tout essoufflé chez mon oncle qui, inquiet, me demanda la cause de ma surexcitation. Après lui en avoir dit le motif, il partit d'un franc éclat de rire, et me donna l'explication du mystérieux « psstt » qui m'avait tant intrigué.

mouvement lent, rythmique, ce trot si doux des chevaux cubains qui fait leur charme et leur principale valeur. Je n'y voyais goutte, enveloppé d'épaisses ténèbres qui tombaient sur moi comme un lourd manteau. Les « cucuyos », très nombreux, sillonnaient la nuit d'une multitude de gerbes enflammées. Et j'allais toujours, emporté comme dans un rêve pénible, presque un cauchemar.

Cela dura longtemps, longtemps, et mon incertitude était toujours la même et toujours le même lugubre silence m'entourait de toutes parts. Vers minuit — je marchais depuis deux heures de l'après-midi — je mis pied à terre et laissai reposer mon cheval un instant. Il brouta quelque peu, puis tout à coup, il hennit bruyamment dans le calme infini. Son cri prolongé, aigu comme un coup de clairon, vibra longtemps dans la nuit sombre. Mais tout retomba dans le silence et aucun bruit, aucun écho ne répondirent à son appel.

C'était l'heure du suprême repos ; dans le

ciel les étoiles s'irrradiaient éclatantes et sur le sol les « cucuyos » éteignaient leurs derniers feux. Je remontai à cheval et repartis. Un frisson de fraîcheur me secoua et une lassitude extrême me prit. Je ne distinguais absolument que la tête de mon coursier et souvent je fermais les yeux me laissant emporter dans une ignorance de tout, dans une nuit complète.

Tout à coup, il me sembla que mon cheval marchait sur un terrain plus ferme, plus dur, et à la clarté d'une allumette, je vis que je me trouvais dans une « guardaraya » [1] au milieu des champs de canne à sucre.

Un peu d'espoir me revint.

Je longeai ce chemin droit, interminable. J'avais lâché les rênes et les bras croisés je regardais en haut. Le scintillement des étoiles lassait ma vue ; néanmoins je fixais encore, fouillant par la pensée l'immensité des cieux. J'oubliai un instant la réalité ; et

1. *Guardaraya* : Chemin qui divise en carrés les champs de canne à sucre et les caféières à Cuba.

dans la fantaisie du rêve, je vécus, comme tant d'autres fois dans l'amertume de la vie, une brève existence de chimère.

Mon imagination fiévreuse s'emportait dans une envolée d'enthousiasme, quittant pour une minute d'insouciance idéale ses éternelles préoccupations. Dans ces moments d'extase, tout croule, disparaît, effacé par la lumière magique, trompeuse, de la fiction ; mais tout de suite et plus amère la réalité renaît et s'impose.

Elle nous reprend alors féroce, nous tenaillant plus cruelle, absorbant toute notre pensée, détruisant notre bonheur d'un instant. Et à nouveau nous retombons, comme poussés par une loi fatale imposée à notre faible nature, sous le joug du mortel ennui, du souci éternel, des préoccupations constantes, des déceptions amères, des aspirations déçues, de la lutte à outrance où le grand nombre défaille, succombe, meurt...

Mon cheval tourna brusquement et j'aper-

çus dans le lointain une vive lumière. Je doutais encore de la provenance de cette clarté ne sachant si elle était produite par une étoile ou par une lumière artificielle, quand j'entendis à quelques pas de moi un : « Qui va là ? » énergique.

Tout heureux, je m'empressai de répondre et je vis arriver vers moi, portant d'une main une petite lanterne qui répandait une clarté éblouissante et suivi d'un magnifique terre-neuve, un jeune homme d'une trentaine d'années, élégamment vêtu, botté et éperonné. Ma surprise fut grande et je lui demandai de vouloir bien m'indiquer le chemin de la sucrerie X...

— Veuillez descendre auparavant, me dit-il ; vous vous reposerez un instant, vous partirez ensuite.

Il avait la voix agréable et parlait l'espagnol, sans l'accent cubain, avec une parfaite correction. Ses mouvements étaient empreints d'une grande distinction, ce qui me surprenait

d'autant plus que je savais me trouver dans un vrai désert.

Il me conduisit vers une maisonnette qui extérieurement ressemblait à tous les « bohios » cubains. Elle était entourée d'arbustes et de fleurs qui parfumaient l'air délicieusement.

A l'entrée, attaché à un anneau vissé au mur, j'aperçus un magnifique cheval noir sellé et couvert d'écume.

Nous pénétrâmes dans la maisonnette qui était divisée en plusieurs petites pièces coquettes et luisantes. Mon mystérieux hôte me conduisit dans un petit salon dont la vue me rappela, par sa magnificence, les fantastiques contes de la douce Schéhérazade, les *Mille et une Nuits*. Jamais je n'avais vu semblable merveille dans les campagnes cubaines. Sur une table de toute la longueur de l'appartement, une infinité de bibelots précieux et rares étaient placés pêle-mêle. Les murs disparaissaient sous de magnifiques tapis, de beaux tableaux, des armes anciennes et dans

l'ombre des coins, des sujets en bronze se dressaient sveltes, énigmatiques.

Mon étonnement grandissait et je me croyais le jouet d'un rêve. L'habitation était muette ; on n'entendait aucun bruit et je compris, à la façon dont mon hôte allait d'une pièce à l'autre, qu'il n'y avait plus personne. Il m'invita à boire et quand il sut que j'étais en route depuis deux heures de l'après-midi, il m'obligea à manger un peu.

— Vous êtes Cubain ? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il ; je suis Canarien et j'habite Cuba depuis deux ans seulement.

— Et c'est dans ce désert que vous résidez depuis que vous êtes dans ce pays ?

Il sourit un moment, puis :

— D'abord, me dit-il, vous ne pouvez pas juger de ce désert puisque vous ne l'avez pas vu ; car il est impossible de le voir avec une pareille obscurité ; et puis, je ne l'habite que depuis trois mois : j'habitais La Havane auparavant.

Je ne poussai pas plus loin mes questions, craignant d'être indiscret; mais mon hôte, devinant sans doute ma surprise, ma curiosité, me raconta un peu sa vie.

Issu d'une des plus anciennes et nobles familles de Las Palmas (Iles Canaries) il avait longtemps habité Paris où il était attaché à l'ambassade d'Espagne. Son frère aîné ayant été nommé gouverneur civil d'une province à Cuba, il obtint pour lui un des meilleurs emplois dans la douane de La Havane. Plus tard, le général S... nommé capitaine général de l'île (gouverneur) avait bouleversé tout le personnel des douanes cubaines, et il était pour le moment « cesante »[1]. Ne voulant pas rentrer en Espagne tant que son frère resterait à Cuba, il s'était lancé dans la culture de la canne à sucre. Un de ses amis, riche « hacendado »[2], lui avait

1. *Cesante :* Cessant; se dit des employés du gouvernement espagnol mis en disponibilité ou en demi-solde.

2. *Hacendado :* Riche propriétaire de sucreries.

cédé une de ses meilleures « colonias » [1] et il était là, surveillant cette vaste propriété, avec deux domestiques qui logeaient dans un « bohio » attenant. Il avait emporté de La Havane quelques meubles et quelques bibelots dont plusieurs étaient signés des noms de nos plus illustres maîtres et qui lui rappelaient son séjour dans notre lumineuse capitale.

Il me parla longuement de Paris qu'il adorait, tout heureux de rafraîchir des souvenirs qui lui étaient chers. Il aimait beaucoup notre langue et la parlait très correctement.

Nous restâmes à causer jusqu'à quatre heures du matin ; à ce moment, je me levai pour partir. Mon hôte, qui devint par la suite un de mes meilleurs amis, ne voulut pas me laisser aller seul. Il appela un de ses domestiques et m'accompagna lui-même jusqu'à la route. Quand nous nous séparâmes, le jour commençait à poindre.

1. *Colonia :* Vaste propriété de canne à sucre.

En m'éloignant, je tournai plusieurs fois la tête pour regarder derrière moi la maisonnette ensevelie sous la verdure des arbres, éclairant encore dans les premières lueurs de l'aube, comme un phare mystérieux, le voyageur égaré dans la brousse solitaire.

V

J'étais invité au mariage de Rosita V... qui devait avoir lieu dans trois jours.

Depuis mon retour de « Bella Vista », je fréquentais plus assidûment la famille V... qui m'avait toujours témoigné une bonne amitié. Les deux jeunes gens, Arthur et Antoine, étaient rentrés depuis quelques jours de La Havane pour assister au mariage de leur sœur. Ils m'avaient apporté des nouvelles toutes fraîches de mes amis de la capitale dont je gardais le meilleur souvenir.

Cette ressouvenance du passé, les incidents sinon romanesques, du moins aventureux et intéressants que je viens de raconter, eussent dû me distraire de la seule préoccupation qui absorbât mon esprit ; mais ils ne m'avaient

nullement troublé dans ma profonde passion. Elle couvait au contraire, concentrée et muette, d'autant plus ardente parfois que je la dissimulais mieux.

Je n'avais pu refuser d'assister au mariage de Rosita. Mais cette fête, dont la perspective était pour les autres pleine d'attraits et de promesses, devenait pour moi un ennui. J'appris cependant que Marïa invitée aussi avait promis de s'y rendre. Mes impressions changèrent aussitôt : les invités aux claires et riches toilettes, les séduisants sourires, la profusion de fleurs et de parfums, les somptueux décors, tout le luxueux apparat d'un mariage mondain dont la vision étourdissante m'était comme un fardeau de lassitude anticipée, tout cela disparut effacé par sa radieuse et douce image.

La cérémonie devait avoir lieu à onze heures du matin dans la principale église de C... où l'assistance promettait d'être nombreuse et distinguée, étant donnés le rang et les

relations de la famille V... dans la meilleure société de la ville.

La journée était superbe et un clair soleil égayait les rues droites, bordées d'arbres touffus qui projetaient sur le sol brillant de grandes taches noires.

Je me rendis directement à l'église et trouvai dans le grand parc qui l'entourait plusieurs invités déjà réunis.

Des papillons aux couleurs diaprées voltigeaient, gracieux, de fleur en fleur, faisant briller aux clairs rayons du soleil leurs ailes poudrées.

Tout à coup les cloches carillonnèrent vibrantes, remplissant l'espace azuré de notes allègres qui se prolongeaient au loin dans une harmonie chantante ; et tout de suite, la « novia » [1], vraiment belle sous son grand voile blanc, les cheveux noirs piqués d'un minuscule diadème de « azahar » [2], appa-

1. *Novia* : fiancée ou nouvelle mariée.

2. *Azahar* : fleur d'oranger.

rut, suivie d'un long et brillant cortège.

L'église s'emplit ; mes yeux avides et impatients cherchaient en vain dans la foule élégante et joyeuse la fine et charmante figure de celle qui seule pour moi existait. Soudain, la nef résonna des accords majestueux de l'orgue qui égrenait sous des doigts habiles les notes sublimes de l'ouverture *Le songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn.

Et l'office divin commença. Les jeunes mariés agenouillés au milieu de l'abside sur des prie-Dieu en velours grenat, inclinaient légèrement leurs têtes pâles. Un rayon de soleil fusait, rouge comme de la pourpre, par un des vitraux du chœur et se posait sur la longue traîne de satin qu'il frangeait d'un mince filet de sang.

En me retournant pour m'asseoir, j'aperçus enfin les reflets lumineux des cheveux d'or de Marïa agenouillée au milieu de cette foule silencieuse ; et en me reculant un peu, je pus voir son visage triste, plus blanc, plus

pâle toujours. Mon regard attira le sien; elle leva sur moi ses grands yeux veloutés, pleins d'une expressive mélancolie et les baissa de nouveau sur son missel entr'ouvert. A partir de cet instant, je ne vis plus qu'elle.

Le prêtre prononçait d'une voix grave les paroles liturgiques auxquelles répondait comme une voix de séraphin la voix chantante et fluette de l'enfant de chœur.

Et dans le silence de la prière une mélodie suave s'élevait de l'orgue remplissant la nef, prenant sous les voûtes sonores plus d'ampleur, plus de majesté. Les assistants émus, rêveurs, inclinaient leurs têtes dans une extatique songerie, dans une méditation profonde cependant que l'officiant continuait toujours : *Gloria in excelsis Deo.*

Isolé, perdu dans le labyrinthe de mes souvenirs, étranger à tout ce qui m'entourait, je ne pensais qu'à Marïa. Elle appuyait le front sur son livre fermé et ses épaules

par moments avaient de légers soubresauts. Elle pleurait...

Une grande tristesse m'étreignit ; et devant mes yeux passa, comme un rêve néfaste, une autre cérémonie en tout pareille sans doute, où Marïa, occupant le prie-Dieu derrière le prêtre, jurait fidélité éternelle à son époux.

Tout à coup, au milieu du profond recueillement, une voix pleine, étendue, tremblante d'émotion, entonna le *O Salutaris* de Rossini, laissant tomber ses notes perlées sur ces âmes avides d'âmour, comme des gouttes d'orage sur des fleurs assoiffées.

Le regard de Marïa se posa sur le mien et longtemps elle me regarda avec une douloureuse persistance dans un abandon de toute son âme.

Ite Missa est, clama le prêtre ; et un grand mouvement se fit, cependant que dans le chœur les jeunes époux à demi tournés, souriants, émus, se parlaient tout bas dans

un bruit de chaises, dans un froufrou de soie, dans un brouillard d'encens.

Et Marïa disparut à mon regard, éclipsée par la foule qui me la déroba comme un nuage nous dérobe le soleil.

VI

Ce matin-là, une profonde tristesse assaillait tout mon être. Je méditais sur mon passé tourmenté et fiévreux et je songeais à mon avenir qu'assombrissait un horizon d'incertitudes, d'ombres et de doutes. Résolument je sondais ma vie. Je fouillais implacable, ces années disparues, si ingénues, si inexpérimentées, si joyeusement dissipées les unes ; si ardentes, si agitées, si douloureuses les autres ; ces années que je tâchais d'oublier, d'effacer de mon souvenir comme si elles me faisaient honte d'être si vides ou me donnaient des regrets de s'être si vite écoulées. Je méditais surtout sur l'avenir, pressentant ce lendemain inconnu comme un lendemain d'épouvante.

Il m'apparaissait comme une nuit plus sombre que les autres, comme une existence plus douloureuse que les plus douloureuses heures vécues et avec un profond accablement, avec un renoncement de tout je me laissais aller au courant de ces tristesses.

Le ciel était pur, le soleil radieux ; et plus éclatante était la lumière qui emplissait mes yeux, plus ténébreuse était mon âme. Elle n'écoutait plus les chants qui égayaient l'espace, elle n'entendait plus le murmure qui bruissait, elle n'aspirait plus les parfums enivrants, elle ne voyait plus les chatoiements féeriques, elle ne se grisait plus des harmonies éternelles ; elle ne pensait, ne vivait qu'en Marïa.

Marïa, pour mon âme c'était le merveilleux Univers, et Marïa disparaissant insaisissable, tout disparaissait avec elle.

Elle entraînait dans son cercle lumineux tout rayonnement et toute joie et c'était, elle

partie, la nuit froide et solitaire, l'incertitude douloureuse, l'ennui encore, l'inguérissable, l'implacable ennui toujours.

Je restai longtemps plongé dans de pénibles réflexions et ma pensée, allant plus avant, fouillant dans ce lointain avenir, ne percevait que solitude et abandon.

Saturé de désenchantement et d'amertume, poussé cependant par un instinctif besoin de résistance au malheur, par un désir de vie et d'amour, je chassai par un violent effort la cruelle réalité et pour un instant je me plus dans un rêve chimérique, dans un rêve plus doux que les parfums d'Orient. Dans une adoration, dans une extase divine, je joignais les mains et regardais Marïa, je remuais mes lèvres et prononçais Marïa, je priais et j'implorais Marïa.

Elle m'apparaissait divinement tendre et souriante et de nouveau le jeune, l'éternel espoir, renaquit vainqueur et triomphant. Doucement je me repris à vivre et toute la

tristesse de mon être, toute l'amertume de mon cœur, disparurent encore une fois comme une légère brume matinale disparaît sous l'éclatante lumière du soleil.

VII

Il était neuf heures du soir et depuis longtemps j'étais là dans ma chambre à me demander si j'irais ou n'irais pas la voir. A la fin, résolu, je partis.

Un vent de pluie soufflait dans l'air remuant dans un grand fracas les sombres feuilles des arbres. De temps en temps, une nuée de poussière s'élevait dans un tourbillon épais fouettant le passant d'un souffle rude. De rares becs de gaz à la flamme vacillante s'éteignaient brusquement rendant la nuit plus noire et, dans le ciel menaçant, pas un point ne brillait.

J'allais, le cœur aussi agité que cette nuit sombre, chercher le calme sous le regard de l'astre qui me donnait du jour et soulevait

à la fois dans mon âme une continuelle tempête. J'allais guidé, subjugé, attiré, les mains froides et le front brûlant.

J'ai toujours pensé qu'elle m'attendait car elle ne parut pas surprise en me voyant. Son mari et son frère étaient avec elle. Ce dernier, professeur dans un des meilleurs lycées de La Havane, s'était vu obligé de demander un congé à la suite d'une maladie dont il n'était pas encore complètement remis. Très intelligent et d'une délicatesse d'âme qui se reflétait sur sa physionomie, il adorait sa sœur et passait chez elle, en famille, toutes ses vacances. De cinq à six ans plus âgé qu'elle, il s'était plu à cultiver son esprit, à orner son intelligence en l'initiant à tout ce qu'un travail assidu, de sérieuses et savantes études lui avaient acquis de connaissances scientifiques et littéraires. Éminemment instruit, modeste en même temps que fin diseur, il avait, par un contact fréquent et de longues causeries intimes où leurs pensées

étaient toujours à l'unisson, complété, perfectionné ce que la nature généreuse lui avait prodigué de grâces et de qualités adorables. Aussi, à l'élévation de l'esprit joignait-elle, comme lui, avec une exquise simplicité, ce charme attachant qui donnait un si grand attrait à sa conversation. Elle avait de lui surtout l'âme généreuse et noble, ouverte à toutes les délicatesses, prête à tous les sacrifices, à tous les dévouements. Nature d'élite, éprise d'idéal, égarée au milieu des vulgarités de la vie courante, elle planait seule à des hauteurs où se complaisaient son esprit méditatif et son cœur dévoré d'amour et de beauté.

Son mari, homme bon, instruit, érudit, supérieur même, n'avait eu sans doute ni de ces finesses de sentiment, ni de ces délicatesses d'âme. Il l'avait adorée sans la comprendre peut-être et n'avait jamais su pénétrer dans ce cœur qui, il le sentait bien, malgré une inaltérable douceur, lui demeurait fermé.

Par quelle mystérieuse sympathie m'avait-elle distingué dès le premier moment ? Par quel magique attrait son âme était-elle venue à mon âme ? Mystères insondables du cœur humain, nul ne pourra jamais vous expliquer et vous comprendre...

Quand j'entrai, son mari lui lisait à haute voix *L'homme qui rit*, qu'elle écoutait dans un abandon las, les yeux rêveurs, fatigués.

Nous causâmes longuement des œuvres de Victor Hugo qui était son auteur favori et j'eus une fois de plus l'occasion d'apprécier son tact, ses connaissances littéraires et son goût délicat.

Elle avait une grande facilité d'élocution, employant dans une syntaxe pure des termes simples qui rendaient sa pensée harmonieuse comme une belle musique. Et j'éprouvais à l'écouter une joie, un bien-être ineffables ; j'étais bercé, grisé tout autant par la pureté de son langage que par le charme de sa voix mélodieuse.

Elle paraissait aussi calme que si c'eût été la première fois qu'elle m'eût parlé. Son mari discutait avec elle, s'amusant à la pousser doucement dans de longues dissertations qu'elle soutenait toujours avec le même esprit élevé. Elle terminait ses phrases par des mots, par des finales sonores et pures qui coulaient de ses lèvres vermeilles comme des gouttes d'eau d'une source murmurante. Et c'était une ivresse pour moi, de la regarder et de l'écouter.

Au moment de partir, elle me demanda si j'avais lu les *Orientales* et sur ma réponse négative elle fut à sa bibliothèque et m'apporta un livre soigneusement enveloppé. Je compris à son regard qu'elle me remettait autre chose de plus précieux pour moi que le brillant recueil et les mains tremblantes je le pris de ses doigts.

Dès ce moment, j'eus hâte d'être seul et au bout d'un instant je partis.

Dans ma chambre, avant de développer ce

qu'elle venait de me donner, je fus pris d'une sotte, d'une absurde crainte ; il me semblait que j'allais y trouver un blâme, une plainte, un mécontentement quelconque et je retardais à plaisir le moment où j'en aurais la certitude cruelle ou heureuse.

Je défis enfin le paquet et dans le livre je trouvai en effet un pli cacheté, je le rompis.

« Je ne devrais pas vous écrire, disait-elle ; « je ne devrais pas surtout vous dire que « votre lettre a fait battre mon cœur d'un « bonheur, d'une émotion inconnus ; que ce « cœur — chose étrange ! — éprouvait en « même temps une grande souffrance et que « mes yeux en pleurant de joie ont pleuré « de douleur. Ce que vous m'écrivez dans le « débordement de votre amour, je l'avais « deviné dans l'éloquence de vos silences. « Mais par grâce ! n'assombrissez pas ma vie « d'un remords. Fermez vos yeux et ne me « regardez plus ; je n'existe et ne veux exister

« que pour la lumière ; j'ai horreur de l'om-
« bre qui crée le doute. Laissez-moi suivre
« ma route, laissez-moi gravir péniblement,
« douloureusement, mais sans tache, les sta-
« tions de mon calvaire. Laissez-moi en
« atteindre le sommet qui sera le couron-
« nement d'une vie de martyre. Martyre !
« que dis-je !...On n'est martyr que par la
« tyrannie des autres ; et moi... Santo Ciélo !
« ... il est si bon et... je vous aime..... De
« quelle faute lointaine, ignorée, cette situa-
« tion affreuse est-elle le châtiment !... Je
« veux vous fuir et je ne puis ; je veux réagir
« et je succombe. Et dans cette lutte de mon
« cœur affolé avec ma raison et mon passé
« pur, j'ai le sentiment de ma faute, de
« notre faute... car c'en est une bien grave
« de nous aimer et de nous le dire. Persister
« dans cette voie c'est nous laisser mourir
« et notre devoir est de combattre. Soyez
« plus fort, plus courageux que moi, vous
« que j'ai jugé bon et loyal. Ne m'écrivez

« plus... Laissez mon souvenir dans le plus « profond de votre pensée... ne m'évoquez « jamais si ce n'est pour m'aimer d'une « amitié sainte, d'un sentiment fraternel. « Et cette immolation de nous-mêmes sera « une bonne et belle œuvre dont nos âmes « saines éprouveront le bienfait. La pureté « de l'action rejaillit toujours sur l'avenir « des êtres. »

Tout de suite je pris la plume et répondis:

« Vous évoquer ?... je n'en ai nullement « besoin ; vous existez dans mon être. Vous « aimer d'un sentiment pur ?... Mon senti- « ment est aussi pur et aussi radieux que la « lumière du soleil. Pourquoi voulez-vous « que je vous oublie dans le plus profond de « ma pensée si vous rayonnez dans le plus « intime de mon âme?... Ce qui circule dans « mes veines c'est la chaleur de votre amour ; « si cette chaleur n'existait pas, ma vie ne « serait plus. Je vous aime, Marïa, d'un amour

« pareil au parfum que les fleurs exhalent,
« aux mélodies que les oiseaux chantent, à la
« lumière que le soleil nous donne. Vous êtes
« dans ma pensée comme vous êtes dans ma
« vie. Vous guidez mon âme comme l'instinct
« guide nos pas ; je vous vois en moi et je
« cours toujours vers vous... Marïa, inclinez-
« vous un peu que je regarde le sourire de
« vos yeux dans le rayonnement de votre
« douce image !... que je tombe à genoux
« dans l'adoration de votre amour !... Pour-
« quoi êtes-vous née ? Marïa. Pourquoi fai-
« tes-vous que ma vie soit ?... Ne vous sou-
« venez-vous pas que jadis nous étions dans
« les limbes? Vous êtes venue et vous avez
« fait la lumière. Hélas ! ce trop de lumière
« m'aveugle. Cessez vos rayonnements pour
« un instant ; laissez-moi dans l'ombre pour
« rentrer dans le calme. Marïa, vous me
« souriez?... Oh ! laissez-moi finir ma prière :
« laissez-moi à genoux, en extase, dans cet
« idéal bonheur, dans cette vénération de

« toute mon âme. Laissez-moi que je vous « dise, que je vous crie, que je vous jette : « Marïa ! je t'aime !... »

Et cette nuit-là, je ne dormis pas, tout à mon doux rêve...

Le lendemain, je partis de bonne heure voir un ami, un compatriote, Auguste M..., qui habitait la sucrerie X... à dix-huit kilomètres de C...

Je partais pour la journée seulement ou tout au plus jusqu'au lendemain.

C'était une continuation de mon rêve que cette belle matinée toute rose sous les premières lueurs du soleil levant. Et je continuais à parler à Marïa dans le gazouillement du réveil du jour, dans l'éternel concert de la Nature, où le magique « sinsonte » flûtait de mélodieux solos.

Je traversais les immenses champs de canne à sucre aux brillants reflets d'émeraude parcourant les « guardarayas » encombrées de

charrettes pour le transport de la canne. A cette heure matinale, les carrés fourmillaient de « cortadores » [1] qui avec leurs « machetes » [2] miroitant au soleil, coupaient comme de faibles joncs les grosses tiges noueuses.

Des bœufs joints mangeaient, paisibles, les longues feuilles effilées amoncelées pêle-mêle et des « sabaneros » [3] hardis chantaient joyeusement, étalant, paresseux, leurs plumes jaunes aux premiers rayons du soleil. Au loin, la gigantesque cheminée de la sucrerie lançait dans le ciel pur de gros panaches de fumée d'un bleu sombre et par moments le sifflement aigu de la sirène résonnait dans la plaine comme un appel désespéré.

1. *Cortador :* Celui qui coupe la canne à sucre.

2. *Machete :* Large sabre que le paysan cubain porte toujours sur lui pour les travaux des champs et pour sa défense personnelle.

3. *Sabanero :* Oiseau un peu plus gros que la bergeronnette aux couleurs bigarrées, et qui, dans les savanes, suit les troupeaux.

Toute cette vie, tout ce mouvement prêtaient un charme infini à la nature qui s'épanouissait comme une mère féconde et heureuse, sous le gai sourire du ciel.

J'avais abandonné les rênes sur le cou du cheval qui s'en allait doucement, mordillant de temps en temps les longues feuilles qui s'inclinaient sur la « guardaraya » et je respirais avec délices les émanations douces, empreintes de rosée, qui s'élevaient du sol.

Et la sirène au loin répétait toujours ses appels de plus en plus pressants, demandant encore de la nourriture pour les « trapiches » [1] affamés.

En arrivant au milieu du « batey » [2] dans le brouhaha du va-et-vient des charretiers, je trouvai mon ami, un fusil en bandoulière, entouré de ses chiens de vénerie, prêt à partir pour la chasse au chevreuil. En me

1. *Trapiche :* Machine à broyer la canne à sucre.

2. *Batey :* Vaste cour des sucreries

voyant, il poussa un cri de joie et courut vers moi, la main tendue.

— Vous arrivez à propos, me dit-il ; vous allez me procurer le plaisir de vous faire tuer une belle pièce ; elle est tout près d'ici dans le « potrero » [1]. C'est un superbe mâle aux bois magnifiques. Le « boyero » [2] l'a aperçu ce matin dans les « goyaviers » à la pointe du jour.

— Je suis bien aise de cette heureuse circonstance et surtout de vous trouver en si bonne santé, mon cher ami, lui répondis-je. Vous vous faites si rare que je suis obligé de venir à vous. C'est d'ailleurs avec grand plaisir.

Il appela son piqueur et fit prévenir l'administrateur qu'il l'attendait pour partir.

Les machines ronflaient bruyamment sous le grand hall vitré et une forte odeur de mélasse se répandait dans l'air. De jeunes

1. *Potrero* : Immense prairie où le bétail reste toute l'année.

2. *Boyero* : Gardien de bestiaux dans les savanes.

négrillons, presque nus, étendaient pour les faire sécher, dans la vaste cour, de grands tas de bagasse encore fumante.

Les charretiers arrivaient nombreux de toutes parts en poussant, avec de grands cris, leurs charrettes bondées de canne qu'ils faisaient peser à l'entrée de la cour, sur la grande bascule, de l'intérieur de laquelle un employé leur jetait des chiffres dans le bruit assourdissant, tout en leur remettant des bouts de papiers griffonnés.

Peu d'instants après, l'administrateur vint nous rejoindre, accompagné d'un Toulousain, le Dr Amédée Daunic, hélas ! aujourd'hui disparu et qui devint par la suite un de mes meilleurs amis.

Nous étions tous à cheval, et avec peine le piqueur maintenait en laisse ses chiens qui aboyaient, allègres. Les chevaux même étaient impatients et mordillaient leur frein qu'ils couvraient d'une écume blanche, dont ils éclaboussaient le sol.

Nous partîmes dans la direction du « potrero », soulevant derrière nous un nuage de poussière qui noircit la poussière d'or du soleil.

Tout au fond, à gauche, les montagnes de Yateras bleuissaient légèrement et des tourterelles grises s'enfuyaient rapides, de la cime verte des palmiers.

Mon ami, le Dr Daunic et moi, nous allions devant et nous causions du pays, de notre belle France, dont nous nous remémorions les doux souvenirs continuellement vivaces chez l'émigré. Malgré cela, par moments, ma pensée revenait à Marïa que j'entrevoyais toujours dans mon rêve et tout s'effaçait alors devant son souvenir.

Je n'étais pas encore arrivé au but de ma course et il me tardait de revenir pour me rapprocher d'elle, pour la sentir tout près, pour réchauffer mon cœur à la flamme de son regard, comme nous réchauffons nos membres frileux aux clairs rayons du soleil. Ma

vie s'enfuyait et je restais la tête vide, toute ma pensée en elle.

Nous étions arrivés et l'on mettait pied à terre ; le piqueur lâcha ses chiens qui s'élancèrent de toutes parts cherchant une quête. Le « boyero » montrait au piqueur l'endroit où il avait aperçu la bête. On nous indiqua nos postes.

Nous nous trouvions dans une vaste prairie parsemée d'arbustes d'où s'élevaient par moments des volées de pintades. D'un côté à trois cents mètres, un bois touffu s'étendait au loin. Au milieu de la prairie, une large lagune brillait par endroits à travers l'épais feuillage.

Le soleil s'élevait lentement à l'horizon et la vie chantait dans l'air. De temps en temps, j'entendais les chiens donner sur la lisière du bois sans toutefois parvenir à débucher. Les moustiques m'accablaient de leurs cuisantes piqûres.

Derrière moi, à vingt mètres, deux pinta-

des perchées sur une haute branche s'épouillaient tranquilles sans me voir. A portée de ma main, des goyaves mûres pendaient innombrables et sur le sol mouillé de rosée des « tojosas » se posaient avec grâce.

Tout à coup les chiens lancèrent et une fanfare sonore éclata dans la profondeur du bois. Ce fut alors, à travers l'épais taillis, une course bruyante où les aboiements des chiens devenaient de plus en plus pressants. Du poste un peu élevé où je me trouvais, je suivais facilement la chasse par la direction des cris ; mais le cerf ne voulant pas sortir du fourré où il avait pénétré sitôt découvert, les aboiements cessèrent. Ce ne fut pas long ; de nouveau le cerf s'élança et la meute le suivit, hurlante, se déchirant aux feuilles des ananas sauvages qu'elle tachetait de sang. Les aboiements se rapprochèrent et tout à coup le cerf apparut à la lisière du bois. Un moment il s'arrêta, la tête haute, un peu tournée dans la direction de la meute, et

puis de nouveau, à petits sauts, il pénétra dans la prairie à travers les arbustes. Je courus droit lui couper son chemin. Il ne me vit pas et sans changer d'allure s'approcha à trente mètres de moi. Lentement, ému, je pressai la détente ; il sursauta et s'abattit en poussant un bêlement plaintif. D'un bond je fus près de lui et arrivai juste à temps pour empêcher les chiens de le déchirer. Les autres chasseurs qui avaient entendu le coup de feu arrivèrent au galop de leurs chevaux et le piqueur rouge, essoufflé, sonna gaiement l'hallali. Tous me félicitèrent bien que le mérite ne fût pas très grand. On m'avait donné le meilleur poste et à l'allure où passait la bête, j'aurais été bien maladroit de la manquer. Néanmoins, j'éprouvais une certaine satisfaction de chasseur heureux doublée par la beauté de la pièce que j'avais tuée.

Ce soir-là je couchai à X... et ne repartis pour C... que le lendemain matin.

Il m'était impossible de rester plus long-

temps absent. Malgré tous mes efforts, je me sentais matériellement entraîné et je brûlais de revoir Marïa.

Il me tardait surtout de lui remettre ma lettre, de lui redire avec mes yeux, avec mon âme, avec ma voix : Je t'aime ! je t'aime !... Et rien que d'y penser, je frissonnais à la fois de joie et de douleur. De joie, parce que je savais que son amour répondait au mien; de douleur, parce que je la sentais de plus en plus loin, de plus en plus sacrée. Et cependant, nos deux âmes ne faisaient qu'une âme, sa vie était ma vie !... Presque matérialisée par l'intensité de mon évocation, mes yeux la voyaient aussi réellement que si elle eût été présente et ma longue course ne fut que la continuation de mon rêve.

Le soir je vis son mari au cercle « La Luz » et nous causâmes longuement.

Il me semblait que quelque chose d'elle se détachait de lui et chose étrange, pour cet homme qui pourtant était l'obstacle à tout bon-

heur, j'éprouvais une amitié profonde. Dans mes moments les plus douloureux, alors que je voyais clairement le gouffre qui me séparait d'elle, l'empêchement qu'il était à notre mutuel amour, dans ces moments même mon estime lui restait acquise et j'aurais fait pour lui ce que j'eusse fait pour mon meilleur ami.

Huit jours après, je n'avais pas osé y revenir plus tôt, je lui rendis son livre. Il contenait ma lettre.

Je la trouvai au salon avec une dame et un monsieur de leurs amis qui lui faisaient visite. J'éprouvai une vraie contrariété, une réelle déception de ne pas la rencontrer seule. Elle le comprit tout de suite car ses yeux me dirent tout l'ennui qu'elle en ressentait elle-même. Je craignais surtout que, la visite se prolongeant, je ne pusse avant le retour de son mari lui remettre le livre ; mais elle, me devinant sans doute, me le demanda aussitôt. Ce fut pour moi un soulagement.

Elle l'avait pris et tout en causant le feuille-

tait par endroits tandis qu'une de ses mains serrait sans affectation apparente la partie du volume où se trouvait ma lettre. Sur ces entrefaites son mari arriva. Une vive inquiétude me prit alors: je tremblais pour elle ; mais souriante, après avoir causé un instant avec lui, elle le lui tendit et à son tour il le feuilleta. La lettre n'y était plus, bien que dans mon trouble je ne me fusse pas rendu compte de sa disparition. Elle me regarda longuement et me sourit. J'étais heureux !...

Pendant tout le reste de la soirée elle causa aimable, enjouée, émaillant sa conversation de fines reparties dont l'esprit subtil se répandait comme un parfum délicat. Je m'enivrais au son de sa voix harmonieuse et chacun subissait à un degré différent cette même influence. J'étais parfois confus de rester là sans rien dire écoutant, comme dans un rêve heureux, une mélodie lointaine ; mais je n'osais rompre le charme qui transportait mon âme. J'aurais été seul avec elle que je me

serais jeté à ses pieds pour l'adorer les mains jointes et lui dire : je t'aime ! comme jaurais dit : Mon Dieu !... Et elle me regardait à travers ses longs cils, m'enveloppant de tout le fluide de ses yeux demi-clos, doux, rêveurs...

Oh ! Marïa, j'ai vécu des siècles d'amour dans ces fugitives minutes et dans un muet transport mon âme criait son ivresse à ton âme !

Je passai les soirées suivantes chez Angéla, l'entretenant de notre idylle, de mon amour ; elle tâchait de me calmer par de sages observations, par de justes remontrances. Mais mon âme n'écoutait plus sa voix prudente ; elle s'élevait dans un vol rapide hors de la portée des considérations sociales et vivait son rêve, libre de toute règle, de toute contrainte, de tout préjugé...

Quand ensuite je retombais de ces régions chimériques, une tristesse plus grande, une plus mortelle angoisse, une plus nette et plus

cruelle clairvoyance de notre réciproque situation me rejetaient dans l'inextricable dédale de mes indécisions, de mes misères et de mes douleurs...

Un soir, il y avait petite sauterie à « La Luz ». Je m'y rendis un peu tard dans l'espoir de l'y rencontrer. En effet, mon regard la découvrit tout de suite et je devinai à l'expression de ses grands yeux qu'elle avait quelque chose pour moi.

Après avoir causé quelques instants à plusieurs amis, je fus lui présenter mes hommages ; et en me tendant la main, elle laissa glisser un billet dans la mienne. Je pris mon mouchoir que je passai sur mon front mouillé de sueur et glissai avec dissimulation la lettre dans ma poche. Elle me regarda dans un mutisme éloquent et quand je la quittai pour rentrer dans la salle de jeu, elle me brûla d'un : « Je t'aime » ! ardent.

C'était la première fois qu'elle me faisait un pareil aveu, que ses lèvres prononçaient ce

mot divin et je dus faire un violent effort pour garder mon calme apparent. Je sentais en moi la chaleur de son cri envahir tout mon être comme de brûlants effluves.

Je ne la revis pas ce soir-là mais j'emportais d'elle son parfum enivrant et j'en éprouvais une griserie délicieuse. Je sentais son billet comme si un souffle l'eût animé et j'étais impatient de le presser sur mon cœur comme la douce exhalation de son âme. Aussi je ne tardai pas à rentrer.

Une fois seul dans ma chambre, je rompis le précieux cachet de cette lettre qui me remplissait d'un si doux espoir.

Suppliante et tendre tour à tour, elle me peignait le désarroi de son âme : elle me disait son amour dans les expressions les plus passionnées et m'implorait ensuite en une épouvante de sa faiblesse. Elle m'attirait et m'appelait de toute l'ardeur de ses rêves et me repoussait peu après de toute l'énergie de sa conscience et de son honnêteté. En des ter-

mes émus, elle bénissait l'heure douce où pour la première fois et si spontanément elle s'était sentie vivre sous l'éclosion d'un amour idéal. « Si le bonheur existait, pouvait exister en ce monde, me disait-elle, vous seul, Armando, pourriez me le donner. » Puis elle maudissait le destin qui de ce pur amour faisait une faute. Elle se laissait aller à l'ivresse ineffable de ce sentiment et s'arrêtait haletante, effrayée de la chute fatale, de la chute après laquelle nul relèvement ne serait possible. Et la voix du devoir un moment couverte par le cri de la passion, s'élevait à nouveau austère et grave, forte de tout son passé pur, de toute la loyauté de sa délicate nature : « Je vous aime, me disait-elle ; sauvez-moi, éloignez-vous », ajoutait-elle aussitôt.

Longuement je méditai cette lettre ; je voyais sa lutte, sa noble et vaillante lutte qui m'attirait davantage vers elle, qui faisait que son amour m'était plus précieux encore. Tout de suite, sous l'impression de cette lec-

ture, je pris la plume et laissai dans des pages délirantes s'exhaler ma tendresse. A mon tour, je lui décrivais en termes passionnés l'affolement de tout mon être ; je lui chantais en des mots harmonieux comme une musique la chanson infiniment douce et tendre de mon âme. Elle était la vie, elle était la lumière ; il n'était pas un seul moment de mon existence qu'elle n'illuminât de son rayonnement. « Je vous aime, Marïa, écrivais-je et tout dans mon être est amour pour vous. La vie cesse quand la matière meurt, mais mon amour ne cessera pas car il est immortel. Ne m'implorez plus ; aimez-moi, aimez-moi comme je vous aime ! » Et ma lettre se prolongeait en une exaltation croissante de la passion arrivée à son paroxysme. Je ne réfléchissais et ne raisonnais plus ! Elle seule existait et le culte ardent que je lui avais voué.

Après avoir écrit ces lignes, mes nerfs se détendirent ; un calme relatif succéda à mon

agitation. Mon amour était si grand qu'il m'étouffait et ç'avait été pour moi un vrai soulagement de le dire, de le crier.

Je ne pouvais plus vivre sans elle. Souvent, dans la journée même, je passais devant son logis avec le seul désir de l'apercevoir. J'y allais chaque soir et quand j'y rencontrais des visites, je souffrais horriblement de ne pouvoir lui parler seul à seule. Il me semblait qu'on m'enlevait quelque chose d'elle, qu'on élevait une barrière entre nous. Je ne pouvais alors surmonter ma tristesse ; je la regardais à la dérobée tout en causant avec les autres d'un air indifférent. Elle comprenait ma douleur et l'atténuait par des attentions que seul je pouvais comprendre, par des paroles et des regards que seul je savais interpréter.

Quelque temps après, elle me demanda un soir si je voulais les accompagner, son mari et elle, dans une partie de campagne qu'ils devaient faire le lendemain chez une amie.

Comme ils insistaient tous deux, j'acceptai.

Nous partîmes à cheval de très bonne heure, avant le lever du soleil. Il faisait à peine jour.

Elle montait un superbe alezan fougueux qu'elle maîtrisait de sa main fine et nerveuse tout en lui tapotant l'encolure du bout de sa cravache. Sa longue amazone flottait comme un léger voile, moulant son buste droit, cambré, d'une finesse de lignes sculpturales. Son cheval avait parfois de légers écarts, épouvanté d'une feuille qui remuait, d'un tressaillement, d'un reflet dans la pénombre ; aussitôt elle le calmait sans s'émouvoir.

Son mari et moi nous la suivions à quelques mètres en arrière, nous entretenant des beautés de la nature dans ce gai réveil du jour. Mais c'était elle surtout qui prêtait à cette douce matinée tout le charme qui me pénétrait. Elle ondulait au loin comme un léger nuage rose, chatoyant sous les premières

teintes de l'aurore et dans la vaste plaine qui s'étendait à l'infini, une buée chaude s'élevait lentement.

Nous prîmes un petit galop pour la rejoindre et tous trois marchâmes de front. Par moments, dans un écart de mon cheval, mon genou frôlait le sien et une commotion d'ineffable bonheur parcourait tout mon être. Elle me regardait rassérénée, tendrement amoureuse, toute à l'enivrement de cette promenade matinale dont tous deux, côte à côte, nous goûtions l'incomparable douceur dans un même sentiment et un même enthousiasme.

Nerveuse, fébrile, ses fines narines dilatées, elle piquait son cheval de son éperon minuscule. Elle bravait les obstacles, s'amusant à le faire sauter par-dessus les touffes d'herbes roussies sous le soleil tropical. Des bandes de cailles se levaient sous les pieds de nos chevaux, rasant le sol dans un vol rapide. J'avais emporté mon fusil ; mais avec

un sourire elle me défendit d'en faire usage ne voulant pas qu'une goutte de sang tachât notre idylle matinale.

Cependant le soleil brillait déjà radieux sur les hautes collines et nous apercevions dans le lointain, sous de grands arbres, la maison de nos hôtes. Un immense champ de canne à sucre l'enserrait d'une brillante nappe d'émeraude.

En passant sous un oranger, je saisis une fleur que j'offris à Marïa après l'avoir baisée. Elle la prit et la glissa sous son corsage tout en me remerciant du regard. Avec sa cravache, elle caressait le cou de mon cheval et se donnait à moi aimante et pudique, dans un regard chargé de caresses qui me brûlait. Plusieurs fois je pus saisir sa main libre et tout en causant à haute voix je lui disais mon adoration dans une pression frémissante de mes doigts. Je la sentais s'abandonner de plus en plus à l'attrait irrésistible de son sentiment et la devinais à côté de son mari,

toute mienne. Nous respirions le même souffle ardent et nos regards étaient lourds du poids de nos âmes. En ces moments, elle seule pour moi existait et tout disparaissait à ma vue devant son image. Comme nous approchions de la maison, son mari prenant les devants, nous précéda. Profondément troublé, je m'inclinai vers elle pour la caresser de mes lèvres ; mais confuse et rougissante, elle s'enfuit dans un galop effréné. Quand je mis pied à terre et courus vers elle pour l'aider à descendre, elle sauta légère et j'arrivai juste à temps pour cueillir de sa bouche frémissante un « te amo ! » passionné.

Cette lutte entre son cœur follement épris, tout à moi, sans restriction aucune et son honnêteté, sa pudeur natives, me causait tour à tour les joies les plus pures et les découragements les plus amers. Ce furent cependant les plus belles heures de nos amours. Ses regards, ses paroles, sa manière d'agir, me prou-

vèrent tout le jour l'intime union de son âme avec la mienne. C'était un aveu muet de toutes les minutes, une possession inconsciente, immatérielle et cependant absolue bien qu'incompréhensible. Ce fut le débordement muet mais éloquent d'une âme qui s'échappe vers son but idéal ; l'irradiation d'un astre qui apparaît. Je ne pus lui parler seul que l'espace d'une seconde, mais j'eus le temps de lui dire tout un poème. Elle existait et j'existais : à nous deux nous formions un monde. Deux jours après, elle me remit cette lettre :

« Te amo ! Te amo con toda mi alma ! « Quien eres?... de donde vienes ? qui es-tu ? « d'où viens-tu ? Qu'as-tu fait pour que je « t'aime ainsi ! je ne sais qui tu es et je suis « toute tienne. Prends-moi, Armando, prends- « moi car je ne connais que toi, je ne vois que « toi. Je t'adore dans ma prière et je prie pour « t'adorer. La nuit je suis en toi et le jour je « ne te quitte plus. Armando, je t'aime!... Je

« t'aime comme le soleil fait la lumière, comme « l'eau fait le murmure, comme la fleur « embaume. Je respire et mon souffle est ta « pensée. Si je ferme les yeux je te vois ; si « je les ouvre, tu m'aveugles. Veux-tu que « je t'aime ? Armando. Quand j'étais tout « enfant, je cueillais des fleurs et les offrais à « une vierge Marie qui était ma patronne et « que ma mère m'avait donnée. Armando, « veux-tu que je t'offre des fleurs ? Je les « poserai à tes pieds et j'élèverai vers toi mes « yeux fervents et pleins de ton image.

« J'ai perdu le sens, j'ai perdu la notion « du bien, de la vie. Je suis folle ! Armando, « aime-moi, pardonne-moi !... »

Je restai un long moment, la tête plongée dans mes mains.

Ah ! c'étaient bien là mes sentiments à moi, mon amour infini, mes souffrances de tous les instants, les aspirations de ma vie ! Et c'était elle qui me le criait dans un sanglot,

dans un déchirement de sa raison, dans le trouble de son âme ! J'ai pleuré, j'ai souri et je suis tombé à genoux pour t'adorer, ô Marïa, les mains jointes. Tu te donnais à moi et pour toujours car le cri de ton âme remplirait le monde et son écho serait infini comme infini est l'espace. Il résonnerait éternellement à mes oreilles et continuellement j'entendrai ton : Je t'aime ! ardent. Marïa, pour toujours sois bénie !...

Le soir du même jour je lui remis ces lignes en réponse :

« Qui suis-je ? Je suis l'eau que ton mur-
« mure poétise ; je suis l'ombre qu'éclaire la
« lumière de tes yeux, je suis le son dont tu
« es la divine harmonie ; je suis la passion
« dont tu es la pure flamme ; je suis la nuit
« où brille radieuse ta sereine beauté. Je suis
« celui qui t'aime, Marïa, et tu es l'être idéal
« vers lequel sans cesse aspire tout mon être ;
« l'inspiration sacrée qui fait jaillir de mon

« cœur les plus beaux poèmes. A toi vont « tous mes désirs et tous mes rêves. Viens « rayonner dans mes ténèbres, soutenir mon « vol chancelant, encourager l'espoir éperdu « de mon âme. Viens que je t'adore en si- « lence... »

Ce fut pendant quelques jours le délire de la folie. Nous nous voyions tous les soirs soit chez elle, soit chez Angéla, soit à « La Luz ». Elle m'attendait avec angoisse et j'allais à elle toujours avec le même trouble délicieux, le même transport enivrant. A peine cependant pouvions-nous nous adresser quelques phrases d'où le mot : je t'aime, était cruellement banni. Il y avait toujours quelqu'un avec nous et nous ne pouvions nous dire notre amour que par le regard. Elle posait sur les miens ses grands yeux profonds comme un abîme, clairs comme un océan limpide où transparaissait, infinie, toute sa tendresse. Angéla qui tremblait pour nous, nous reprochait de ne point tenir nos promesses et

essayait de nous ramener au calme. Moi-même alors je comprenais toute l'imprudence de notre abandon et le fin visage de Marïa s'assombrissait d'une douloureuse rêverie.

Mais cela était de courte durée; notre raisonnement, notre prudence, nos craintes étaient emportés par la violence, par l'ardeur de notre amour. Nous ne vivions que par lui et pour lui, et les plus douces heures de ma vie se sont écoulées près d'elle, ses mains dans mes mains, mon âme dans son âme. Ses yeux étaient gonflés d'amour et il s'échappait à travers ses longs cils baissés en rayonnements lumineux. Elle me parlait d'une voix harmonieuse, chaude, brûlante comme un baiser, m'enivrant du fluide qu'elle dégageait, m'enveloppant de tout le magnétisme de sa passion. Et j'aurais passé tout une existence à frémir au contact de son être, à l'écouter charmé, extasié, à l'adorer à genoux.

Je la quittais avec des regrets infinis, ne

vivant alors que dans l'espoir de la revoir, de lui redire toute ma tendresse, de cueillir de sa bouche les douces paroles qui étaient ma vie.

Les heures qui m'en séparaient me paraissaient des siècles et mon désir de les voir s'écouler me les rendait plus longues encore. J'errais perdu, solitaire et rêveur, ne sachant et ne pouvant échapper à l'obsession de cette passion unique. Seul avec mon souvenir, j'écrivais son nom sur les murs de ma chambre, je les traçais sur la poussière des chemins où l'ennui conduisait mes pas ; je les gravais dans l'écorce des arbres au plus profond des bois et j'étais chaque jour et plus épris et plus malheureux.

Parfois, dans un éclair de raison, j'essayais de m'éloigner d'elle ; mais irrésistiblement attiré, je me trouvais errant la nuit sous ses fenêtres et le jour revivant dans un rêve ineffable les moments passés sous la caresse de ses yeux veloutés et profonds.

N'y tenant plus, terrassé à nouveau, j'invoquais un futile prétexte et avec des tremblements d'enfant, une angoissante émotion, des frissons d'impatience fiévreuse, je frappais ému, troublé, chancelant à la porte de sa demeure.

Un soir, je la trouvai seule chez elle : son mari était sorti et sa mère, malade depuis quelques jours, était couchée. Je fus très heureux de ce providentiel tête-à-tête : on n'adore bien Dieu que lorsqu'on est seul dans son temple.

Elle me reçut un peu troublée comme si elle eût craint cet isolement ; puis, elle s'assit en face de moi dans une attitude lasse et méditative. Mes mains tremblaient et ma gorge sèche se serrait sous l'effet d'une douloureuse nervosité. Une rougeur envahissait son beau visage triste et brusquement elle me regarda avec une persistante fixité. Je ressentis une commotion violente et je dus me retenir pour ne pas glisser à ses pieds. Elle

me regardait encore, silencieuse, les yeux toujours plus brillants, les paupières toujours plus lourdes. Elle tressaillit, soupira comme l'on sanglote et une larme luisante trembla un instant au bout de ses longs cils, tomba et roula sur son peignoir.

Navré je l'interrogeai :

— Tu pleures ?... Marïa.

Elle sursauta au son de ma voix, me regarda plus fixement encore et dans une crispation de ses lèvres :

— Je suis heureuse ; me dit-elle. Et un silence suivit.

— Marïa, écoutez-moi ; entends-moi, Marïa. Je t'aime ! ne pleure plus... Je t'aime ! Sais-tu ce que c'est aimer ? Aimer c'est la vie, aimer c'est un bienfait de Dieu ! Je t'aime, Marïa...

Elle se redressa, brusque, me contempla un instant, puis d'une voix déchirante :

— Aimer, c'est un crime. Aimer comme je vous aime, comme vous m'aimez, aimer c'est un crime !...

— Marïa, par grâce...

— Aimer comme nous nous aimons n'est pas un bienfait de Dieu. Aimer ainsi, c'est un châtiment, c'est une infamie, c'est une souillure !...

— Marïa, calmez-vous, écoutez-moi...

— Oh ! je sens en moi une brûlure qui laisse une trace ignominieuse. Je n'ose plus regarder mon mari, lui si noble ! je n'ose plus embrasser mon enfant, lui si innocent ! je n'ose plus me confier à ma mère, elle si bonne !... Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour mériter ce malheur !... Aimer c'est un martyre !... Aimer, Armando, aimer comme je vous aime, aimer, c'est la mort !...

Consterné, je cherchais en vain les mots qui calment et consolent ; inutilement essayais-je de parler plus haut que sa raison et sa conscience tourmentée, d'excuser ce sentiment insensé, né à notre insu même, devenu malgré nous violent et dévastateur comme un ouragan. Un amour aussi pur que

le nôtre n'était-il pas né parce que Dieu l'avait voulu ? osais-je dire pour apaiser son tourment.

Elle se récria, incrédule :

— Ne mêlez pas le saint nom de Dieu à ce qui est la négation du juste, à ce qui est mal, implora-t-elle. Dieu ne peut pas vouloir que je vous aime...

— Marïa, je vous ai aperçue et mon amour est né. J'ai lutté, je lutte encore pour combattre ce sentiment et malgré toute ma volonté il subsiste et me vainc. Vous-même, toi-même, Marïa, tu m'aimes malgré ta lutte, malgré ta conscience. N'y a-t-il donc pas une volonté supérieure qui s'impose à la nôtre ?..

— Armando, oui je t'aime et mon amour triomphe de tous mes efforts, de toutes mes résistances. Il n'est pas une de mes pensées qui ne soit tienne, une de mes aspirations qui n'aille à toi. Je m'effraie de me sentir tous les jours plus irrésistiblement attirée, plus prise et plus faible. Ma lutte est de tous

les instants et cependant je succombe. La voix de ma conscience n'est plus qu'un écho lointain, si affaibli, que je la distingue à peine. J'invoque le devoir et l'amère satisfaction de l'avoir rempli n'atténue pas la souffrance de l'immolation qu'il m'impose... Armando, j'ai peur ; aie pitié... sauve-moi... fuis pour ne plus m'aimer et pour que je t'oublie !... .

— Marïa, je n'ai jamais vu un ciel serein sur ma tête et mon cœur n'a jamais battu sous l'impression unique de la joie. Il y a toujours eu de l'amertume dans mon bonheur. Les plus douces heures de mon amour, de notre amour, ces heures-là même, ont été noyées dans les larmes. Tu me demandes de ne plus t'aimer, tu ne veux plus m'aimer toi-même... Marïa ! il y a des choses au-dessus des forces humaines et celle-ci est du nombre. Je puis mourir, mais je ne puis ne pas t'aimer !...

Elle sanglotait ; un nuage passa devant mes yeux, un élan me poussa vers elle et je la pris dans mes bras. Je voulus poser ma bou-

che sur ses lèvres, mais souple, nerveuse, dans une énergie suprême se ployant comme un jonc, elle se défendit de ses mains brûlantes et appela son mari dans un cri de détresse. Puis, brusquement, elle laissa tomber sa tête affolée sur mon épaule et pleura silencieuse.

— Marïa, je t'aime et ne veux que ton bonheur. Ne pleure pas, Marïa. Notre amour n'est pas un crime, n'est pas même une faute. Il n'y a faute que dans la volonté de l'action, dans l'accomplissement du mal.

Doucement je l'assis sur un sofa et me tins debout devant elle.

Elle appuya sa tête sur le dossier et me regarda implorante et résignée à travers ses cils humides. On eût dit l'image de la douleur et je fus profondément ému de ce muet désespoir.

— Console-toi, Marïa. Dieu ne voudra pas ton malheur, toi si bonne et si pure. Il ne voudra pas que tes ailes immaculées soient

même ternies par un rayon d'azur. Je te le prédis je te le jure, tu m'oublieras ! tu seras heureuse !...

Un sanglot serra ma gorge et je dus m'appuyer sur le sofa.

— T'oublier !... s'écria-t-elle en se relevant dans un élan subit ; t'oublier ! jamais !...

— Sois bénie, Marïa. Ne m'oublie jamais !... Tu peupleras mes nuits des songes de ton âme. Rappelle-toi toujours qu'ailleurs, dans la nuit infinie, une âme solitaire gémira loin de toi... Souviens-toi, Marïa, et sois bénie !...

Éperdue, elle se serra contre moi, prit ma tête dans ses mains fébriles et déposa sur mon front un baiser brûlant.

Je tressaillis au contact de ses lèvres et tombai à genoux tenant dans les miennes ses mains que je couvrais de baisers et de larmes. Puis, dans un effort suprême, dans un arrachement de tout mon être, je m'éloignai d'elle fou de douleur, disparaissant, hagard, dans la nuit profonde.

VIII

Tout de suite je m'occupai de mes préparatifs de départ. Ma résolution était bien arrêtée ; c'était d'ailleurs la seule que je pusse prendre dans de pareilles circonstances. Partir pour ne plus la revoir ! Partir pour oublier et se faire oublier ! Peut-on concevoir une détermination plus douloureuse dans un état d'âme comme le nôtre ? Mais il y avait dans notre amour un tel fonds d'abnégation que ce douloureux sacrifice n'en était que le complément naturel.

Je m'éloignais d'elle ayant la certitude que je ne la reverrais plus; et malgré cela, je partais, le cœur broyé il est vrai, mais dans la paix de ma conscience et sans tourner la tête.

J'allai prévenir Angéla de ma décision. Attristée d'un si brusque départ, ses yeux d'abord se mouillèrent de larmes; puis comprenant la dure nécessité de cette fuite, car c'en était une, elle prit ma main et, encourageante :

— Partez, noble cœur, me dit-elle; obéissez à votre fatal destin. Nous parlerons de vous et votre souvenir lui sera aussi précieux que funeste lui fut, hélas! votre présence. Vous-même, plein de jeunesse et d'avenir, vous retrouverez bientôt la douce tranquillité que mérite votre âme et vous ne vous souviendrez d'elle et de vos malheureuses amours, que comme d'un jour néfaste dans votre lointain passé.

— Je me souviendrai toujours, éternellement, madame. Je ne saurais oublier non plus vos attentions de tous les instants, vos sages conseils, votre affectueux intérêt...

Quand mes préparatifs furent terminés et

le jour de mon départ fixé, j'écrivis cette lettre à Marïa que je n'avais plus revue.

« Je vais partir, Marïa, et craignant de ne « pouvoir te faire mes adieux comme je le « désire et comme je le sens, je viens te les « dire dans ces lignes. Je pars et pour tou- « jours!... Je m'éloigne de toi qui as su m'ins- « pirer le plus noble sentiment que jamais « cœur humain ait ressenti. Je m'éloigne de « toi, l'âme meurtrie, mais la conscience « pure. Marïa, c'est la plus belle victoire « après le plus violent combat! Il a fallu « toute la délicatesse de tes sentiments, « toute la pudeur de ton âme, toutes les « vertus de ton cœur, pour rester immaculée « dans cette lutte sublime. Et c'est pour cela « surtout que je t'ai pieusement adorée. J'ai « aimé en toi la loyauté de tes actes, la pu- « reté de tes sentiments, ta pensée chaste, la « résistance de ton être. J'ai aimé toutes tes « vertus, et ce sont elles qui ont imprégné

« mon âme du souffle divin qui la transporte.
« Voilà pourquoi mon amour sera immortel
« et pourquoi dans tous les instants de ma
« vie ma pensée reviendra toujours à toi.
« Tu as fait avec la candeur de ton âme
« idéale et l'exquise sensibilité de ton cœur,
« ce que nulle femme n'aurait fait avec la
« passion de ses sens. Notre amour est pur
« comme l'esprit de Dieu et c'est toi qui l'as
« élevé jusqu'à ces sublimes hauteurs. Sois
« bénie, sois heureuse, Marïa. Que les cares-
« ses de ton enfant, la tendresse de ton mari
« te fassent oublier ces jours de tristesses
« et de larmes et que dans une nouvelle vie
« tu trouves l'oubli et la paix. »

Je fis parvenir cette lettre par Angéla, et dans une agitation fébrile, tout en faisant mes adieux, je terminai mes derniers préparatifs.

Deux jours avant celui fixé pour mon départ, je reçus, par sa femme de chambre,

une lettre de Marïa. Elle me faisait prier, en même temps, de vouloir passer tout de suite chez elle.

Sans prendre connaissance de ce qu'elle m'adressait je m'y rendis.

Je la trouvai seule, debout, m'attendant dans la douce obscurité du salon ; par les fenêtres à peine entr'ouvertes entraient par bouffées les rires des domestiques et les senteurs du jardin. Elle était très pâle, plus pâle qu'elle n'avait jamais été et tellement changée depuis notre dernière entrevue que j'en fus péniblement impressionné. Elle était habillée de blanc et ses longs cheveux, légèrement frisés, tombaient en cascades mousseuses sur ses épaules, la couvrant d'un épais manteau d'or. Elle tenait dans sa main un petit écrin ; tremblante, elle en sortit une fine chaînette d'or à laquelle pendait une médaille du même métal de la « Virgen del Cobre ». Puis, ses yeux tristes et suppliants dans les miens elle me pria de l'accepter et me fit même pro-

mettre de la porter sur ma poitrine jusqu'à mon arrivée en France, jusque chez moi.

Ému d'une intense émotion, je le lui promis.

Alors, doucement, comme une mère qui caresserait son enfant, elle déboutonna le col de ma chemise et attacha de ses mains chastes la chaîne autour de mon cou.

Je tombai à genoux. Elle s'inclina sur moi et ses larmes chaudes mouillèrent mon front bouillonnant. Je relevai mon visage et dans une crispation de mes nerfs, dans une folie de mes sens, je pris, rapide, sa tête penchée sur la mienne et écrasai mes lèvres assoiffées sur sa bouche brûlante. Ce fut la communion intime et divine de deux âmes avides d'amour...

Pendant un long moment on n'entendit que nos deux respirations unies dans un même souffle ; puis, sans un mot, lentement, brisé, je sortis dans la rue éblouissante de soleil.

J'emportais sur moi, comme une amulette,

cette médaille bénie par nos larmes ; elle atténuait l'amertume de mon départ et je souriais à Marïa à travers les affres de mon désespoir.

Ce jour-là je finis de faire les adieux à mes nombreux amis et le soir je ne sortis pas. Je passai cette nuit à relire les lettres de Marïa toutes débordantes de tendresse et de pudeur, à les brûler soigneusement comme elle me l'avait demandé et comme je le lui avais promis. Je regardais avec mélancolie ces cendres encore chaudes s'envoler comme les dernières illusions de ma vie. Je n'avais pas encore lu sa dernière lettre ; je ne m'en sentais pas le courage avant de lui faire mes adieux définitifs et j'avais résolu de la lire quand je serais loin d'elle, sur la route de l'exil.

La veille de mon départ, vers neuf heures du soir, je fus chez elle pour la dernière fois : elle m'attendait avec son mari, sa mère et Angéla. Une affectueuse tristesse

se révélait sur leurs visages amis et une pâleur mortelle couvrait celui de Marïa. Après un moment, je rompis moi-même d'une voix émue le silence douloureux qui nous enveloppait : Angéla essuyait furtivement ses larmes et Marïa me regardait muette, les yeux brillants et secs. Je ne voulus pas prolonger cette scène pénible et brusquement je me levai pour partir. Un sanglot aussitôt réprimé s'échappa de sa bouche. Ma gorge se serra et je ne pus prononcer une seule parole. Je pressai une fois de plus les mains qui se tendaient vers moi et la dernière étreinte, la sienne, me glaça comme m'aurait glacé la main d'une morte. Puis... je m'éloignai pour toujours !...

Ma dernière nuit à C... fut une nuit de tempête ; les étoiles blanchissaient au ciel que mon front orageux bouillonnait encore. A huit heures du matin, je pris le train pour le port où le bateau *Cienfuegos* en partance pour New-York était à l'amarre ;

plusieurs amis m'accompagnaient. A midi, j'avais pris possession de ma cabine et fait mes derniers adieux. La journée, une journée d'août, était accablante de chaleur et de clarté. La mer au loin était d'un bleu sombre et les montagnes de Yateras resplendissaient de lumière sous les ardents rayons du soleil. A trois heures de l'après-midi nous levâmes l'ancre et majestueux, sans une secousse, le bateau glissa vers la haute mer.

Sur la poupe, appuyé à un tas de cordages, je regardais la terre disparaître au loin dans un éblouissement de soleil ; alors je sortis de mon sein la lettre de Marïa que je n'avais pas encore lue et toute ma pensée en elle je rompis le cachet et dévorai ce qui suit :

« J'ai pleuré toute la nuit et ton souvenir « ne m'a pas laissé un instant de repos. J'ai « revécu notre courte idylle — n'est-ce point

« un drame ? — et je regarde épouvantée
« l'ombre qui m'attend demain. Tu pars et
« je reste !... et le soleil se lèvera de nou-
« veau ! Je cherche à pénétrer cette nuit qui
« naîtra bientôt et je ne vois qu'affliction et
« douleur. Tu n'éclaireras plus ma solitude
« et quoique ma pensée soit en toi, je vivrai
« éternellement dans l'isolement de mon
« amour. Mais... qu'est-ce que l'amour ? —
« L'amour, hélas ! c'est le devoir, c'est l'ab-
« négation, c'est le sacrifice, ce sont les lar-
« mes. Un instant, tu illuminas ma pauvre
« existence et je pus goûter la joie de vivre;
« joie chimérique, fugitif bonheur empoison-
« nés dès leur aurore et déjà finis. Tu pars !...
« Tu me replonges dans les ténèbres où si
« longtemps mon esprit a tâtonné... L'irré-
« parable passé revit avec son cortège de
« troubles, de tristesses et de doutes ! Demain
« je ne serai plus... et dans la longue ago-
« nie de mon âme, seuls ma solitude et ton
« abandon que j'ai voulus m'épouvantent.

« Armando, tu t'en vas ! tu me quittes donc « pour toujours !... Jésus, mon Dieu, ayez « pitié de moi ! sauvez-moi ! . . . . . »

« . . . . . »

Je ne pus en lire davantage ; mes yeux voilés ne distinguaient plus rien. Derrière nous, Cuba s'enfonçait dans les flots, disparaissant au loin, flamboyante dans son auréole de lumière. Alors, anéanti, accablé de regrets, d'incertitudes et de douleur, la nuit dans mon cerveau, je pris ma tête entre mes mains crispées et pleurai longuement...

TROISIÈME PARTIE

POST-UMBRAS

Quinze mois après les tristes événements que je viens de relater, je reçus un jour la visite d'un ami qui arrivait de La Havane et me portait de la part d'Angéla un paquet soigneusement ficelé et cacheté.

En recevant ce mystérieux colis, je fus assailli par un douloureux pressentiment et tous les souvenirs du passé affluèrent dans mon esprit.

Depuis mon départ de Cuba, j'avais vécu dans une lourde somnolence, dans un profond assoupissement physique et moral et je

n'avais gardé de ma vie antérieure que l'amertume de mon fatal amour.

Je n'avais pas voulu retourner en arrière et j'étais dans une ignorance complète de Marïa, dans une ignorance qui me plongeait parfois dans des tristesses amères et des alarmes soudaines. Et voilà que tout à coup un message m'arrivait de cette terre lointaine de Cuba, apportant sans doute une nouvelle néfaste qui serait pour moi une douleur plus grande que les douleurs passées.

Depuis longtemps, je m'y attendais presque.

Une nuit, dans un songe saisissant de réalité et plus pénible qu'un horrible cauchemar, j'avais assisté à l'agonie de Marïa et de ce moment un doute affreux ne m'avait plus quitté.

Ce fut donc avec une angoisse mortelle que je défis le fatidique paquet.

Il contenait un manuscrit et une lettre ; le manuscrit était de Marïa, la lettre d'Angéla.

Ému et douloureusement impressionné, je lus celle-ci ; elle disait :

« Mon cher Ami,

« Je viens remplir auprès de vous une « mission bien pénible; d'autant plus pénible, que je connais intimement le dévouement, l'amour dont votre âme déborde et « que je sais toute la douleur, tout le désespoir que ma lettre vous causera. Mon cher « ami, soyez fort, soyez courageux comme « vous l'avez toujours été et subissez jusqu'au bout sans défaillance, sans faiblesse, « l'épreuve que le fatal destin vous impose.

« Marïa est morte !...

« Elle est morte dans le sacrifice de son « amour, dans l'austérité de sa vertu, dans « la chasteté de son âme. Elle est morte sans « un mot d'amertume, sans une révolte, sans « une plainte. Elle n'a cessé un seul instant « de penser à vous et dans sa longue agonie, « ses yeux vous cherchaient partout fouillant « l'ombre et le vide.

« Longtemps avant de mourir elle pressen-
« tait sa fin et constamment elle me parlait
« de vous. Son amour a été plus fort qu'elle ;
« il l'a terrassée ; cette lutte héroïque n'a
« cessé qu'avec sa vie.

« Vous comprendrez en lisant son JOURNAL
« qu'elle vous destinait, toutes les souffran-
« ces de cette âme d'élite ; vous saurez que
« dans tous les instants de son volontaire
« sacrifice sa pensée entière a été à vous et
« en vous.

« Sa fin a été discrète comme sa vie ; per-
« sonne que moi n'a connu la cause du mal
« qui l'a emportée. Ses derniers moments
« ont été sublimes de résignation. Elle est
« morte comme une jeune fleur qu'un rayon
« de soleil trop ardent aurait brûlée ; elle
« est morte à peine épanouie, effeuillée par
« une tempête matinale à l'agonie de l'au-
« rore.

« Mon pauvre et cher ami, pleurez-la et
« priez pour elle. »

Je ne puis expliquer ce que je ressentis à cette lecture ; un vide affreux sembla se faire en moi et je restai de longues heures sans pouvoir ni pleurer, ni gémir. La vie m'abandonnait ; à présent que j'en avais la certitude cruelle, je ne pouvais croire à tant de malheur. Non ! c'était impossible. Marïa n'était pas morte ! Je l'avais laissée pleine de vie, et si l'amour, mon amour l'avait tuée c'était une cruauté, une injustice de Dieu. Le blasphème jaillit de ma bouche comme jadis la prière et, avec un sombre désespoir, je maudis le destin.

Je me révoltais avec fureur et dans ma rage impuissante je déchirais ma chair. Je m'élevais dans un transport frénétique et altier, tragique de calme, je demandais compte à Dieu de cette lâcheté. Non ! plus rien n'existait ! tout était mensonge, cruauté, infamie !.. Dans le paroxysme de mon désespoir, je raillais mes nobles renoncements, ma candeur d'autrefois ; je piétinais ma foi, ma

croyance de toujours. Puis soudain, je perdis la notion de l'être et quand je repris le sens de la vie un long mois s'était écoulé.

Le doute me revint avec le souvenir et la première lueur de mon esprit fut une lueur d'incroyance. Peu à peu je me fis à la réalité, à ma douleur et quand je pus enfin verser les premières larmes elles atténuèrent mon désespoir.

Je la pleurais en silence et je revivais avec une telle intensité son souvenir et notre amour, que je me confondais en elle. Les jours passaient mornes, lugubres, froids comme des jours d'hiver. Je croyais le soleil disparu pour toujours et je vivais, lamentable, dans une éternelle nuit comme doivent vivre les âmes sous les pierres tombales. Parfois je voulais réagir, ranimer mon cœur au contact d'une bienfaisante lumière ; mais une lassitude extrême, une fatigue sans nom m'étreignaient à nouveau dès que je sentais la vie me reprendre et remuer en moi. Je

n'évoquais plus le passé ; je vivais inerte le sombre présent et dans l'effroi d'un avenir que je pressentais plus sombre encore et d'une longueur infinie comme doit l'être une éternité sans âme. Je vivais dans la nuit de sa mort et aussi mort qu'elle-même.

Un jour, ma vue s'arrêta sur le manuscrit qui était resté sur un meuble et, inconscient, je le pris. A son contact, une commotion violente me secoua et un désir ardent de le lire, de connaître en entier sa dernière pensée me prit soudain.

Il commençait au lendemain de mon départ. Elle avait écrit :

9 août 189...

« Vous êtes parti, Armando, et je suis « étonnée de vivre encore. Il me semblait « qu'en vous éloignant vous emporteriez « aussi ma vie : mais je souffre encore, je « souffre toujours et j'existe...

« Je vis dans un monde que je ne connais-

« sais pas ; il me semble que je suis sur un « bateau, au large, dans la mer bleue et chose « étrange, vous y êtes aussi.

« De temps en temps un souffle ardent me « brûle ; je vous vois silencieux, les yeux « tournés vers l'horizon sans bornes. Que « regardez-vous ? Armando ; ne me voyez-« vous pas à vos côtés ? Serai-je toujours « ainsi auprès de vous ? Armando. Il me « semble que nous ne nous sommes pas sépa-« rés ; votre silence seul m'inquiète. Quand « vous êtes parti, je suis restée là sans force « et sans pensée avec l'affreuse sensation « d'un vide si grand qu'il me semblait que « la vie s'enfuyait de mon être. Le soir, dans « l'ombre de la nuit, je vous ai vu tout à « coup près de moi. Vous étiez pâle et triste « et pas un mot ne s'échappait de vos lèvres « décolorées. Oh ! ce cruel silence ! Vous « erriez près de moi comme un fantôme et « quand je croyais vous atteindre, vous dis-paraissiez en souriant douloureusement. Je

« pensais que l'aurore rendrait réelle ma fic-
« tion ; mais votre image s'est évanouie avec
« les premières lueurs de l'aube.

10 août 189...

« La nuit est revenue et avec elle votre
« image ; mais vous pleuriez. Pourquoi étiez-
« vous triste ? Armando. Je ne pleure pas,
« moi ; je n'ai d'ailleurs plus de larmes. Je
« vous parle et vous ne me répondez pas,
« votre regard est toujours tourné vers l'ho-
« rizon. Que cherchez-vous ? Que regardez-
« vous ? Armando.

12 septembre 189...

« Il paraît que j'ai été bien malade, Ar-
« mando ; ma mère me l'a dit. J'ai repris
« mon journal pour causer avec vous comme
« autrefois quand vous étiez près de moi.
« Je vous avais perdu dans mon long som-
« meil ; mais à mon réveil, votre souvenir et

« tout ce qui s'y rattache, votre départ pré-
« cipité, nos tristes adieux, ont aussitôt
« rempli ma pensée tout entière et de nou-
« veau j'ai pleuré et souffert. C'est donc bien
« vrai, vous êtes parti pour toujours !...
« Comme je me sens triste et seule ! C'est
« en moi et autour de moi un vide pareil à
« celui qu'on ressent pendant un étourdis-
« sement. Je cherche quelque chose pour
« appuyer ma main et je ne trouve rien.
« Armando, je vous aime et toujours je pense
« à vous ; le matin, le soir, la nuit, sans cesse.
« Et vous n'êtes plus là. Qui remplira ce vide
« infini ! qui complétera mon âme !...

13 septembre 189...

« J'ai pleuré longtemps et je me trouve
« mieux. Ma mère m'a surprise dans mes
« larmes et en silence elle a pleuré avec
« moi. Angéla est venue aussi ; tendre et
« bonne comme toujours, ses yeux si clair-

« voyants d'amie lisaient dans ma pensée « que vous occupez toute. Soigneusement « elle écartait un nom, le vôtre, qui sans « cesse errait sur nos lèvres et nous vous « sentions là planant dans le silence, ab- « sorbant notre esprit de toute la force de « votre cher et captivant souvenir. Elle me « porte des fleurs car je ne puis sortir étant « trop faible encore. Il me semble cependant « que je vais bien mieux. Bébé joue assis « près de moi ; il me regarde de temps en « temps, il me sourit. Et ce sourire me fait « du bien ! Il m'a demandé plusieurs fois où « vous étiez allé ; mais il vous oublie déjà ; « il ne vous nomme presque plus. Pourquoi « ne puis-je vous oublier aussi ! Vous êtes « aussi présent à mon esprit qu'aux plus « beaux jours de notre douce intimité. Vous « rappelez-vous les heures délicieuses pas- « sées dans la lecture de Lamartine et de « Chateaubriand ? Doux souvenirs, pourquoi « me revenez-vous ?...

15 septembre 189...

« Je suis presque guérie ; je suis sortie au « jardin aujourd'hui, et pour la première fois « depuis votre départ, j'ai regardé le ciel. Il « était bleu, d'un bleu sombre et très pur ; « dans la lumière éblouissante, des colibris « voltigeaient de fleur en fleur et une « to- « josa » sur le sable me regardait en roucou- « lant. J'ai cueilli des fleurs, des jasmins sur- « tout, votre fleur préférée. Puis lasse de « tant de clarté, de tant de splendeurs, je « suis rentrée plus triste que jamais...

20 septembre 189...

« Mon mari a voulu me faire promener « aujourd'hui. Comme j'étais encore trop fai- « ble pour monter à cheval, nous sommes « sortis en voiture. Angéla était avec nous « le « niño »[1] aussi. C'était vers quatre heures « et le soleil était encore haut. Lentement, au

1. *Niño* : enfant.

« doux trot des chevaux, nous avons suivi « la poétique route de M..., que les orangers « parfument si délicieusement et qu'enser- « rent de tous côtés les plantations de canne, « couronnées, de-ci de-là, d'énormes bouquets « de palmiers. Puis après avoir parcouru à « pied entre les deux haies de lauriers-roses « et de citronniers, l'allée qui conduit au « po- « trero » d'Angéla, nous sommes arrivés à « l' « habitation » où nous avons bu du lait « tout frais. Une multitude de tourterelles « nichées dans les branches touffues rou- « coulaient en se becquetant et je pensais « combien vous auriez été content d'être avec « nous, ne fût-ce, n'est-ce pas ? que pour « satisfaire votre grand plaisir de chasseur.

« Et moi, combien j'aurais été heureuse « aussi !...

1er octobre 189...

« Il paraît qu'il y aura grand bal samedi « prochain dans les salons de « La Luz ».

« Mon mari désire que nous y allions. An-
« géla est même venue à ce sujet tout à
« l'heure et a insisté également. J'irai puis-
« qu'ils le veulent. Vous rappelez-vous la
« première fois que nous nous y rencon-
« trâmes ? Je vous aimais déjà depuis long-
« temps et je ne vous l'avais pas encore
« dit...

« Hier il a beaucoup plu et la tempéra-
« ture s'est bien rafraîchie. J'ai par moments
« de longs frissons; je ne me sens pas très
« bien; pourtant je voudrais guérir; guérir!...

« Voilà que je pleure ; pourquoi vous
« aimé-je tant ? Armando...

6 octobre 189...

« C'est ce soir qu'a lieu le bal de « La Luz ».
« Il y aura paraît-il beaucoup de monde : on
« fête l'anniversaire de la fondation du cer-
« cle. J'ai vu passer des quantités de plantes
« et de fleurs qui doivent servir à la décora-
« tion des salons. Tout cela me laisse indif-

« férente. Pourquoi n'êtes-vous pas ici,
« Armando?... Il me serait si doux d'assister
« à ce bal avec vous ! Je vais vers la musi-
« que, vers la lumière, vers la gaieté, quand
« mon cœur gémit et pleure... je vous quitte,
« Armando, mais ma pensée vous reste...

7 otobre 189...

« Comme je suis fatiguée, lasse !... nous
« sommes restés jusqu'à une heure du matin ;
« et cette musique qui ne cessait pas !...

« Angéla ne m'a pas quittée. Assises toutes
« deux bien seules à l'extrémité du balcon,
« ce petit coin que vous connaissez si bien,
« nous causions de la France, de vous.... Il
« me semble que la France est ma vraie
« patrie, puisque c'est la vôtre. Je voudrais
« vivre où vous vivez, aimer ce que vous
« aimez, voir ce que vos yeux regardent.
« Quel rêve !.....

« Parfois un désir de me rapprocher de

« vous, plus violent que celui qui obsède
« continuellement mon âme s'empare de moi
« et me pousse dans un vrai désespoir. Je
« voudrais mourir alors pour m'envoler à vos
« côtés. Je me sens défaillir quand je songe
« que nous sommes séparés à jamais, que
« je ne vous reverrai plus ! Je crois par mo-
« ments que Dieu est injuste !... Pourquoi
« m'est-il si cruel ?... Oh ! pardon ! je blas-
« phème !.. je suis si malheureuse !... Angéla
« m'a dit que vous deviez souffrir aussi. Je
« ne sais pourquoi, mais cela m'a fait du bien.
« Combien je vous aime ! Armando !...

12 otobre 189....

« J'ai passé quelques jours sans écrire mais
« non sans penser à vous. Nous sortons tous
« les jours un peu ; Angéla nous accompa-
« gne souvent et bébé est toujours avec nous.
« Hier nous sommes allés dans le petit *sitio*
« de Matúa ; la vieille négresse a pleuré de

« joie en nous voyant. Elle m'a trouvée bien « changée et maigrie. L'air vif et quelque « peu frais de ce petit coin perdu dans la « verdure des bananiers et des palmes m'a, « semble-t-il, ranimée quelque peu. Les per- « roquets troublaient seuls de leurs criaille- « ries la paix de ces solitudes, pendant que « les colibris tout près de nous voletaient « gracieux et légers. Bébé qui les chassait « comme des papillons en a pris un ; mais « nous l'avons relâché bientôt, flétri qu'il était « déjà par le contact de nos mains. Le soleil « devient de plus en plus faible, la nature est « moins verte et moins riante. Il me semble « que l'hiver approche. Reverrai-je jamais « le printemps ?...

25 octobre 189...

« Depuis quelques jours je souffre d'un « violent mal de tête, je tousse même un « peu. Mon mari a voulu que je voie le doc-

« teur R... Il m'a ordonné quelques potions « et me conseille surtout beaucoup de repos. « Je ne sors guère et je passe mes journées « assise, à penser, à pleurer souvent. Je « voudrais être gaie, car il me semble que « tout ce qui m'entoure souffre de ma tris- « tesse ; mais je ne puis... Mon mari voulait « m'emmener à S... passer quelques jours ; je « n'ai pas voulu ; ici tout me rappelle votre « souvenir et il me semble parfois que vous « allez m'apparaître au milieu de tous ces « objets témoins de notre affection et de « notre douleur. Non, je resterai au milieu « d'eux, toute à mon passé et à mes regrets.

10 novembre 189...

« Armando, quelle sombre journée !... Il « pleut, il pleut depuis trois ou quatre jours « et par moments un vent impétueux fait « gémir les grands arbres du jardin. On dirait « que la nature pleure et se lamente de la

« perte des beaux jours. Mais ils reparaîtront « pour elle les beaux jours ! tandis que je ne « reverrai plus mon soleil, le doux soleil de « mon âme ! N'a-t-il pas disparu pour tou- « jours ! et un rayon de lumière pourra-t-il « jamais éclairer ma nuit, éternelle comme « mes regrets ?...

« Armando, comme je vous aime et comme « mon âme aspire vers vous !... Un seul de « vos regards d'autrefois rendrait ma vie « moins triste. Mai où êtes-vous seulement?... « Je regarde l'espace et je ne sais de quel « côté tourner mes yeux. Pour moi vous « remplissez le monde et je ne vous vois nulle « part. Armando ! Armando ! que je suis « malheureuse !...

12 novembre 189...

« J'ai froid, bien froid... Il ne pleut plus « pourtant, mais le jour est gris et sombre « et les fleurs sont effeuillées. Leurs pétales « gisent ternes, décolorés, flétris sur le sol

« détrempé et boueux, leurs tiges s'inclinent « tristes et dépouillées comme honteuses de « n'avoir plus leur fraîche et éclatante parure. « Comme elles je me sens faner et dépérir ; « sur mon cœur a passé le terrible ouragan « destructeur qui a tout ravagé, tout fauché. « Il n'y reste plus que des ruines ; j'erre au « milieu d'elles comme un fantôme ; j'y cher- « che, j'y appelle, j'y évoque l'ombre aimée « et la solitude et le silence me répondent « seuls. Sur les eaux bleues, mon Aimé est « parti pour ne plus revenir...

15 novembre 189...

« Il est mort le cher petit oiseau que vous « m'aviez donné. Ce matin à mon réveil, j'ai « attendu en vain son joyeux chant matinal ; « je l'ai appelé du joli nom qu'il semblait « entendre et dont vous l'aviez baptisé et il « est resté muet. Inquiète, presque angoissée, « je me suis levée et je l'ai trouvé sans vie,

« raide et froid dans sa cage. Si souvent nous « l'avions ensemble caressé et baisé le cher « petit oiseau, qu'il me semblait que vous « deviez avoir laissé quelque chose de votre « âme dans sa petite, toute petite âme...

« Les fleurs sont fanées, l'oiseau est mort, « tout s'évanouit, tout disparaît. J'ai pleuré « sur ce petit corps glacé, j'ai pleuré sur « notre amour, notre malheureux amour.

« Bébé qui l'aimait tant aussi, vous le « savez, a voulu creuser sa tombe au coin du « jardin que vous affectionniez; une toute « petite tombe qu'ombrage le grand bana- « nier toujours vert, sous les larges feuilles « duquel nous aimions à nous reposer, à iso- « ler notre amour, à le dérober aux regards « indiscrets et profanes. C'est là aussi que « j'aime encore à me réfugier quand pour- « suivie par un éternel ennui, par ma mor- « telle tristesse, je ne sais où me cacher pour « pleurer à mon aise et me donner tout « entière à votre cher souvenir.

« Je voudrais, mon bien-aimé, reposer « sous les grandes feuilles du bananier, dans « le petit coin du jardin que vous aimiez « tant !...

30 novembre 189...

« J'ai dû garder le lit plusieurs jours; une « fièvre intense que rien ne faisait prévoir « m'a prise tout à coup. Aucune souffrance du « reste; une oppression soudaine, une fatigue, « un affaiblissement général que le docteur « ne s'explique pas. J'ai deviné sous les « dehors calmes de mon mari une inquié- « tude qu'il cherchait à dissimuler et j'ai sur- « pris des larmes dans les yeux de ma « mère.

« Serais-je malade réellement ? Mais je me « sens bien aujourd'hui quoique un peu « faible encore. Mon petit Carlos si précoce « et si intelligent a pris tout à l'heure ma « tête dans ses mignonnes mains et avec des « sanglots dans la voix et des caresses pas-

« sionnées, il m'a dit qu'il ne voulait pas que « je fusse malade et que je le quitte jamais. « — Tu sais bien, maman, a-t-il ajouté, en « m'embrassant encore, c'est si triste les « enfants qui n'ont pas de mère...

« Mon cœur s'est serré et à l'idée que je « pourrais lui être prise et qu'un jour peut- « être prochain je lui manquerais, je n'ai pu « retenir mes larmes. Je l'ai pressé fébrile- « ment sur mon cœur et je l'ai couvert de « baisers fous. Blotti dans mes bras, immo- « bile et souriant sous mes caresses, ses « grands yeux profonds semblaient me dire « qu'il était bien là et que je me devais de « vivre pour le caresser et l'aimer.

« Une grande tristesse plus sombre que « toutes les autres m'a prise soudain, et long- « temps j'ai pleuré. Dans mes bras, navré « d'une douleur qu'il ne comprenait pas, mon « enfant me regardait les yeux profonds, « interrogateurs. Et lui aussi, toujours me « souriant, a pleuré avec de petits sanglots, sa

« bouche caressante collée à ma joue froide.
« Ses petits bras me serraient toujours plus
« fort dans une étreinte qui m'était très douce
« et très chère. Pour lui je voudrais vous
« oublier, car vous oublier ce serait vivre...

2 décembre 189...

« Il fait beau ce matin et je me sens moins
« triste et mieux. Tout à l'heure je suis sor-
« tie un moment au jardin et j'ai vu mes
« fleurs flétries et sèches, tombées, jonchant
« le sol comme des cadavres mutilés. Des
« branches pendent des grenadiers meurtris
« et de larges feuilles de bananiers, déchi-
« rées, lamentables, couvrent les parterres
« par endroits. Il me semble, en regardant
« tous ces débris, que la nature est en harmo-
« nie avec mon âme et je ne sais pourquoi,
« j'en éprouve un soulagement. On dirait
« qu'elle prend part à ma douleur et qu'elle
« chute dans ma mortelle chute. Malgré toute

« ma volonté je ne puis réagir, Armando ;
« et ma vie s'écoule comme s'écoule l'eau
« dans les ravins profonds et sombres. Plus
« de rivages enchanteurs, plus de lumière
« dans l'espace, plus d'azur dans le ciel... Je
« n'entends que le mugissement de ma vie
« qui se précipite. Je ne vois que rives escar-
« pées, sauvages solitudes. Armando, où est
« le doux soleil de mon âme ?...

8 décembre 189...

« Ce matin, de bonne heure, Angéla est
« venue me chercher pour faire une prome-
« nade dans la campagne. Nous sommes par-
« ties du côté de la gare sur les bords du
« Guaü. L'eau était limpide malgré les der-
« nière spluies et la cascade du « salto »
« éblouissante de blancheur. Nous nous
« sommes assises sur la grande « losa » [2]
« près de la digue et nous regardions les

1. *Salto :* Chute d'eau.
2. *Losa :* Grande pierre plate, très lisse.

« poules d'eau, bleues comme des rayons « d'azur, s'ébattre dans les ondes frôleuses. « Un chasseur que nous n'avions pas vu « s'est approché en se cachant derrière les « hauts bambous, et a fait feu tout d'un coup « sur ces gracieuses bêtes. L'une d'elles s'est « affaissée emportée tout de suite par le cou- « rant, tandis que les autres disparaissaient « prestement dans les herbages.

« Je suis rentrée toute triste ; Angéla me « parlait de vous. Plus que jamais mon âme « vous désire et vous appelle.

« Il me semble voir à l'horizon s'avancer « vers moi un nuage plus sombre que tous « les autres ; il me semble que ce nuage doit « être la nuit que j'attends, la nuit plus noire, « la nuit infinie...

« Armando, vous reverrai-je jamais ?...

10 décembre 189...

« Il pleut de nouveau : une pluie fine, per- « sistante, froide, qui vous pénètre et vous

« rend plus triste. Une lassitude immense,
« un abandon de tout mon être, m'enlèvent
« le peu de fermeté, le peu d'énergie qui me
« restent. Je voudrais fermer les yeux pour ne
« plus les rouvrir, m'endormir pour toujours
« dans votre cher souvenir et continuer mon
« doux rêve, toute une éternité... Il me sem-
« ble qu'alors votre image ne me quitterait
« plus, que mon âme s'envolerait près de
« votre âme et continuerait dans « l'au-
« delà » à vous suivre, à vous aimer sans
« fin.

« Je suis faite de l'essence d'aimer et tout
« en moi aspire puissamment vers mon idéal
« d'amour ; tout en moi tend à aimer davan-
« tage. Je vous aime, Armando, comme les
« fleurs aiment le parfum, comme une nuit
« sombre aime les étoiles, comme l'eau aime
« le murmure. Je vous aime comme je ne
« puis et ne sais vous le dire !...

12 décembre 189...

« Les jours passent lugubres et mornes et « de ma vie je ne me rappelle un hiver aussi « sombre. Il pleut toujours et j'étouffe écra- « sée sous ce ciel bas et cette éternelle pluie. « Je suis restée trois jours sans me lever ; « je ne souffrais pas, mais une faiblesse « extrême paralysait ma volonté et tous mes « mouvements. Il y a de l'inquiétude chez « nous ; je devine cela dans le regard anxieux « de mon mari, dans la préoccupation de « ma mère. Angéla vient aussi plus fréquem- « ment et passe parfois des journées entiè- « res avec moi. Qu'elles sont longues, inter- « minables, ces journées !.... Je les trouve « d'un vide affreux. Je voudrais que ma vie « fût plus utile à ceux qui m'entourent, aux « chers miens... Je voudrais les rendre heu- « reux, leur donner toute la joie qu'ils méri- « tent et je ne leur cause que de la tristesse « et des larmes.

« Et moi aussi je pleure ; mais cela ne me « soulage guère. Je n'ai plus d'espoir, plus « confiance en ma vie brisée par ce souffle « trop puissant que Dieu a mis dans mon « âme. Je déborde trop d'une autre existence « pour que la mienne puisse m'être douce, « supportable même. Je voudrais être *toute* « de cette *autre*, me confondre avec vous, « mon bien-aimé, avec vous ne faire qu'*Un* « et pour toujours dans l'espace infini...

18 décembre 189...

« Vous rappelez-vous notre dernière excur- « sion dans la colonie Z... ? Je viens d'y pas- « ser huit jours avec mon mari et Angéla. « Huit jours pendant lesquels votre image ne « m'a pas quittée un seul instant. Chaque « objet, chaque arbre, chaque site évoquaient « dans mon esprit de si doux et de si cruels « souvenirs !... Il a fait beau, chaud même, « pendant ces huit jours. De bonne heure je

« sortais, appuyée au bras d'Angéla ou de
« mon mari, faire une courte promenade jus-
« qu'à la petite source sous les palmiers. De là,
« toute la plaine s'étendait uniforme à l'in-
« fini et ma vue se perdait de l'autre côté
« par-dessus la mer immense, vers la France.
« J'ai passé de longues heures assise là à
« rêver dans le murmure de la conversation de
« mon mari et d'Angéla, caressée par le souf-
« fle humide de la mer et bercée par l'éter-
« nelle chanson de mon amour. Plus fort que
« jamais j'aspirais alors vers vous. Il me sem-
« blait, en face de ce lointain horizon dé-
« pouillé d'obstacles, qu'il me serait plus facile
« de m'enlever vers la terre promise, vers ce
« ciel qui vous éclaire et que je devine rosé.
« Il me semblait que par l'effort même de ma
« volonté, je pouvais vous rejoindre et me
« réunir à vous plus facilement que lorsque
« je me trouve ici murée dans ma chambre
« solitaire. Aussi, à chaque instant essayais-je
« de m'envoler ; mais retenue toujours malgré

« moi par une force mystérieuse, je restais « à vous aimer dans mon rêve qui, s'assom- « brissant peu à peu, me ramenait désenchan- « tée, malheureuse, à la cruelle, inexorable « réalité. Le soir surtout mon âme s'embliss- « sait de mélancolie, comme l'espace s'emplit « de ténèbres ; et au milieu de cette nature « silencieuse, dans ces nuits calmes et serei- « nes, la tempête de mon âme revenait iné- « vitable et plus effrayante, me ballotter sans « trêve.

« J'ai revu l'arbre qui vous servit de cible « ainsi qu'aux autres chasseurs. Son gros « tronc rugueux saigne encore par ses af- « freuses blessures et j'ai reconnu de suite, « au milieu des autres, le trou profond que « fit votre balle. Il est noirâtre aujourd'hui « et presque cicatrisé et une longue traînée « de sève en a jailli, laissant tout le long du « tronc une ride profonde, comme en lais- « sent sur les faces humaines les larmes « versées.

« J'ai quitté ces lieux avec la douloureuse « impression que je ne les reverrais plus. « Tout ce qui se rattache à notre amour « prend une si large part dans ma vie, que « c'est mourir peu à peu que s'en séparer « à jamais. Aussi ma tristesse est-elle tous « les jours plus profonde et par moments « mon désespoir est tel que je préférerais « mourir tout de suite.

« Armando, j'ai vécu par vous de bien « doux moments, mais ma vie présente en- « dure un châtiment qu'elle n'a pas mérité..

20 décembre 189...

« Voilà déjà quatre mois aujourd'hui que « vous êtes parti, Armando, et depuis ce « jour je n'ai pas eu un seul instant de « repos ou d'accalmie. Je vous poursuis tou- « jours dans votre fuite lointaine et parfois, « la nuit surtout, il me semble que je vous « rejoins, que je suis près de vous sous un

« soleil radieux. Mais dès que le rêve cesse « — et il est bien court, hélas! — une nuit « plus obscure m'enveloppe et m'étreint. « Alors, le croirez-vous? ami, je quitterais « la vie sans amertume, sans regret, pour « échapper à la désespérance, aux tristesses « qui m'assaillent.

23 décembre 189...

« Les jours passent ensoleillés et chauds « les uns, gris et froids les autres. Pour nous « aussi sous les tropiques c'est l'hiver et je « me sens frissonner sous la fraîcheur de la « brise qui souffle plus fort et fait tourbillon- « ner dans l'air les feuilles et les fleurs. J'es- « saye de me faire une idée de ce qu'est dans « vos climats cette pluie blanche et floccon- « neuse dont vous m'avez si souvent parlé et « qu'on nomme la neige. Je me la représente « comme une tombée continuelle de mou- « ches et de petits papillons blancs, en nom-

« bre infini, mêlés à des myriades de pétales « d'œillets aussi blancs. Et ils tombent long- « temps, ils tombent toujours les uns sur les « autres, s'entassant, s'amoncelant dans une « uniforme et éclatante blancheur. Et cela « s'étend au loin dans l'espace, doux à l'œil, « d'une si éblouissante pureté qu'on doit « éprouver à se coucher au milieu dans l'im- « maculé un irrésistible désir.

« Mais c'est froid, me disiez-vous, c'est « très froid, tel un immense linceul glacé sur « la nature morte. Et vous aviez, vous sou- « vient-il ? Armando, sous les rayons brû- « lants de notre soleil de feu et les étince- « lantes clartés de nos jours, la nostalgie de « cette neige blanche et froide dont votre « imagination enthousiaste gardait un si poé- « tique souvenir. A cette évocation vos yeux « se détournaient des miens et, avec eux « fuyait votre âme vers cette France chère « que j'aimais avec vous et par vous. La neige ! « cette blanche et froide magnificence de vos

« cieux brumeux qui étend peut-être sous vos « pieds, à cette heure, comme un épais tapis « d'hermine, ses couches glacées ; la neige « que mes yeux ravis aperçoivent dans une « fantaisiste vision, telle que vous nous la « laissiez entrevoir à travers le mirage de vos « causeries inoubliables. Et je voudrais la « voir, la toucher cette neige et j'oublie que « le plus petit vent frais me fait frissonner et « grelotter, moi fille du soleil et de la lumière ; « que je suis à cette heure et trop souvent « depuis votre départ, fiévreusement pelo- « tonnée dans ma chambre dès que le soleil « boude...

« Mais la neige là-bas, bien loin, en France, « ce serait vous et ce serait avec vous la « chaleur et le soleil...

26 décembre 189...

« Noël a passé. Me sentant bien j'ai voulu « moi aussi, comme tous les ans, célébrer « la « Noche Buena ». La rue étincelante

« sous les lumières des magasins, chan-
« tait et riait des chants et des rires de la
« foule joyeuse qui la parcourait en tous
« sens. Ici et là, dans tous les coins, les
« mandolines et les guitares se répondant
« l'une à l'autre ou vibrant à l'unisson met-
« taient dans l'air la note pittoresque et mys-
« térieuse de leur chant. Lentement, au bras
« d'Angéla, émue malgré moi de la reli-
« gieuse émotion qui se dégage du spectacle
« particulier de la ville en fête, des visages
« souriants, des cloches carillonnant éperdues
« et du mystère qui semble planer vague-
« ment sur cette nuit symbolique, j'ai tra-
« versé émue, dis-je, la grande rue résonnante
« sous les musiques et les chants. Et là en-
« core j'ai pensé à vous, qu'impressionnaient
« si vivement ces manifestations primitives,
« sous un ciel aussi pur et aussi doux qu'un
« ciel de printemps, d'une foi qui va toujours
« s'éteignant. Puis fatiguée, lasse déjà, je
« suis entrée pour m'y agenouiller deux

« minutes, dans l'église étincelante de lumière « que bientôt la foule devait envahir. Et nous « sommes reparties, fuyant le flot toujours « grossissant des heureux, ceux-ci en quête « du restaurant luxueux où ils réveillonne- « ront dans les rires, ceux-là fixés depuis « longtemps sur la maison amie qui les « attend tout à l'heure.

« Ce fut l'an dernier, avec vous et nos amis « dans un des petits salons de « La Luz », une « joyeuse réunion, poétisée pour nous deux « par le secret de nos cœurs. Rien cette fois n'a « égayé et animé pour moi cette fête que le sou- « venir plutôt douloureux de celles passées.

« Et je suis rentrée triste à mourir, soute- « nue par mon mari, car l'effort de cette « sortie m'avait brisée pendant que de la rue, « dans la solitude de ma chambre, arrivaient « confus, atténués, adoucis, les sons des « mandolines et des guitares, l'air traînant, « cadencé, rêveur, des moresques et si popu- « laires « Péteneras ».

31 décembre 189...

« Je n'ai pas remis les pieds dehors ; ma « pauvre poitrine essoufflée a payé, par un « redoublement d'oppression, ma fantaisie « de quelques minutes. Des fenêtres de ma « chambre que je n'ai pas quittée, je vois le « jardin riant et fleuri comme aux plus beaux « jours. Depuis Noël, le soleil éclaire la « nature de sa plus riche clarté de feu et c'est « un renouveau, semble-t-il, dans l'hiver « même. Les fleurs se reprennent à éclore, « les oiseaux à chanter, toutes choses à revi- « vre sous la vivifiante chaleur. Et je reste « faible, anéantie, comme prise dans un étau « sous lequel ma poitrine halète dans un « impuissant effort. Quelque bonne volonté « que j'y mette, rien ne me distrait et ne « me ranime ; rien ne chasse les sombres pen- « sées qui constamment tiennent mes yeux « rivés vers l'horizon lointain et mon esprit « tendu vers un monde inconnu, un monde

« où ne vivent et ne s'agitent que des âmes.
« Je regarde au loin le crépuscule descen-
« dre ; on dirait une aurore ; les derniers
« rayons mettent sur la crête des collines
« comme une incandescence et baignent toute
« la ligne de l'horizon d'un flot d'or. C'est le
« dernier crépuscule de l'année qui s'achève
« et j'ai comme une idée, pardonnez-moi
« Armando, que je serai partie pour toujours
« quand s'éteindra le dernier de l'année qui
« demain commence. Qu'elle vous soit bonne
« cette année, dont quelques heures à peine
« nous séparent de l'aube. Oubliez, vivez,
« soyez heureux, Armando. Moi, je ne
« puis oublier, et tout en vous pleurant, je
« vous sais gré cependant d'être parti. Ce
« sera pour vous la guérison ; j'aurais désiré
« que ce fût la mienne aussi et... je me sens
« au contraire succomber, mourir peu à
« peu...

« C'est la nuit, Armando ; la nuit dernière
« d'une année qui me fut et si douce et si

« cruelle ! Encore une fois, soyez heureux,
« Ami, au cours de celle qui demain se lève.

15 janvier 189...

« Angéla, Carmen, Consuelo, Mercédès,
« Dolorès, toutes sont venues, que vous avez
« connues aux bons jours. Affectueuses,
« aimables, avec une pitié dans les yeux qu'el-
« les voulaient dissimuler et qui s'y reflétait
« involontaire, elles m'ont distraite, amusée
« presque : les nouvelles du dehors, les soi-
« rées dernières de « La Luz », les papotages
« de salon, toutes choses qui m'intéressaient
« autrefois et que j'écoute aujourd'hui comme
« étonnée de ne leur trouver plus aucun
« charme.

« Parfois, votre nom prononcé au hasard
« dans la conversation ramène, avec une
« telle force que c'en est une souffrance, un
« flot de sang à mon cœur. Et Angéla qui
« devine, attache sur moi ses bons yeux, ten-

« dres et caressants comme une étreinte « maternelle.

« Je ne sors plus ; mais le soleil entre à « flots par ma fenêtre ouverte et inonde ma « chambre d'une chaude clarté où mes mains « se jouent et se réchauffent. L'air m'arrive « par instants odorant, parfumé d'un par- « fum de seringas et de vanille. J'aspire cet « air, j'aspire ces senteurs exquises et cepen- « dant, ami, j'étouffe..., j'étouffe...

20 janvier 189...

« Je me sentais mieux ces jours-ci, comme « reprise du désir, de la volonté de guérir et « de vivre. De temps en temps en me voyant « tranquille et reposée, la figure de ma mère, « celle de mon mari s'éclairaient d'un sourire « pendant que Carlos n'apercevant plus de « larmes s'ébattait follement au jardin avec « des rires et des cris qu'on ne réprimait pas.

« Demeurer dans ce calme, cette joie, rame-

« ner sur ces visages tous trois chers, tous « trois aimés, croyez-le, la paix, les joies « d'antan, je le voudrais ardemment, car je « souffre plus encore de leur souffrance que « de la mienne propre. Et je voudrais con- « tinuer la vie même sans bonheur, sans « espérance, pour ne point, par un départ « prématuré pour l' « Au-delà », assombrir, « empoisonner la leur...

26 janvier 189...

« Hier, fatiguée de l'uniformité des jours « qui s'écoulent dans une fête de soleil tout « estivale, lasse de cette beauté de Cuba qui, « même en ce mois, se déroule devant mes « yeux, triomphante et superbe, triste quand « tout chante, j'ai prié ma mère de m'apporter « un livre de Chateaubriand qui est, vous le « savez, un de mes auteurs favoris. Et j'ai « feuilleté *René*, relisant quelques-uns des « passages qu'ensemble nous avions lus, trou- « vant dans cette désespérance quelque chose

« de la douloureuse mélancolie qui m'étreint « et m'accable. Quelques instants seulement ; « puis, le livre s'est échappé de mes mains « tremblantes et une à une des larmes amè- « res sont tombées de mes yeux.

« Armando, Armando, pourquoi ne puis-je « oublier ! pourquoi ne puis-je plus vivre !

28 janvier 189...

« Vous me disiez alors, Armando, en d'in- « times causeries, que le soir toujours vous « remplissait de tristesse. Mélancolique effet « des choses finissantes ! Je l'éprouvais aussi « en un regret irraisonné des choses qui s'en- « vont et passent...

« Aujourd'hui, mourant moi-même un peu « tous les jours, je ressens une indéfinissa- « ble lassitude, une langueur, un écrasement « de tout mon être qui me font souhaiter « inconsciemment de m'éteindre à mon tour « alors que s'éteint le jour.

« Mais quand, doucement balancée dans « ma berceuse que je ne quitte guère plus, « je regarde invariablement tous les soirs « disparaître l'horizon, avec la nuit naissante « passe devant mes yeux grands ouverts, la « vision d'une nuit sans fin, d'une nuit sans « étoiles et j'ai peur, Armando, j'ai peur de « cette éternelle nuit.

« Je me secoue, je veux échapper à ce « cauchemar car c'en est un, mon ami.

« Je veux encore voir le soleil, je veux « vivre dans la lumière, sinon ici-bas, hélas ! « tout me le dit, mais là-haut dans la radieuse « lumière de l'Infini....

6 février 189...

« De très bonne heure ce matin je me suis « levée. L'aurore filtrait à peine à travers les « volets ses teintes roses, jaunissant légère- « ment les tentures de ma chambre, que j'ai « glissé de mon lit. J'ai ouvert toutes grandes « les fenêtres et avec délices, avec transport,

« j'ai respiré l'air pur et frais comme le souf-
« fle de la nuit. Le jardin était enveloppé
« d'une gaze fluidique qui s'échappait douce-
« ment vers le sommet des arbres comme
« un nuage d'encens. Les branches perçaient,
« enchevêtrées et diffuses comme une che-
« velure rebelle et les parterres s'émaillaient
« peu à peu de couleurs atténuées. Je regar-
« dais, grisée, cette naissance du jour dans
« une apothéose d'aurore, cependant que
« dans le ciel blanchi les étoiles mouraient
« une à une. J'écoutais le bruissement de
« la nature dans ce réveil plein de paresse
« et de luxure qui s'étendait, peuplant l'es-
« pace d'un bourdonnement harmonieux.
« J'aspirais frénétique les émanations qui
« s'élevaient vers moi, douces, capiteuses,
« comme des bouffées printanières et dans le
« plus intime de mon âme, je pensais à vous,
« Armando.

« Je goûtais au bonheur de vivre et pen-
« dant un très court instant, l'amertume qui

« abreuve ma vie se dissipa dans cet enchan-
« tement.

« Mais tout à coup le rêve cessa. Là-bas,
« derrière les arbres, une lueur rouge, san-
« glante, flamboya soudain, rebondissant de
« feuille en feuille. L'incertitude des choses
« entrevues disparut ; la pénombre s'enfuit
« dépouillant de leur voile mystérieux tou-
« tes les choses créées et la nature m'apparut
« grasse, féconde, souriante dans sa renais-
« sance éternelle. Une tristesse plus vive
« envahit mon âme, un regret plus profond,
« plus tenace m'assombrit pendant qu'une
« douleur aiguë, me mordant au cœur, me fai-
« sait ressouvenir du mal sans remède qui
« m'emportera demain. Et longtemps alors
« je pleurai dans cette splendeur du soleil
« et mon amour et ma vie...

8 février 189...

« Mon frère est arrivé hier. Son retour
« m'a été une joie et une vive, trop vive émo-

« tion. Depuis octobre, nous ne nous étions
« pas revus. Je l'ai trouvé changé, pâle, mai-
« gri ; une fugitive impression de douloureuse
« surprise s'est reflétée sur son visage dès qu'il
« m'a aperçue. Doucement, tendrement, sans
« une parole, il m'a pressée contre sa poitrine
« tandis qu'une de ses mains caressait mes
« cheveux dans un geste affectueux et protec-
« teur qui lui est familier. Je sentais battre
« son cœur sur le mien et je devinais des san-
« glots dans sa gorge et des larmes dans ses
« yeux. Vous le rappelez-vous, Armando, si
« dévoué pour moi, si divinement bon pour
« tous ? Vous souvient-il de nos bonnes réu-
« nions où le charme de sa parole et l'inté-
« rêt de sa conversation étaient pour vous
« d'un si grand et captivant attrait ? Il est
« ici pour huit jours, en attendant Pâques
« qui nous le ramènera de nouveau pour
« deux longues semaines. Il semble que son
« retour ait chassé la tristesse et la souffrance.
« Mon mari, ma mère sont souriants et je

« respire mieux, comme délivrée du poids « énorme qui constamment écrasait ma poi- « trine. Malgré cela, Armando, je lutte vai- « nement contre l'impression de vide qui « sans cesse me hante et m'étreint.

10 février 189...

« Tous les matins, dès huit heures, il en- « tre dans ma chambre. Les longues nuits, « alternées par l'insommie et la fatigue d'un « sommeil agité, me font avancer mon lever « dans un impatient désir de lumière, de « mouvement, de bruit. J'ai hâte d'échapper « à mes propres pensées, au lugubre silence « de la nuit, aux fantômes qui peuplent mes « rêves. Et j'éprouve comme un soulagement, « une délivrance à voir de grand matin le « jour dissiper les ténèbres et la vie recom- « mencer autour de moi.

« Mon frère qui le sait bien, frappe tôt à « ma porte et s'assied près de mon lit jus-

« qu'au moment de mon lever. Il me quitte « alors un instant pour reparaître dès que « ma chambre étant faite, aérée, pleine de « soleil et de fleurs je suis pour tout le jour « installée de nouveau dans ma berceuse.

14 février 189...

« Je suis guérie, Armando. Avant-hier, au- « jourd'hui encore, j'ai pu quitter ma cham- « bre et descendre au jardin. A son bras, « j'ai parcouru les allées embaumées et j'ai « savouré comme une chose nouvelle et incon- « nue le plaisir de fouler l'herbe odorante « de me griser de lumière et de parfums. « Vingt fois comme un enfant j'ai frôlé de « ma main les fines feuilles des verts mimo- « sas pour la naïve joie de les voir se resser- « rer, se replier sur elles-mêmes au plus « léger contact de mes doigts. Un oiseau-mou- « che, une abeille, un papillon aux ailes dia- « prées venaient-ils s'y poser une seconde, « telles des fleurs de topaze et de rubis, qu'un

« long frémissement l'agitait, la sensitive,
« faisant se refermer jalousement toutes ses
« feuilles dans le même mouvement de pu-
« deur effarouchée.

« Je regardais, je regardais encore, attirée,
« charmée, rêveuse...

« Sentirait-il aussi, le mimosa? Armando.
« Comme nous, a-t-elle ses préférences et ses
« antipathies, la douce sensitive ?...

« Quel mystère cache-t-elle à nos yeux,
« si réservée, si chaste, que le contact le
« plus léger, le plus doux, le plus pur, la
« font tressaillir et se dérober ?

16 février 189...

« C'est doux, c'est bon de vivre, mon
« ami.

« Tout me charme et me ravit. Je m'ex-
« tasie devant les colibris qui passent, les
« jasmins qui embaument, les bananiers
« qui font au-dessus de ma tête des voûtes
« de verdure et je reste là sans mouvement,

« sans parole, toute dans la contemplation « des merveilles qui s'étalent devant mes « yeux. Je reste là, perdue dans un rêve de « douce volupté, que seules matérialisent les « voix chères de ma mère, de mon frère, de « mon mari, les joyeux rires de mon enfant.

« Et je vous vois loin, bien loin de moi et « je ne cesse pas de vous aimer, de vous ado- « rer, Armando.

« Cependant mon amour n'est plus le même. « Je vous aime, mon ami ; et je n'éprouve « aucun scrupule, aucun remords à vous ai- « mer ainsi. Je vous aime de toute mon âme « et cet amour ne me fait ni souffrir, ni rougir.

« Je voudrais vous aimer toujours ainsi « comme on doit s'aimer par delà la tombe « et vivre dans votre souvenir une nouvelle « vie sans amertume, sans regrets...

18 février 189...

« Mon frère est reparti hier, heureux de « me laisser plus forte, presque transformée

« animée du désir, de la joie de vivre. Je l'ai « vu repartir sinon sans tristesse, du moins « sans un trop grand chagrin ; son adieu « signifiait au revoir, tandis que votre départ, « Armando, était un adieu définitif, éternel... « Quand vous m'avez quittée pour toujours, « j'ai senti quelque chose se briser en moi ; j'ai « eu la sensation d'une déchirure, d'une bles- « sure si douloureuses que rien ne pourrait « ni les adoucir, ni les cicatriser.

« Dans peu de temps, quelques jours à « peine, je le reverrai ; tandis que vous !... « Armando !...

24 février 189...

« Guérie ! Illusion !... Mensonge ! Quelques « jours je l'ai cru, grisée par cette renaissance « des êtres et des choses qui suit l'hiver « même le plus doux. Tout était si unani- « mement radieux autour de moi, tout chan- « tait si glorieusement à mes oreilles la

« douce chanson de l'amour et de la vie,
« qu'un instant j'ai senti dans mes veines
« comme une recrudescence de forces, une
« poussée d'un sang plus vigoureux, plus
« chaud. La sève des plantes, généreuse,
« fécondante, m'arrivait semblait-il, à travers
« les émanations capiteuses du sol et moi
« aussi je me reprenais à vivre.

« Et maintenant je faiblis de nouveau,
« Armando ; le mal inexorable m'a ressaisie
« toute, m'abattant en deux jours, inflexible
« cette fois, je le sens. Inflexible! est-ce bien
« vrai ? Armando. Est-ce vrai que je ne puis
« guérir ?...

28 février 189...

« Je m'en vais doucement, Armando,
« comme un léger souffle qui passe ; j'effleure
« de mon regard triste les fleurs qui naissent
« et les plantes qui bourgeonnent. C'est
« l'aurore pour la nature et le crépuscule
« pour moi. Elle est bien rosée et il est bien

« sombre. Je m'attache de plus en plus à cette « vie qui me fuit. Dans ma chute lente, j'é- « tends mes mains pour me cramponner, mais « je glisse infailliblement et j'ai la doulou- « reuse sensation de tomber dans un gouffre « sans fond, de rentrer dans une nuit sans « fin. Parfois, j'ai l'espoir de me rapprocher « de vous, de vous rejoindre plus facilement « en quittant la matière ; mais j'ai peur aussi « de me perdre pour toujours, de ne plus « me reconnaître dans les ténèbres du néant, « de m'égarer dans l'immensité de l'ombre. « Alors j'évoque avec plus de force, avec plus « d'ardeur, avec plus de netteté votre chère « image et je m'abandonne toute à cette « douce rêverie dans un oubli de mes craintes « et de ma douleur.

5 mars 189...

« C'est ici que je voudrais mourir, Armando, « près de la fenêtre grande ouverte et face

« au spectacle éblouissant qui tous les jours « s'offre à ma vue. Mourir avec, dans les « yeux et l'esprit, la féerique vision de Cuba « resplendissante de jeunesse et de beauté. « Cuba, ce merveilleux paradis que vous avez « quitté, que je laisse à mon tour et où res- « tent solitaires, malheureux, ceux qui me « furent chers ! Mourir, les yeux si pleins de « lumière, de ciel bleu, d'immensité, qu'une « fois fermés pour toujours ils en gardent « éternellement avec votre image la radieuse « vision.

11 mars 189...

« Je suis si faible, mon ami, que ma main « se refuse presque à tenir la plume.

« Je ne suis plus que l'ombre de moi-même « et vous chercheriez en vain sur mes traits « creusés la trace de ceux qui vous furent « chers. Les sanglots étouffés des miens arri- « vent à mes oreilles dans le silence des « nuits sans repos et je lis dans l'altération

« de leurs visages l'irrévocable arrêt. Ce « soir, demain, dans huit jours peut-être, « Armando, je ne serai plus...

14 mars 189...

« Depuis deux jours Angéla ne me quitte « plus. Ma mère apparaît par moments les « yeux rougis et les joues creuses. Un pli « profond raye le front de mon mari et mon « enfant parle bas comme si on lui avait « recommandé le silence. Je comprends trop « bien la cause de cette navrante douleur, de « ce muet désespoir. Je sais que je vais bien- « tôt partir, Armando ; une ombre lente mais « sûre tombe sur tout ce qui m'environne. « Elle m'étreint, m'enveloppe et déjà me glace « comme le souffle de la mort. Mon petit « Carlos est venu m'embrasser tout à l'heure ; « ces beaux yeux, ces boucles blondes, cette « bouche adorée que je ne verrai bientôt « plus, je les ai contemplés longuement,

« ardemment, les yeux noyés de larmes. Je « l'ai pressé frénétiquement sur mon cœur et « longtemps après qu'il était parti je pleu- « rais encore. Armando, mon regard se trou- « ble et ma main tremble. Je...

16 mars 189... 8 h. du matin.

« J'éprouve ce matin un calme, un bien- « être inaccoutumés. Tout mon passé, notre « passé, m'apparaît lumineux comme une « douce et claire journée de printemps. Cette « nuit, j'ai rêvé de vous ; j'ai...

Même jour, 2 heures de l'après-midi.

« Je ne sais plus ce que je voulais vous « dire ce matin ; ma mémoire s'en va. Est- « ce mon extrême faiblesse ou une résurrec- « tion ? Armando, je ne souffre plus, je ne « me sens même pas. Par moments je crois « voir des lueurs rouges comme les teintes

« d'un beau crépuscule ou d'une radieuse « aurore. Je vous... Armando !... »

Le manuscrit finissait là. Marïa n'avait pu continuer sa pensée : elle mourait jours après.

Anéanti, plus malheureux encore qu'avant de lire ces tristes lignes, je pleurai dans un désespoir affreux et sa mort douloureuse et le vide qui brusquement s'était fait en moi.

Le charme de ma vie était rompu pour toujours.

Je ne retrouverai plus jamais dans la lumière du soleil, ni dans le scintillement des étoiles, les effluves qui animent nos âmes du souffle puissant de leur mystère.

L'Idéal de ma vie a disparu et ma pensée demeurera immuablement fixée dans le Passé.

Dans ma douleur j'erre : jamais plus à la marche incertaine de mon être, à vers les amertumes de l'existence, le sou

céleste de Marïa ne viendra éclairer mes pas...

Mes yeux verront toujours sa douce image, et mes oreilles bruiront éternellement de sa Plainte d'Amour...

Saint-Gaudens, 1903-1904.

ACHEVÉ D'IMPRI
le seize janvier n.

CH. L
A Mayenne
pour
BERNARD GRAS

BINDING LIST SEP 15 1944

425565

LF
T9653m

Tussau, Jules
Maria.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED